This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

73.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VARIÉTÉS. — TOME II.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

Hi

302004

LES FAUSSES

CONSULTATIONS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, en décembre 1780.

PERSONNAGES.

DAINVAL, avocat-consultant.
FRANVILLE, directeur de spectacles.

MADAME TERNI. M. FORT-BIEN. JACQUOT. UN ANGLAIS. MADAME DUBLANC. M. DUNOIR. UN MATELOT. UN OPÉRATEUR ITALIEN. UNE VIVANDIÈRE.	Acteurs de la troupe de Franville, qui viennent sous prétexte de consulter Dainval.

UN DOMESTIQUE de Dainval.

La scène est dans le cabinet de Dainval.

LES FAUSSES

CONSULTATIONS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAINVAL, FRANVILLE.

FRANVILLE.

Bonjour, mon cher Dainval. Je parie que vous ne devinez pas le sujet qui m'amène.

DAINVAL.

Non; mais il ne tient qu'à vous de m'en épargner la peine. Venez-vous pour me consulter?

FRANVILLE.

Voici le fait en deux mots. J'ai appris que vous aviez toujours eu beaucoup de goût pour la comédie, et que vous vous étiez amusé à faire quelques pièces qui avaient eu du succès.

DAINVAL.

Il est vrai que, pour me délasser d'études plus sérieuses, j'ai employé à cela quelques momens de loisir que les affaires me laissaient. Mais où en voulez-vous venir?

FRANVILLE.

Le voici; ma troupe est complète, et je suis au moment de faire l'ouverture de mon spectacle. Or, vous savez qu'il est d'usage dans ces occasions de commencer par un compliment que l'on fait au public.

DAINVAL.

Je sais tout cela. Eh bien? après.

FRANVILLE.

Eh bien! j'ai jeté les yeux sur vous pour cela, et je viens vous prier de m'aider à sortir d'embarras, en me composant quelques petites scènes pour ce sujet.

DAINVAL.

Je m'y prêterai avec plaisir; mais pour faire ce que vous me demandez, je ne suis pas encore assez au fait de la disposition de votre troupe. Je n'ai pas encore vu vos acteurs, et je ne connais pas le genre de scène auquel chacun d'eux est propre.

FRANVILLE.

Oh! qu'à cela ne tienne, je vous les ferai

connaître, et même, comme nous n'avons pas de tems à perdre, voulez-vous les entendre ce matin ?

DAINVAL.

Pour le présent cela est impossible. Voici l'heure de mes consultations ; il nous faut remettre cela à l'après-midi.

FRANVILLE.

Soit. Vous me promettez donc de travailler à mon compliment aussitôt après les avoir entendus ?

DAINVAL.

Oui, vous pouvez y compter.

FRANVILLE.

Vous me rendez le plus grand service. Adieu, je vous laisse, et tantôt je viendrai vous sommer de votre parole.

DAINVAL.

Je vous la tiendrai de tout mon cœur.

FRANVILLE, feignant de s'en aller.

Au revoir. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. (*Dainval se remet à son bureau, et Franville dit à part.*) Il ne s'attend à rien ; tous mes acteurs ont le mot ; ils vont, sous prétexte de consultation, venir lui faire différentes scènes, dont il sera la dupe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE VALET DE DAINVAL.

LE VALET DE DAINVAL, en entrant, fait à Franville des signes d'intelligence, puis il dit à Dainval.

MONSIEUR, voilà une dame qui vous demande.

DAINVAL, sans se retourner.

Faites entrer.

FRANVILLE, au valet.

Bon. Ce sont mes acteurs qui arrivent. Je vais m'emparer de la porte de son cabinet, et en éloigner tous les véritables consultans.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DAINVAL, Mme TERNI.

Mme TERNI, jouant la vieille.

AH ! Monsieur, je suis outrée, désespérée, furieuse !... Vengez-moi, mon cher Monsieur, vengez-moi !

DAINVAL.

Volontiers... De qui, Madame?

Mme TERNI.

De qui, Monsieur! d'un scélérat, d'un infidèle, d'un traître, d'un volage, d'un....

DAINVAL.

Eh, Madame! en voilà beaucoup à la fois! Comment avez-vous pu être outragée par tant de monde? Ah! la partie est trop forte!

Mme TERNI.

Eh non, ce n'en est qu'un, Monsieur, ce n'en est qu'un, mais qui est encore pis que tout cela.

DAINVAL.

Peste! le portrait ne me paraît pourtant pas flatté.

Mme TERNI.

Il faut faire un mémoire sanglant contre lui. C'est un...

DAINVAL.

Madame, je veux bien vous servir; mais sur quoi le mordre.

Mme TERNI.

Sur quoi, Monsieur? sur ce qu'il est inconstant.

DAINVAL.

Ah ! si ce n'est que cela, Madame, tous les hommes le sont.

Mme TERNI.

Eh bien ! il est plus, il est parjure.

DAINVAL.

Oh ! presque tous les hommes le sont encore.

Mme TERNI.

Il est ingrat.

DAINVAL.

C'est encore là un mal assez général.

Mme TERNI.

Eh bien ! Monsieur, pour tout dire en un mot, c'est un monstre.

DAINVAL.

Eh ! Madame, ce mot là n'a presque plus de signification déterminée ; tel est un monstre le matin, qui finit par être un bijou le soir. Il faut vous expliquer plus clairement.

Mme TERNI.

Que voulez-vous de plus clair, Monsieur ? C'est un fourbe qui m'a trompée.

DAINVAL.

Vous lui avez bien rendu, n'est-ce pas ? C'est un commerce.

Mme TERNI.

C'est un barbare, un homme sans délicatesse! qui m'a fait perdre ma tranquillité, mon repos...

DAINVAL.

Et vous peut-être plus encore; c'est un acquit.

Mme TERNI.

Il est glorieux.

DAINVAL.

Ah! Madame, à présent cela passe pour noblesse.

Mme TERNI.

Menteur.

DAINVAL.

On prend cela pour de l'esprit.

Mme TERNI.

Médisant.

DAINVAL.

C'est la plaisanterie de la société.

Mme TERNI.

Oh! vous m'impatientez. Et sur quoi donc peut-on dénigrer un homme?

DAINVAL.

Mais il y a des remarques à faire : il faut d'abord savoir son état, son caractère, ses

occupations. Celui dont vous parlez, est-il militaire?

Mme TERNI.

Lui! c'est un poltron fieffé.

DAINVAL.

Abbé?

Mme TERNI.

Il n'est pas assez aimable pour cela.

DAINVAL.

Robin?

Mme TERNI.

Il est trop paresseux.

DAINVAL.

Financier?

Mme TERNI.

Bon! il n'a pas le sou.

DAINVAL.

Ah! parbleu, Madame, il paraît que l'amour ne vous aveuglait pas sur son compte, vous lui rendez bien justice. Qu'était-il donc enfin?

Mme TERNI.

Il était oisif, Monsieur, de caractère, et bel-esprit de son métier.

DAINVAL.

Bel-esprit! Et morbleu que ne le disiez-

vous? Auteur peut-être! Et, voilà de quoi armer contre lui la moitié de Paris. Allez, allez, Madame, victoire! J'épouse votre querelle, et vous serez vengée. Comment se nomme-t-il?

Mme TERNI.

Dorimont.

DAINVAL.

Cela suffit, Madame; Monsieur Dorimont sera puni.

Mme TERNI.

Ah! mon cher Monsieur, vous me rendez la vie.

DAINVAL.

Si nous pouvions avoir quelques-uns de ses ouvrages pour les éplucher un peu!...

Mme TERNI.

J'en ai, Monsieur, j'en ai. Voilà des vers qu'il a faits jadis à mon honneur. Il m'aimait alors! il m'adorait, le fripon! il le jurait du moins!... Ah! qu'il était aimable dans ce temps-là! Ah! mon cher Monsieur, pourquoi ces momens-là passent-ils si vite!

DAINVAL.

Allez, allez, Madame, consolez-vous. Il n'est pas digne de vos regrets; allons le livrer au sarcasme, à l'opprobre... C'est un homme anéanti, rayé de la littérature.

Mme TERNI.

Allons, Monsieur, je l'abandonne à toute la noirceur de votre encre. Apprenez-lui qu'on ne trahit pas impunément une femme!... Apprenez-lui... mais non, ménagez-le. Tout ingrat, tout coupable qu'il est, je sens qu'il m'est encore cher, et qu'il m'en coûte de lui rendre mépris pour mépris, après lui avoir rendu si long-temps amour pour amour.

(Elle s'en va en soupirant.)

DAINVAL.

La vieille folle! elle remordrait encore à la grappe.

SCÈNE IV.

JACQUOT, jouant le niais, DAINVAL.

JACQUOT.

Monsieur, je vous souhaite ben le bonjour.

DAINVAL.

Que demandez-vous, mon ami?

JACQUOT, le regardant à deux fois.

Ah! Monsieur, je ne demande pus personne.

DAINVAL.

Comment, personne?

JACQUOT.

Oh ! je demande ben quelque zun ; mais ce n'est pas vous toujours.

DAINVAL.

Ce n'est pas moi ! Eh qui donc ?

JACQUOT.

C'est ce Monsieur qui fait des... des contestations. (*).

DAINVAL.

Des contestations ?

JACQUOT.

Oui, pour des gens qui ont des affaires.

DAINVAL.

Ah ! des consultations, vous voulez dire ?

JACQUOT.

Oui : consultations, contestations, c'est tout de même.

DAINVAL.

Eh bien ! c'est moi.

(*) C'est un vice de langage à peu-près comme celui de Janot. Celui-là fait de mauvaises constructions de phrases ; celui-ci confond les mots et les emploie à contre-sens : on voit tous les jours, dans les conversations du peuple, des exemples de ces deux ridicules.

JACQUOT.

Vous ! Oh que non; vous êtes ben à peu près de la taille du Monsieur que je demande, mais quoique ça vous êtes pus *grossier* que lui.

DAINVAL.

Comment plus grossier !

JACQUOT.

Oui, vous êtes pus épais, et lui est pus *flutet* que vous.

DAINVAL.

Bon! grossier, flutet, où diable va-t-il chercher ses termes ! Qu'est-ce que tu veux dire?

JACQUOT.

Comment, Monsieur; vous m'entendez ben, p't' être... Mais c'est que Monsieur aime à rire apparemment, je vois ben ça, moi.

DAINVAL.

Moi, j'aime à rire ?

JACQUOT.

Sans doute... Oh! ben, par exemple, il vous ressemble ben, de ce côté-là; sinon que je parierais qu'il est encore pus *ridicule* que vous.

DAINVAL.

Allons, ridicule ! En voilà un autre à présent.

JACQUOT.

Oui, il est toujours gai, il fait des contes à crever de rire. Oh ! il n'y a pas une humeur pus *partiale* que la sienne.

DAINVAL.

Bon, partiale ! Joviale, donc.

JACQUOT.

Joviale, partiale, comme vous voudrez.

DAINVAL, à part.

Je comprends ce que c'est ; il a cru entrer chez Granville, qui demeurait ici avant moi. (*Haut.*) Dites donc, mon ami, n'est-ce pas M. Granville que vous demandez ?

JACQUOT.

Oui, M. Granville, tout juste.

DAINVAL.

Et d'où le connaissez-vous si bien ?

JACQUOT.

Je vous connais ben aussi vous !

DAINVAL.

Moi ! Je ne me rappelle cependant pas de vous avoir jamais vu.

JACQUOT.

Si fait ben; une fois. C'est que je ne me trompe pas moi, allez. Quand une fois j'ai vu les personnes, j'ai un coup-d'œil *imperceptible* là-dessus.

DAINVAL.

Et encore, où m'avez-vous vu?

JACQUOT.

Ici chez M. Granville, du tems que je le servais.

DAINVAL.

Vous avez servi Granville! Je ne vous ai jamais vu chez lui.

JACQUOT.

Oh! Monsieur, j'y suis pourtant ben demeuré pendant près de huit grands jours.

DAINVAL.

La peste! quel effort!... Et pourquoi en êtes-vous sorti de chez Granville?

JACQUOT.

Je n'en suis pas sorti, moi, Monsieur!

DAINVAL.

Comment cela donc?

JACQUOT.

C'est pardine ben lui qui m'a renvoyé.

DAINVAL.

Ah! c'est différent! Eh pourquoi vous a-t-il renvoyé?

JACQUOT.

Monsieur, parce que j'ai trop ben pris ses intérêts.

DAINVAL.

Cela me paraît singulier. Granville pourtant est un homme juste.

JACQUOT.

Et ben Monsieur, v'là ce qui voûs prouve le guignon... D'ailleurs, on a beau être juste, quelquefois les caractères ne peuvent pas... *s'impatroniser* ensemble.

DAINVAL, riant de pitié.

Ah! miséricorde! s'impatroniser... Eh bien, mon enfant?...

JACQUOT.

Eh ben, Monsieur, j'avais beau mettre mon esprit à la *tortue* pour ben faire, j'avais toujours tort avec lui. Une fois, Monsieur, il avait oublié dans un fiacre un mauvais parapluie qui pouvait ben valoir vingt-quatre sous, il me dit de l'aller chercher le matin à tel numéro. J'y vas tout de suite. Je trouve heureusement le fiacre au numéro qui m'avait dit. Il me rend le parapluie! moi, pour faire voir à mon maître que c'était ben le

même numéro, j'ai dit au cocher d'amener son carosse avec lui, et j'ai monté dedans. Point du tout, quand j'arrive chez mon maître, v'là qu'il était sorti. V'là le cocher qui me demande vingt-quatre sous pour sa course; moi, je n'ai pas été si bête que de les donner sans que mon maître le sache... Mais comme je me doutais à-peu-près où ce qui pouvait avoir été, j'ai fait marcher le cocher dans trois ou quatre maisons où ce qu'il allait d'habitude les matins; mais ce jour-là, c'était comme un sort, on ne l'avait vu nulle part. Enfin, sur le midi je m'en reviens dans une maison où ce qu'il dînait souvent.

DAINVAL.

Toujours avec le fiacre ?

JACQUOT.

Pardine sûrement, Monsieur, je ne l'aurais pas quitté comme ça.

DAINVAL.

Peste! cela s'appelle faire une commission!

JACQUOT.

Oh! Monsieur, de ce côté-là il n'y a pas de risque qu'on me fasse des reproches, allez. Enfin, pour vous en revenir, je ne l'ai pas trouvé dans cinq ou six maisons de ses amis et autant d'auberges où j'ai été. A la fin de ça, comme je savais qu'il irait à la comédie

voir une pièce nouvelle, j'ai été l'attendre à la sortie.

DAINVAL.

Et le fiacre aussi?

JACQUOT.

Toujours, Monsieur. Oh! de ça nous avons été *irréparables* toute la journée.

DAINVAL.

Bon, irréparable! Que le diable l'emporte!... Cela a dû faire bien du plaisir à Granville!

JACQUOT.

Oui sûrement, Monsieur; quand il est sorti de c'te comédie à neuf heures du soir, qu'on n'y voyait goute, et qu'il pleuvait encore, il a été bien-aise de trouver-là un fiacre tout prêt, avec son parapluie.

DAINVAL.

Oui, c'étaient deux choses bien nécessaires ensemble.

JACQUOT.

Mais, pas mal, Monsieur. J'ai cédé le fiacre à mon Maître, et je suis monté derrière avec le parapluie, moi.

DAINVAL.

C'est bien honnête, assurément.

JACQUOT.

Je ne pouvais pas mieux faire ; est-il vrai, Monsieur? Eh ben, quand nous sommes arrivés à la maison, imaginez-vous un peu comme mon maitre est resté sot, et moi aussi.

DAINVAL.

Bon ! sur quoi donc ?

JACQUOT.

Comment, sur quoi! Mon maître s'en va pour lui donner les vingt-quatre sous de sa course au cocher. V'là-t-il pas ce diable de fiacre qui lui demande douze francs, parce qu'il dit qu'il y avait douze heures que je le tenais.

DAINVAL.

Ah ! diable !.,. Mais le parapluie était retrouvé toujours.

JACQUOT.

Oui. Il valait, comme je l'ai dit, vingt-quatre sous comme un liard.

DAINVAL.

Eh bien ! qu'est-ce que tout cela est devenu ?

JACQUOT.

Pardine, ça est devenu !... Quand la tête des maîtres est montée une fois, faut-il pas toujours que le domestique ait tort? Il m'a voulu

retenir c't argent-là sur mes gages, pis m'a encore dit que j'étais une bête pardessus le marché.

DAINVAL.

Ah ! ça n'est pas reconnaissant.

JACQUOT.

Quand je vous dis, Monsieur. C'est un vilain état que le service, allez... et qu'est sujet à ben des *ingrédiens*.

DAINVAL.

Ingrédiens !... Des inconvéniens, donc.

JACQUOT.

Oui : mais enfin, comme je commençais à m'attacher à Monsieur Granville, j'ai encore passé celle-là.

DAINVAL.

C'est preuve d'un bon caractère.

JACQUOT.

Oh ! moi, je n'ai pas pus de fiel qu'un hanneton.

DAINVAL.

Ni plus de cervelle non plus, à ce qu'il me paraît... Vous vous êtes donc raccommodés ?

JACQUOT.

Oui. C'a m'a fait une belle avance ; allez... Le lendemain il m'envoie à la grande poste chercher une lettre à son adresse, j'y vas.

DAINVAL.

Prenez-vous encore un fiacre ?

JACQUOT.

Oh! non. Je n'en ai pas repris depuis.

DAINVAL.

Non, vous n'y étiez pas heureux... Eh bien ! la grande poste ?

JACQUOT.

Eh ben ! Monsieur, j'y trouve le maître des Facteurs. Je l'i demande s'il avait une lettre pour Monsieur Granville ; il me dit que oui, et il m'en donne une toute petite, là, pas pus grande que rien ; et y me demande quarante sous ! Moi qui prends les intérêts de mon maître comme les miens propres, je dis tout de suite, je n'irai pas jeter comme ça quarante sous à la tête d'un homme !.. Je l'y en offre vingt-quatre.

DAINVAL.

Bon ! Et les a-t-il pris ?

JACQUOT.

Lui ! C'était un impoli ! il m'a envoyé promener ; m'a dit qu'on ne marchandait pas là.

DAINVAL.

Comment donc ! Mais c'était un juif que cet homme-là.

JACQUOT.

Je l'y ai ben dit aussi... Mais je l'ai encore pus mieux attrapé que ça.

DAINVAL.

En quoi donc ?

JACQUOT.

Quand j'ai vu qu'il ne voulait pas démordre des quarante sous, a ben fallu les y donner. Mais j'ai guetté le moment où ce qu'il avait la tête retournée; j'avais reluqué du coin de l'œil une grande lettre large comme les deux mains, j'y ai reglissé son petit chiffon de papier; j'ai mis la main sur la grande lettre, et je me suis en allé avec... En v'là pour mes quarante sous, que j'ai dit, moi.

DAINVAL.

Voyez ! quelle malice !

JACQUOT.

Pas vrai, Monsieur? Vous m'auriez ben remercié de ça, vous.

DAINVAL.

Je n'y aurais, parbleu, pas manqué.

JACQUOT.

Eh ben! voyez pourtant comme il y a des maîtres qui prennent les choses au rebours ! Monsieur Granville m'a dit encore pus de sottises que la fois du fiacre. Il m'a envoyé re-

porter la grande lettre, pour reprendre sa petite où ce qui s'est obstiné de la ravoir; et pis il m'a mis à la porte après. Là, c'est-i pas *incrédule* une chose comme ça?

DAINVAL.

Ah! c'était bien mal récompenser ton zèle! et qu'es-tu devenu depuis?

JACQUOT.

J'ai trouvé une autre condition, mais quoique ça, j'en veux sortir.

DAINVAL.

pourquoi? Est-ce qu'il y a trop d'ouvrage pour toi?

JACQUOT.

Oh! l'ouvrage ne me fait pas peur. Je ne suis pas délicat, moi, Monsieur; je suis d'une bonne *température*.

DAINVAL.

Qu'est-ce que c'est donc?

JACQUOT.

Je m'en vas vous le dire : imaginez-vous, Monsieur, que j'étais gai chez Monsieur Granville, parce que je li entendais faire ses contes avec tous ceux qui venaient causer avec lui, ça m'amusait; mais où que je suis à présent, c'est un vieil homme qui est tout malade, tout *incompétent*.

DAINVAL.

Incompétent !...

JACQUOT.

Oui... On n'y voit que des médecins, des chirurgiens; on n'entend parler que de saignées, de.... Ça m'attriste ça; moi... ça me... Oh! c'te maison-là est trop *lubrique* pour moi.

DAINVAL.

Oh! lubrique! C'est bien trouvé ! lugubre, donc.

JACQUOT.

Eh ben ! lugubre, lubrique, c'est-i pas la même chose ?

DAINVAL.

Oui, à peu-près... Eh ! que viens-tu donc demander à Granville ?

JACQUOT.

Je venais, Monsieur, pour lui dire que j'ai oublié tout ce qu'il m'a dit, et tout ce qu'il m'a fait; que j'ai toujours de l'amitié pour lui malgré ça, et que si, ça lui est aussi *inférieur* comme à moi, nous rentrerons ensemble.

DAINVAL.

Oh sûrement, il sera enchanté de la proposition.

JACQUOT.

Je le pense ben, Monsieur, car dans le fonds

il est *très-sensitif*! et moi, j'ai toujours été chez lui d'une conduite *incompréhensible*.

DAINVAL.

J'en suis persuadé. Eh bien! écoute : Granville est mon ami, et je lui parlerai pour toi.

JACQUOT.

Ah! Monsieur, ça sera ben fait à vous, et si ça s'arrange, soyez sûr que vous n'obligerez pas un ingrat; j'aurai toujours pour vous la reconnaissance... la plus *dissimulée*... la plus *affectée*.

DAINVAL.

Bien obligé, mon ami, je te dispense des complimens...

JACQUOT.

Pardonnez-moi, je vous en dois... et beaucoup même; et si vous vouliez ordonner, je ferais toujours quelques commissions à compte..

DAINVAL.

Non, non pour le moment, je n'ai ni parapluie d'oublié, ni lettre à la poste.

JACQUOT.

Dame, vous voyez que c'est de bon cœur, Monsieur. Ne vous gênez pas plus avec moi, que moi avec vous; je reviendrai vous voir, et je suis toujours votre serviteur jusqu'à demain matin.

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

DAINVAL.

PARBLEU! je crois qu'un maître doit être bien servi avec un pareil domestique.

SCÈNE VI.

DAINVAL, Mme DUBLANC, parlant vite et répétant ses mots. M. DUNOIR, bossu et bègue.

Mme DUBLANC.

MON cher Monsieur, voulez-vous nous faire la grâce de nous entendre ?

DAINVAL.

Avec plaisir, Madame. Asseyez-vous, s'il vous plaît. (*Il donne des siéges, et se place entre eux deux.*)

DUNOIR, bégayant.

Vou-ou-ous saurez donc, Mon-on-sieur...

Mme DUBLANC.

Ah! mon frère, laissez-moi parler, je vous en prie; j'aurai plus tôt fait que vous.

DAINVAL.

Oui, je m'en doute.

DUNOIR.

Eh bien, oui, pa-a-arlez, Ma-a-dame D blanc; écou-ou-outez-la, Monsieur.

DAINVAL.

Allons, Madame, je suis tout oreille.

Mme DUBLANC.

Je vous dirai donc, Monsieur, que M. D noir et moi nous avons un procès qui no coûte déjà beaucoup d'argent, et nous vo drions nous accorder à l'amiable.

DUNOIR.

Com-om-omprenez-vous!

DAINVAL.

A merveille. Et je vous loue de votre i tention.

DUNOIR.

Pou-ou-oursuivez, Ma-a-adame Dublan

Mme DUBLANC.

Eh bien! Monsieur, on nous a dit que vo étiez fort lié avec notre partie adverse, et l' nous a conseillé de nous adresser à vous po nous arranger ensemble.

DUNOIR.

DAINVAL.

Oui, Monsieur, très-bien; et je me prêterai à cela très-volontiers. Quel est le nom de la personne à qui vous avez affaire?

Mme DUBLANC.

Oh! pour son nom, il m'est échappé. C'est un nom si baroque. Dites-le donc, mon frère.

DUNOIR.

Ah! parbleu, il s'a-a-appelle Mon-on-onsieur... Vous ne connaissez que ça.

Mme DUBLANC.

Oui, je l'avais tout-à-l'heure sur le bout de la langue! ah! Monsieur de... Bon! voilà qu'il m'échappe encore.... Monsieur de.... de... Mais c'est égal, le nom ne fait rien à l'affaire.

DAINVAL.

Pardonnez-moi, il y fait quelque chose; mais en me le désignant de quelque manière, je le reconnaîtrai peut-être.

DUNOIR.

Oui, vous-ous serez au-au fait tout de suite.

DAINVAL.

Que fait-il? Quel est son état?

Mme DUBLANC.

Ah ça! par exemple, son état, je ne le sais pas positivement

DAINVAL.

Et vous, Monsieur?

DUNOIR.

Oh! moi, je-e-e ne vous le dirai pas non plus.

DAINVAL.

Me voilà bien instruit! Et qui diable me le dira donc?

Mme DUBLANC.

Attendez, Monsieur; je crois pourtant qu'il était... Oui, je ne me trompe pas...

DUNOIR.

Oui, je-e-e le crois au-au-aussi.

DAINVAL.

Eh bien! il était?

Mme DUBLANC.

Il était employé dans les... Aidez-moi donc Monsieur Dunoir.

DUNOIR.

Eh bien! il était em-em-employé.

Mme DUBLANC.

Non, non. Nous confondons. Ce n'est pas celui-là. Il n'est pas employé, lui. Rappelez-vous donc?

DUNOIR.

Oui, nou-ou-ous confondons. I-i-il n'est pas employé. (*A Dainval.*) Co-o-om-mencez-vous à vous le-e remettre un peu ?

DAINVAL.

Moi! le diable m'emporte si je le devine.

DUNOIR.

C'est pou-ou-ourtant clair. On vous dit que c'thomme-là n'est pas em-employé.

DAINVAL.

Mais il est quelque chose enfin ?

Mme DUBLANC.

Ah! Monsieur, autant que je peux me rappeller, il est... il est... au demeurant, tout cela est égal. L'état n'y fait encore rien.

DAINVAL.

Oh! non, pas plus que le nom. Et où demeure-t-il, ce Monsieur-là ?

Mme DUBLANC.

Oh! ça, c'est différent. Il demeure dans la rue de... auprès de... et vis-à-vis l'Hôtel de... Attendez donc, je crois qu'il a changé de quartier à présent.

DUNOIR.

Oui, i-i-il a dé-é-é-ménagé.

DAINVAL, qui s'impatiente à mesure.

Mais encore, il demeure quelque part ?

Mme DUBLANC.

Certainement. Oh ! nous trouverons bien cela. Ce n'est pas sa demeure qui embarrassera.

DUNOIR.

Sans-an-ans doute, on sau-au-ra ça quand on voudra.

DAINVAL.

Mais c'est à présent qu'il faut le savoir. Dans quelle rue enfin ?

DUNOIR.

Ce n'est pas la-a-a rue qui-i-i y fait.

DAINVAL.

Non. Rien n'y fait avec vous autres. Il faut pourtant bien me le faire reconnaître par quelque chose ? Est-il grand ? Est-il âgé ?

Mme DUBLANC.

Eh ! grand, si vous voulez... il est de la taille à-peu-près de...

DUNOIR.

I-i-il n'est ni vieux, ni-i jeune. C'est un homme qui-i-i peut avoir...

Mme DUBLANC.

Il a à-peu-près cinq pieds, et deux....,

trois..., quatre..., ou cinq pouces. Je ne sais pas trop combien avec.

DAINVAL.

Voilà une taille bien déterminée !

DUNOIR.

Il peut a-a-avoir entre trente..., trente-cinq..., ou qua-a-rante à quarante-cinq ans à-peu-près... Je ne ne peux pas vous-ous dire au-au juste.

DAINVAL.

Allons ! me voilà aussi savant sur l'âge que sur la taille.

Mme DUBLANC.

Au surplus, Monsieur, qu'importe la taille dans tout cela ?

DUNOIR.

Oui, l'â-â-â-ge n'y-y fait rien non plus.

DAINVAL.

Bon ! voilà le signalement le mieux donné que j'aie vu de ma vie. Eh ! à quoi diable voulez-vous que je soupçonne seulement l'homme dont vous me parlez ! Expliquez-vous mieux.

Mme DUBLANC, se levant.

Quoi ! Monsieur, après tout ce que nous vous en avons dit, vous n'êtes pas encore assez instruit ! Vous n'êtes donc guère péné-

trant, mon cher Monsieur! vous n'êtes guere pénétrant.

DUNOIR.

Co-o-oment! vou-ou-ous n'êtes pas au fait?

DAINVAL, riant par réflexion.

Ma foi, j'y suis à-peu-près autant que vous, je crois, et ce n'est pas beaucoup dire. (*A part.*) Il parait que je n'en tirerai rien de mieux: le plus court c'est de m'en défaire. (*Haut.*) Écoutez, Madame, et vous, Monsieur, après des renseignemens aussi clairs que ceux que vous m'avez donnés, je crois connaître votre affaire autant que l'homme dont vous me parlez... Ainsi, laissez-moi travailler à arranger cela; je vous rendrai réponse dans quelques jours. (*A part.*) Je donnerai de si bons ordres qu'ils ne viendront plus m'étourdir.

Mme DUBLANC.

Eh bien! Monsieur, nous vous recommandons cette affaire-là. Surtout, n'oubliez rien de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

DAINVAL, les reconduisant.

Oh! je n'ai garde assurément.

DUNOIR.

Bon-ou-onjour, Monsieur, sou-ou-ouvenez-vous bien de tout ça.

DAINVAL.

Ne vous inquiétez pas, allez. (*Montrant sa tête.*) Tout ça est là.

Mme DUBLANC, revenant.

Si vous aviez encore besoin de quelque explication, vous n'avez qu'à dire.

DUNOIR, revenant aussi.

Ou de-e quelqu elu-u-mière sur c'thomme-là ?

DAINVAL.

Non, non ; c'est fort bien expliqué ! C'est assez clair comme cela... Je suis votre serviteur de tout mon cœur.

(Ils les renvoie, ils sortent.)

SCÈNE VII.

DAINVAL.

Quelle manie ! avec leur homme contre qui ils plaident sans le connaître. Voilà pourtant l'histoire de tous les procès ! Ils commencent sans savoir par où, ils continuent sans savoir sur quoi ; et les querelles se perpétuent faute de s'entendre.

SCÈNE VIII.

L'ANGLAIS, DAINVAL.

L'ANGLAIS, baragouinant.

Hou d'ye dou, ser.

DAINVAL.

Monsieur, votre très-humble serviteur.

L'ANGLAIS.

Monsir, vous voyez en moi ein homme qu'il est rempli d'un superlatif grandissime chagrin.

DAINVAL.

D'où vient donc, Monsieur?

L'ANGLAIS.

Je ne sais par quelle facilité il me poursuit; mais je suis assez infortuné pour ne pas pouvoir réussir à attraper ein melheur dans rien du tout.

DAINVAL.

Comment, Monsieur!... Mais autant que je puis vous comprendre, il me semble que vous vous plaignez d'être trop heureux?

L'ANGLAIS.

Oui, Monsir, c'est ça même. Je suis trop heureux, je vous dis, je suis au désespoir.

DAINVAL.

Oh! oh! la plainte est nouvelle! Mais Monsieur, il y a du remède à tout cela.

L'ANGLAIS.

Je n'en connais pas, et je viens demander pour vous, enseigner-moi ein.

DAINVAL.

Parbleu! cela est bien facile. Êtes-vous riche d'abord? Avez-vous du bien?

L'ANGLAIS.

Oui, Monsir, immensement, beaucoup.

DAINVAL.

Eh bien! vous pouvez aisément vous en défaire d'une partie.

L'ANGLAIS.

Non, Monsir; j'ai essayé inutilement toutes les manières possibles de me ruiner ein petit peu, je n'ai pas encore pu parvenir! Je vous dis, je suis ensorcelé.

DAINVAL.

Et vous vous plaignez de cela! Il y a bien des gens qui ne prendraient pas cela comme vous.

L'ANGLAIS.

Tant-pis, Monsir, tant-pis. J'ai lu souvent et j'ai entendu dire qu'une grande cons-

tance de fortune il couvait ordinairement quelque grande calamité et menaçait d'ein grand disgrâce, et pour prévenir de moi-même ein revers si terrible, j'ai cherché expressément à me procurer quelque petit malheur; je ne peux pas réussir absolument.

DAINVAL.

Comment vous y êtes vous donc pris? Il y a tant de gens qui en trouvent sans le chercher.

L'ANGLAIS.

D'abord, Monsir j'ai fait des paris considérables! à tort et à travers, sur des coqs, sur des chevaux. J'ai gagné toutes; piqué de cela, je me suis mis dans le loterie. J'ai risqué mon argent sans réflexion sur les chances les plus désavantageuses. J'ai fait des ternes, j'ai composé des quaternes, j'ai ajusté des quines...

DAINVAL.

Eh bien! Monsieur?

L'ANGLAIS.

Eh bien! Monsir, j'ai ruiné tous les bureaux des entrepreneurs.

DAINVAL.

Voilà un malheur bien obstiné!

L'ANGLAIS.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de ce côté

je me suis retourné d'un autre. J'ai entrepris le jeu. Je me suis mis à jouer dans les maisons les plus suspectes, avec les joueurs les plus habiles, les escamoteurs les plus malins, les dames les plus entêtées, et les fripons les plus connus qui fréquentent en habits dorés les maisons comme il faut.

DAINVAL.

Oh! alors vous aurez reçu quelque échec.

L'ANGLAIS.

Au contraire, Monsir, j'ai fait sauter toutes les banques. Ça n'est-il pas malheureux!

DAINVAL.

Oui. (*A part.*) J'aurais bien voulu être de moitié de ce malheur-là.

L'ANGLAIS.

J'ai donc été obligé de renoncer au jeu.

DAINVAL.

Que de gens y ont renoncé par un autre motif!... Enfin, Monsieur, qu'avez-vous fait?

L'ANGLAIS.

J'ai voulu essayer de la chicane.

DAINVAL.

Oh! là sûrement vous aurez trouvé rabat-joie.

L'ANGLAIS.

J'ai intenté des procès qui n'avaient pas l'ombre, pas l'apparence de fondement; j'ai pris des avocats qui ne savaient pas plaider; je n'ai point fait de visites à mes juges; j'ai eu contre moi des solliciteuses charmantes, aimables beaucoup; des procureurs qui étaient des diables en malice, et des plaideurs qui étaient la fine fleur de la Normandie.

DAINVAL.

Eh bien! Monsieur, vous avez perdu, cela est clair.

L'ANGLAIS.

Et non, de par tous les diables! non, j'ai gagné toutes mes causes.

DAINVAL.

Eh! parbleu, Monsieur, vous êtes né pour les prodiges! A votre place, moi, j'y aurais renoncé.

L'ANGLAIS.

Non pas. J'ai encore fait une tentative.

DAINVAL.

Laquelle?

L'ANGLAIS.

J'avais entendu dire que le mariage il était souvent ein source d'amertume et de chagrin, j'ai donc dit: il faut me marier!

Oh ! par exemple ! je répondrais presque de ce remède-là

L'ANGLAIS.

J'avais encore entendu dire qu'une femme française il était bien plus capable qu'une autre pour bien faire enracher ein mari.... Moi, ne voulant pas faire la chose à demi, je prends la poste, je parte et je vole à Paris. Je fais chercher une fille bien jeune, bien jolie, bien vive, bien étourdie, je trouve tout de suite, je me présente, je parle et j'épouse.

DAINVAL.

Allons, voilà l'affaire en bon train.

L'ANGLAIS.

Sitôt la cérémonie du mariage faite, je reparte le lendemain pour aller arranger des affaires pour des biens que j'ai en Écosse, en Irlande, en Angleterre. Comme j'ai fait le tour des trois Royaumes, les embarras que j'ai trouvés ils m'ont retenu deux ans. Enfin, Monsieur je reviende d'hier au soir à Paris retrouver mon femme...

DAINVAL.

Eh bien ! Monsieur ?

L'ANGLAIS.

Eh bien ! admire la constance de mon

étoile! En arrivant, je trouve j'ai encore gagné.

DAINVAL.

Encore gagné! Comment donc cela!

L'ANGLAIS.

Oui, Monsir; deux enfans, dont ma femme il m'a fait présent.

DAINVAL.

Ah! pour celui-là, c'est pousser le bonheur aussi loin qu'il peut aller.

L'ANGLAIS.

Aussi, à présent j'ai assez, et je viens demander pour vous ein conseil.

DAINVAL.

Ah! ma foi, Monsieur, que voulez-vous que je vous dise à tout cela?

L'ANGLAIS.

Oh! Monsir, il y a quelque chose à faire là-dessus. Comme je commence à être ein peu impatienté, si j'étais à London, je tuerais pour moi tout-à-l'heure.

DAINVAL.

Monsieur, le remède serait un peu violent.

L'ANGLAIS.

Non, ce n'est rien. Je tuerais moi, je vous dis; à London, c'est la mode. Mais ici à

Paris, je ne sais pas bien les usages, et je demande pour vous qu'est-ce que je dois tuer.

DAINVAL.

Mais personne, assurément.

L'ANGLAIS.

Pardonnez-moi. Je ne connais pas au juste; mais je sais bien qu'il faut tuer pour quelqu'un. Serait-ce pas la femme plutôt ?

DAINVAL.

Et non, Monsieur, ni l'un ni l'autre.

L'ANGLAIS, sérieusement.

Excusez-moi, Monsir; j'ai voyagé et je connaître ein peu les manières des autres pays. Il y a ein autre père pour ces deux enfans, n'est-il pas vrai ? Heim ?

DAINVAL.

Cela se peut bien, Monsieur.

L'ANGLAIS.

Eh bien ! en Portugal, je tuerais pour l'autre père.

DAINVAL.

Mais, entendez-moi donc, Monsieur; je vous dis qu'ici on ne tue personne.

L'ANGLAIS.

Mais, Monsir, vous ne me ferez pas ac-

croire cela pour moi, peut-être je sais fort bien qu'il faut que quelqu'un il meure.

DAINVAL.

Et non, vous dis-je; cela est absolument inutile.

L'ANGLAIS, très-flegmatiquement.

Pardonne-moi. Ein chose pareille il ne peut pas passer ainsi pour un Anglais, il faut tuer pour quelqu'un. Alors, puisque vous ne voulez pas conseiller pour moi, je vas tuer pour vous.

DAINVAL.

Moi, Monsieur? mais cela ne me regarde pas du tout.

L'ANGLAIS.

Si fait, Monsir, beaucoup même. Je demande à vous un conseil tranquillement, et si vous ne donne pas pour moi, je apporte ici un secret qu'il va vous déterminer tout de suite.

DAINVAL.

Qu'est-ce que c'est que ce secret?

L'ANGLAIS, tire tranquillement de sa poche un pistolet et l'amorce.

Le voilà. Li être là-dedans ein petite provision de trois dragées de plomb. A c't'heure,

dire ein peu pour qui je dois faire avaler. Est-ce pour la femme ?

DAINVAL.

Non, Monsieur.

L'ANGLAIS.

Est-ce pour l'autre père ?

DAINVAL.

Non, Monsieur.

L'ANGLAIS.

Est-ce pour moi ?

DAINVAL.

Eh ! non, Monsieur !

L'ANGLAIS.

Alors, c'est donc pour vous. Allons, Monsir, préparez-vous, mettez-vous à votre aise.

DAINVAL, s'écriant.

Miséricorde ! au secours ! au feu ! Quelqu'un !...

L'ANGLAIS, flegmatiquement.

Eh bien ! Monsir, est-ce que vous perde la tête donc ? il n'est pas besoin de témoin, decide-vous vite, parle.

DAINVAL.

Mais, Monsieur, je suis tout décidé. Al-

lez-vous en... Est-ce que vous avez le diable au corps ?

L'ANGLAIS.

Écoute, Monsir, je voudrais bien faire la chose amicablement, je ne gêne point pour vous, et je donne le tems pour la réflexion. Prendre-vous vingt-quatre heures. Demain à midi je reviendre ici, et alors vous dire franchement pour moi, et tiendre vous tout prêt ou la femme, ou l'autre père, ou moi, ou bien vous, faire la cérémonie d'avaler la petite médecine. En attendant, je baise bien les mains, porte-vous bien. *Gouth baye Gentlemann.*

(Il s'en va.)

DAINVAL.

Le diable soit de l'homme! Il ne faudrait pas beaucoup de consultations comme celle-ci pour me faire renoncer au métier.

SCÈNE IX.

DAINVAL, UN MATELOT, UNE VIVANDIÈRE.

LA VIVANDIÈRE.

Votre servante, Monsieur.

LE MATELOT.

Bonjour, not' bourgeois.

DAINVAL.

Qui demandez-vous, mes enfans ?

LA VIVANDIÈRE.

Pardi, Monsieur, je voulons que vous nous mequiez d'accord sur un petit artique.

DAINVAL.

Comment, mes amis, est-ce que vous êtes en dispute ?

LE MATELOT.

Ah ! ventregué oui, not' bourgeois, j'y sommes et rudement encore ! mais le tout par amiquié pourtant.

DAINVAL.

Expliquez-moi donc ça.

LA VIVANDIÈRE.

Faut savoir, Monsieur, que je nous appellons la Bellerose, et que je sommes veuve d'un nommé Bellerose, qui était guernadier au régiment d'Haniaut, qui reçut un coup de canon à la prise de là Guernade, où ce que ce brave garçon, que vous voyez-là, y a été blessé aussi.

LE MATELOT.

Oui ; mais malheureusement il en est mort, et moi, me y'là.

LA VIVANDIÈRE, avec attendrissement.

Sans doute, il en est mort, ce pauvre cher Bellerose! Je l'aimais bien! mais c'est égal, il a fait son devoir, il est mort brave homme; je ne le regrette pas... C'est le troisième que je perds comme çà Monsieu; deux par le canon et l'autre par un éclat de bombe.

DAINVAL.

C'est bien malheureux.

LA VIVANDIÈRE, avec fermeté et sentiment.

Malheureux! je ne trouve pas ça: c'est ce qui pouvait leur arriver de mieux. Dans not' état, je nous attendons à ça et je n'avons que le choix, ou de vivre en paysan, ou de mourir en général.

DAINVAL.

Ma bonne, il me paraît que vous avez le cœur bien placé.

LE MATELOT.

Elle! oh! je vous en répons. Ça fait une maîtresse femme; allez.

LA VIVANDIÈRE.

Monsieur, j'avons été élevée à ça. Je sommes vivandière depuis vingt-cinq ans. J'ons vécu aux dépens de l'ennemi, j'ons servi nos officiers, j'ons fréquenté les soldats, et quand je n'aurions pas de cœur, ça se gagne par l'habitude d'être avec de braves gens.

DAINVAL.

C'est fort bien, ma bonne! Je vois que vous y avez bien profité.

LA VIVANDIÈRE.

Or donc, pour vous en revenir, feu ce pauvre Bellerose avait fait la traversée d'Europe avec ce matelot-là dans le même vaisseau; ils étaient amis; et dans quelques combats où ils avaient fait des prises, ils avaient partagé ensemble un petit butin à condition que, si l'un venait à être tué, l'autre garderait le tout. Mon mari y est resté à ce siége que je vous dis; eh bien! ce matelot-là doit garder sa part. Ça n'est-t-i pas naturel? là, dites un peu.

LE MATELOT.

Non pas, Monsieur, non pas. Quand j'avons fait l'accord avec Bellerose, je ne savais pas qu'il avait une femme. Je suis garçon, moi; le marché n'etait pas égal. A présent que je savons qu'elle est sa veuve, je l'y rapportons le tout, comme une preuve de l'amiquié que j'avions pour son mari.

LA VIVANDIÈRE.

Et nous, Monsieur, je n'en voulons pas. Je n'avons pas d'enfans à élever; je n'avons pas besoin de fortune; Dieu merci, avec mon petit commerce, je vivons au jour le jour; mais lui dans le méquier rude qu'i fait, i peut attraper queuque maladie, queuque bles-

sure, et c't argent-là l'y servira à se donner queuque douceur.

LE MATELOT.

Non, mame Bellerose, ça ne sera pas comme ça. Je sommes fort, je sommes officier-marignier, j'avons une bonne ration; c'est assez pour tous les jours. Si y m'arrive accident, ou que j'attrapions queuqu'anicroche en mer, et morgué, je n'aurons encore besoin de rien. Chez nous on a soin des braves gens; et à ce titre-là j'espérons ben qu'on ne me laissera manquer de rien.

DAINVAL.

Ah! mes amis! vous me charmez. Embrassez-moi tous deux. Avec des sentimens comme les vôtres, on peut prédire d'heureux succès à la patrie qui vous les inspire... Vous venez me consulter, je vous mettrai bientôt d'accord. Au lieu de séparer la somme en question, permettez-moi de la doubler: vous êtes garçon, et vous veuve; mariez vous ensemble, et donnez à l'état des enfans, qui, venant d'aussi bonne race, ne sauront manquer d'être de bons serviteurs.

LE MATELOT.

Ah! ventergué! m'est avis que vous êtes de bon conseil. Mame Bellerose, le cœur vous en dit-il?

LA VIVANDIÈRE.

Ma foi, mon enfant, quand ce ne serait qu'en retour de l'amiquié que t'avais pour pour mon mari, je m'y sentirais assez disposée.

DAINVAL.

Eh bien! morbleu, il n'en faut pas davantage, et je réponds que votre union fera le bonheur de tous les deux. Mes enfans, ne perdez pas de tems; allez faire les premières démarches pour votre mariage; et quand il n'y aura plus que la cérémonie, revenez me trouver, et je me charge d'en faire les honneurs.

LE MATELOT.

Adieu, Monsieur: que le ciel vous le rende.

LA VIVANDIÈRE.

Votre servante, Monsieur.... Mais pour nous faire la grâce complète; il faut nous promettre encore de nommer not' première enfant.

DAINVAL.

Avec le plus grand plaisir du monde. Dépêchez-vous seulement, et je me charge du reste.

LA VIVANDIÈRE.

Bon! Laissez-nous faire. Monsieur, nous allons mettre les fers au feu.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE X.

DAINVAL.

En vérité, c'est un grand plaisir que d'avoir affaire à d'honnêtes gens, et de pouvoir les obliger! La satisfaction que j'ai goûté avec ceux-ci, me dédommage bien du désagrément que m'a fait éprouver l'Anglais de tout-à-l'heure.

SCÈNE XI.

M. FORT-BIEN, DAINVAL.

FORT-BIEN.

Je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur, je suis votre serviteur de tout mon cœur.

DAINVAL.

Votre très-humble, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

FORT-BIEN.

Je vous dirai, Monsieur, qu'il m'arrive quelque chose de fort singulier, de très-singulier même, on ne peut pas plus singulier !... Imaginez-vous, un beau jour, je ne pensais

à rien; bonjour, bonne œuvre; il m'arrive une lettre que le facteur m'apporte, c'est fort bien. Je la décachette; elle vient de mon père qui est en Allemagne; c'est à merveille! Il me marque qu'il est à toute extrêmité; ça va le mieux du monde.

DAINVAL.

Oui, jusque-là cela me paraît en bon train.

FORT-BIEN.

Là-dessus, moi, je fais une réflexion. Je dis me voilà ici, moi, c'est fort bien. Mais on ne sait ni qui vit, ni qui meurt; mon père me prévient de sa maladie, c'est à merveille! mais il peut avoir un évènement, cet homme; il est vieux, il peut venir à manquer d'un moment à l'autre; et si je ne suis pas là, les collatéraux s'empareront de la succession.

DAINVAL.

Et cela n'ira pas le mieux du monde.

FORT-BIEN.

Sans doute. Mais quoique ça, je dis toujours, c'est fort bien. Un bon averti en vaut deux. Il faut partir et se transporter sur les lieux. Je demande une chaise de poste, elle arrive, v'là qui est à merveille : on graisse les roues, je pars, le postillon fouette, et tout va le mieux du monde.

DAINVAL.

Allons, Monsieur, bon voyage.

FORT-BIEN.

Voilà que nous trouvons un chemin diabolique! un tems affreux! clair comme dans un four!... Mais quoique ça, nous allions toujours, c'est fort bien. Au bout d'une heure, nous tombons dans une ornière, les chevaux s'abattent et la voiture se brise; v'là qui est à merveille! c'est un accident; ça peut arriver à tout le monde.

DAINVAL.

Sans doute.

FORT-BIEN.

Mais en relevant la voiture, le postillon mal-adroit pousse ses chevaux trop vite, je tombe entre les roues et je me casse une jambe.

DAINVAL.

Ah! diable! et qu'est-ce que vous dites alors?

FORT-BIEN.

Moi? ma foi, mettez-vous à ma place. Je dis, je pouvais être tué raide; je n'ai qu'une jambe cassée, c'est bien heureux! Ça va le mieux du monde.

DAINVAL.

C'est prendre les choses comme il faut.

FORT-BIEN.

Eh! dame, je voudrais vous y voir. Il y a un parti dans tout... Me voilà donc avec ma jambe cassée et souffrant comme un diable; jusque-là, c'est fort bien.

DAINVAL.

Oui, il n'y a rien à dire.

FORT-BIEN.

On me porte chez un chirurgien; il me remet ma jambe, et me dit: Monsieur, en voilà pour vos quarante jours dans le lit. Allons, je dis, moi, voilà qui est à merveille! Il faut prendre patience. Bref, pour vous abréger, les quarante jours se passent, je me guéris, je paie le chirurgien, je me remets en route, et j'arrive en Allemagne. Tout ça est le mieux du monde.

DAINVAL.

Oui, voilà un petit voyage bien heureux!

FORT-BIEN.

Sitôt arrivé, je me fais conduire à la maison de mon père. J'y trouve tout le monde chagrin, les domestiques pleurant; je dis, moi, c'est fort bien. Ces gens-là sont attachés à leur maître, c'est naturel... Enfin, je m'informe de sa santé. Ah! Monsieur, me répond-on, vous arrivez trop tard, il vient de mourir... De mourir! ça me pétrifie, moi, cette nou-

velle-là !... Cependant, après le premier mouvement, je dis, il est mort, voilà qui est à merveille! il n'y a plus de remède; mais quoique ça voyons le testament.

DAINVAL.

Sans doute, il faut songer à soi dans la vie.

FORT-BIEN.

Le testament, me dit-on? Ah! Monsieur, de colère de ce que vous l'abandonniez dans ses derniers momens, le pauvre défunt vous a déshérité.

DAINVAL.

Eh bien? voilà qui va le mieux du monde!

FORT-BIEN.

Non pas. Je dis, moi, je me suis cassé la jambe en chemin, ça m'a retenu; c'est fort bien: pendant ce tems-là mon père est mort, c'est à merveille; mais il m'a déshérité... Oh! je ferai casser le testament, et ça ira le mieux du monde.

DAINVAL.

Mais oui; c'est bien imaginé.

FORT-BIEN.

J'ai donc ramassé tout ce que j'ai pu, j'ai vendu quelques nippes, j'ai emprunté de l'argent; et je me suis mis en route pour aller plaider contre les collatéraux.

DAINVAL.

Et c'est donc là-dessus que vous me demandez conseil ?

FORT-BIEN.

Oui, mais ce n'est pas tout; ce n'est-là que le commencement de l'affaire.

DAINVAL.

Oh ! oh ! continuez; elle va fort bien jusque-là.

FORT-BIEN.

Chemin fesant, je m'arrête dans une auberge sur la route pour y coucher. Or, il faut que vous sachiez que je suis sujet à un petit dérangement de tempérament.

DAINVAL.

J'entends; vous tombez malade dans l'auberge.

FORT-BIEN.

Point du tout, je ne suis point maladif, moi; j'ai une santé de fer. Mais imaginez-vous que, deux ou trois fois par an, au moment ou j'y pense le moins, il m'arrive tout d'un coup de tomber-là... comme si j'étais mort...

DAINVAL.

Voilà une singulière habitude que vous avez-là.

FORT-BIEN.

Dame! on n'est pas responsable de ça.... C'est le sang... les nerfs... que sais-je moi?

DAINVAL.

Ah! c'est une léthargie apparemment; une apoplexie, quoi!...

FORT-BIEN.

Oui, c'est ça même, une léthargie. Voilà donc que ça me prend dans cette auberge; et voilà que je meurs : c'est fort bien. Je passe la nuit comme cela. Le lendemain, l'hôte voyant que je ne l'appelais pas pour compter, monte et me porte la carte : il me trouve mort! Je pense bien que ça l'a mis dans l'embarras. Il ramasse mes effets, mon argent; tout ça est à merveille : je ne pouvais pas l'en empêcher, moi; j'étais là mort... Il appelle du monde; il prend des témoignages, il fait des informations; bref, il va jusqu'à me faire enterrer; tout ça est le mieux du monde.

DAINVAL.

Oui, il n'y a rien de plus honnête.

FORT-BIEN.

Oh! mais vous ne savez pas.... Le bon de l'affaire, c'est que je suis revenu avant la fin de la cérémonie.

DAINVAL.

Ah! par exemple, c'est ce que vous avez pu faire de mieux.

FORT-BIEN.

J'ai redemandé mes effets et mon argent au cabaretier, qui n'a pas voulu me les rendre. Il prétend qu'il l'a dépensé en mon honneur, et il m'intente un procès, pour me prouver que je dois être mort tout de bon.

DAINVAL.

Oh! cela n'est pas raisonnable! avez-vous quelques papiers concernant tout cela, qui puissent m'éclaircir sur ces différens articles?

FORT-BIEN.

Oui-dà, voilà un petit précis de tout cela que je vous apporte; vous allez l'examiner; et je reviendrai vous voir dans quelques jours. Vous me ferez rendre mes effets et mon argent par le cabaretier, ça sera fort bien; vous me conseillerez pour faire casser le testament de mon père; ça ira à merveille: je toucherai la succession, et je ne vous oublierai pas; et vous verrez comme moi que ça ira le mieux du monde. Votre serviteur de tout mon cœur.

SCÈNE XII.

DAINVAL.

Voila un homme d'un heureux caractère ! Tout est à merveille avec lui. Dans le fond il a raison ; à quoi sert de se gendarmer contre les événemens ? Ce qui est fait, est fait, le chagrin ne guérit de rien, et je crois que la meilleure politique est toujours de trouver bien ce qu'on ne saurait empêcher.

SCÈNE XIII.

L'OPÉRATEUR ITALIEN, DAINVAL.

L'OPÉRATEUR, baragouinant.

La reverisco, mio Signor, sono houmilissimo servo.

DAINVAL.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

L'OPÉRATEUR.

Signor, passando dovanti la vostra caza, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vi présenter les assurances del moi profonde respect, et della mia servitou.

DAINVAL.

Je vous suis bien obligé, Monsieur; mais à qui ai-je l'honneur de parler, s'il vous plaît?

L'OPÉRATEUR.

Monsiou, vi me demandez quasque je souis, j'aurais de la peine à vi le dire, perche quando que je réfléchis sur les connaissances que j'ai, sur les merveilles que j'ai opérées; enfin, Monsiou, sous les talens que le ciel il m'a donnés, j'en souis honteux moi-même.

DAINVAL.

Comment, Monsieur; mais vous êtes modeste.

L'OPÉRATEUR.

Quouers-ce que c'est, Monsiou? Vi pensez peut-être à dire velà oun charlatan... Eh non, que je n'en souis pas oun charlatan. Je souis oun huomo qu'il a parcouru toute l'ounivers, et traversé touta la vaste immensité des mers; oun physicien qui s'est élevé par-dessus les planettes dans les greniers del firmamento; et qui de là est redescendou dans les entrailles et les abîmes de la terre; là, les caves della natoura! eh! perquoi faire! Pour décomposer et vérifier les végétaux, les minéraux, les métaux, les oiseaux, les animaux, et en un mot, per faire des découvertes importantes per il bien de l'houmanité.

DAINVAL.

C'est louable à vous, Monsieur.... Et en avez-vous fait beaucoup de découvertes utiles?

L'OPÉRATEUR.

Ah! Monsiou, dans tous les pays où ce que j'ai passé, j'ai opéré des prodiges, et je pouis dire que ma répoutation elle a volé dans toutes les parties del mondo. En Portugal, j'ai guérito touto oun Auto-da-fé d'ouna inflammation de grand inquisitore, qu'elle est oune maladie bien dangereuse! En Italia, j'ai guérito oun vieillard de Milan. En Tourquia, j'ai guérito oun Visir d'oun torticoli, qu'elle est la maladie à modo dans c'to pays. Et dernièrement à Londres, j'ai guérito toute la ville d'oune indigestio de grenade.

DAINVAL.

Comment donc, Monsieur, voilà des cures merveilleuses!

L'OPÉRATEUR.

En France, j'en ai fait bien d'autres. Oun Gascon, il avait oun dépôt de vérité sous la lingoua, il ne pouvait pas aboutir, je l'ai mis au régime de l'eau de la Garonne, et l'abcès il a disparou. Oun commis qu'il avait oun gonflement d'impertinence entre les deux épaules; je l'ai fait frotter d'huile de cotteret par oun officier de dragons; gouérito subito. Oun soldat étranger il avait des palpitations

de cœur, oun tremblement général quouando qu'il approchait dou feu, l'odeur de la poudre à canon loui fesait mal ; je l'ai fait passer sous les drapeaux de France, gouérito radicalement.

DAINVAL.

Monsieur, je vous fais mon compliment, et de vos cures, et des recettes que vous employez.

L'OPÉRATEUR.

Monsiou, la chose qui m'a fait piou d'honore, il m'a arrivé à Berlin en Prousse, l'année de c'te grando hiverno qu'il faseva tant fredo. Je puis dire qu'il est oun miracolo que j'ai opéré.

DAINVAL.

Ah ! contez-moi donc cela, je vous prie.

L'OPÉRATEUR.

Signor, j'arrive dans c'ta ville de Berlin, et je demande la meilleure auberge. Ils m'indiquent al grande Monarque ; effectivement, je trouve la maîtresse qu'elle était oun prodigio de politesse. Elle me dit, Monsiou, vi êtes bien tombé ! Vi aurez ici tout ce qu'il vi fera besogne pour boire et pour manger, vi serez bien logé, bien couché : mais je dois vi prévenir d'ouna chose, dou bois per vi chauffer, je ne vi en donnerai pas, perché je n'en ai pas... Eh

bien ! Madame, que je loui dis, je m'en fournirai moi-même, j'en ferai acheter pour mon compte. Monsiou, qu'elle me répond, vi n'en trouverez piou, perché les grands seigneurs et les riches, ils ont fait des provisions considérables, et à c't'houra, on n'en peut piou avoir ni per or, ni per argent. Eh ! Madame, lasciate fare à mi. Je n'en aurai. Effectivement, Monsiou, je fais afficher sur tous les murs, et annoncer à tous les coins des roues quel il Signor *Giouseppe Marc-Antonio Salva la vita* il était arrivé dans la ville, et logé à c't'tauberge, et qu'il volera guérir *gratis* tous les estropiés des dernières guerres. Dopouis c'to momento, il s'est fait oun concurso perpétuel del mondo, et avec les jambes de bois et les béquilles de ceux que j'ai guérito, et je me suis chauffé trois appartemens pendant tout l'hiver.

DAINVAL.

Voilà, certes, un trait qui a dû vous bien mettre en réputation.

L'OPÉRATEUR.

Je vi en réponds, Monsiou ; aussi je n'ai pas le tems d'arriver dans ouna ville, que je souis demandé dans une autre : et à c't'toura même, je souis appelé per Constantinople. Ma auparavant de partir, je venais pour prendre congé d'oun de mes amis, qu'il est vostro voisin, et que l'on m'avait dit que je trouve-

rais chez vous. Il est Monsiou Franville, il director do spectacolo.

DAINVAL.

Ah! Franville! effectivement, il m'est venu voir ce matin. Est-ce qu'il s'est servi de vos remèdes?

L'OPÉRATEUR.

Non, Monsiou. Dou côté del tempérament, il se porte fort bien. Ma comme il a fait ouna entreprise de théâtre, et qu'il serait curieux de satisfaire il publico, il m'a vait demandé oun journo oun secret per plaire généralement à touto il mondo. Je loui ai répondu : c'to secreto il est au-dessus del mio talent, perché moi je fais tout avec des simples: et chez vous, il ne s'en trouve pas.... Ma faites oun petit essai, mettez infouser quelques grains de talens dans ouna dose considérable de zèle, mêlez-y ounc once de gaîté, joignez qualques drachmes de nouveauté; passez tout cela à l'alambic del bon goût, et le transvasez ensouite dans un récipient d'indoulgence; et je vi garantirais presque le succès.

DAINVAL.

Effectivement, vous ne pouviez pas le mieux conseiller.

L'OPÉRATEUR.

Eh bien! Monsieu, je venais per loui de-

mander si l'expérience il avait succédé horeusement.

DAINVAL.

Monsieur, on ne peut encore vous rien apprendre là-dessus, car son ouverture n'est pas faite; mais si vous ne partez pas trop vite pour Constantinople; vous pourrez le savoir de lui-même sous peu de jours.

L'OPÉRATEUR.

Allons, Monsiou, comme il m'intéresse infiniment, je remettrai mon voyage per qualque tems. En attendant je vi demando bien pardon della mia importounita : je me recommande alla vostra protection; et vi renouvelle les assourances de la considération la piou parfaite, avec laquoal je souis, Monsiou, il vostre servitor houmilissimo.

SCÈNE XIV.

FRANVILLE, DAINVAL.

FRANVILLE, sortant du cabinet, pendant que Dainval va se remettre à son bureau.

Eh bien! mon cher, mon compliment? Êtes-vous disposé à me le faire?

DAINVAL.

Ah! vous venez fort à propos! vous devez

avoir rencontré à la porte quelqu'un qui vous cherchait.

FRANVILLE.

Oui, oui, je sais ce que c'est. Mais mon compliment ?

DAINVAL.

Eh bien ! votre compliment ? Vous savez nos conditions. Je ne connais pas vos acteurs, et pour le moment, j'ai la tête troublée des consultations que je viens de faire.

FRANVILLE.

Vous êtes dans l'erreur, mon ami ; vous n'avez point fait de consultations, et vous connaissez mes acteurs.

DAINVAL.

Moi ! Et où diable les ai-je vus ?

FRANVILLE.

Ici, toute la matinée.

DAINVAL

Oh ! je vous comprends encore moins.

FRANVILLE.

Rien n'est pourtant plus clair. Apprenez, mon ami, que, pour vous mettre à même de les juger sans prévention, je leur avais donné le mot ; qu'ils se sont tous habillés à leur fantaisie et de différentes manières pour venir

ici, sous prétexte de consultations, vous faire différentes scènes à l'impromptu. A présent que vous les connaissez, c'est à vous à les employer.

DAINVAL.

Ah ! parbleu, l'idée est singulière ! Je ne m'étonne plus si j'en ai été la dupe... Mais ne me plaisantez-vous pas à présent vous-même? Pour vous croire tout-à-fait, je voudrais encore revoir une fois vos acteurs.

FRANVILLE.

Oh ! qu'à cela ne tienne. (*Il appelle à la porte du cabinet.*) Entrez, mes amis.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUBLANC, LA VIVANDIÈRE, M. FORT-BIEN, arrivant.

LA VIVANDIÈRE.

Vot' servante, not' bourgeois.

Mme DUBLANC.

Bonjour, Monsieur ; avez-vous des nouvelles de notre homme ?

FORT-BIEN.

Eh bien ! Monsieur, comment ça va-t-il maintenant ?

DAINVAL.

Oui, oui, c'est cela même. Je les reconnais bien, mais il m'en manque quelques-uns.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'OPÉRATEUR.

L'OPÉRATEUR.

Non, Monsieur, il n'en manque piou, velà le reste.

FRANVILLE.

Oui, mon cher, à ça près des habits qui sont restés dans votre cabinet.

DAINVAL.

Fort bien, Messieurs, à merveille, Mesdames; c'est-à-dire que vous vous êtes amusés à mes dépens.

L'OPÉRATEUR.

Ah! Monsiou, il était de l'ordre de Monsiou director.

DAINVAL.

Bon! Eh bien! c'est aussi contre lui que je retournerai ma rancune, et pour le punir, je ne lui ferai pas de compliment.

LA VIVANDIÈRE.

Pas de compliment !.... Mais, Monsieur, c'est nous tous que vous punirez comme cela.

FRANVILLE.

Pas de compliment !.... Ah ! mon ami, ce serait un mauvais tour à me jouer.

FORT-BIEN.

Écoutez, mon directeur, et vous, mes camarades, au pis aller, quand nous n'en aurions pas, je crois qu'un compliment n'est pas toujours une chose bien nécessaire, et c'est presque toujours une chose fade. Ainsi, je suis d'avis que nous réservions monsieur l'avocat pour une autre occasion. A présent qu'il nous connaît, il aura la complaisance de nous composer une petite pièce en scènes épisodiques, dans laquelle il nous emploiera, chacun suivant notre capacité.

FRANVILLE.

C'est bien dit; mais pour mon ouverture ?..

L'OPÉRATEUR.

Pour votre ouverture, ressouvenez-vous donc de la recette que je vous ai donnée : du zèle, de la nouveauté, de la gaîté, et pardessus tout, l'indoulgence ! Velà la pierre fondamentale.

FORT-BIEN.

Et sans doute, d'après cela, tâchez d'avoir

quelque bonne pièce; nous, nous tâcherons de la jouer de notre mieux, et puis avant ou après, suivant la circonstance, on vient faire au public les trois révérences d'usage, auxquelles on ajoute seulement ces trois mots : Messieurs, lorsqu'en paraissant ici pour avoir l'honneur de vous amuser, nous voyons la salle bien remplie, les directeurs disent, *c'est fort bien*; lorsqu'ensuite la pièce commence, et que pendant son cours nous avons le bonheur d'obtenir vos applaudissemens, nous disons, nous : *c'est à merveille* ! Mais l'essentiel, Messieurs, c'est, lorsque la pièce finie, vous vous trouvez contens, et que vous revenez le lendemain, oh! alors, les spectateurs, les directeurs et les acteurs, tous crient à l'unission : *voilà qui va le mieux du monde.*

FIN DES FAUSSES CONSULTATIONS.

BLAISE
LE HARGNEUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Grands-Danseurs du Roi, le 7 novembre, 1782.

PERSONNAGES.

BLAISE, fermier.
Mme BLAISE, sa femme.
THÉRÈSE, leur fille.
LE BAILLI.
FRANÇOIS, fils du Bailli.
LUCAS, valet de ferme, chez Blaise
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est au village, devant la maison de Blaise.

BLAISE
LE HARGNEUX,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le village, devant la maison de Blaise.

Mme BLAISE, THÉRÈSE.

Mme BLAISE.

Oui, ma fille, je te disons dé te tranquilliser. Ton affaire est dans le sac.

THÉRÈSE.

Oh! ma mère, j'ons ben peur que non, moi. Vous savez ben ce qu'a dit mon père encore hier?

Mme BLAISE.

C'est justement par-là que je le tenons. Je te disons que t'épouseras François. C'est un bon garçon, je le protégeons, et j'avons ça dans not' çarvelle.

THÉRÈSE.

Oui, mais mon père ne l'y a pas, lui.

Mme BLAISE.

Y faudra ben qu'il l'ait. Je te ferons voir la différence qu'il y a de la tête d'une femme à la tête d'un homme. Oh ! y en a beaucoup.

THÉRÈSE.

Je le crais ben, ma mère ; mais p't'être aussi que l'avantage est de son côté.

Mme BLAISE.

Taisez-vous, morveuse. Allez-vous pas apprendre à votre mère ce qui en est ? Je connaissons mieux que vous la tête de mon mari, p't'êt' ben, et je vous disons que j'en fesons ce que je voulons.

THÉRÈSE.

Ça se peut ben ; mais c'est qu'i n'est pas comme les autres, lui.

Mme BLAISE.

Oh ! de ça, t'as ben raison. C'est eune himeur ben contrariante toujours. Un homme qu'est toujours fâché ; qu'on l'y fasse du bien, qu'on l'y fasse du plaisir, i bougonne sans cesse, i n'est jamais content, i ne rit jamais.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est ben vrai... Eh ! dame, ma mère, quand on parle de mariage....

Mme BLAISE.

Faudrait rire, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Eh ! mais je crayons qu'oui.

Mme BLAISE.

Ah ! tu crais qu'oui ? C'est une chose pus sérieuse que tu ne penses.

THÉRÈSE.

Le jeune François pourtant dit que c'est eune chose ben gaie, et i ne m'en parle qu'en riant.

Mme BLAISE.

Et toi, comment que tu li réponds ?

THÉRÈSE.

Dame ! j'aurais ben envie de rire aussi.

Mme BLAISE.

Oui-dà !

THÉRÈSE.

Mais le sérieux de mon père me retient.

Mme BLAISE.

T'as raison, ma fille. Va, c't'envie de rire-là se passera bentôt... C'n'est pas qu'i gn'y ait des momens où ça reviant; mais queuque tems de mariage, ça change ben les himeurs, va.

THÉRÈSE.

Enfin, ma mère, je ferons comme vous ; je prendrons ça comme ça viendra.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Bonjour, ma chère madame Blaise, et vous, ma chère Thérèse. Je vous apporte de bonnes nouvelles, allez.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

Mme BLAISE.

Dis-les donc vite.

FRANÇOIS.

Hier, mon père et moi nous avons tant pressé monsieur Blaise pour consentir à notre mariage, qu'il est convenu que ça se ferait.

THÉRÈSE.

Mais quand ?

Mme BLAISE.

Quand ? Diable ! t'es pressée, à ce qu'il paraît.

THÉRÈSE.

Non, ma mère, c'est pas pour ça ; c'est peur que mon père s'en dédise.

FRANÇOIS.

Sûrement. Au lieu que quand ça s'ra fait...

Mme BLAISE.

Sans doute. A-t-i fisqué le tems pour ça ?

FRANÇOIS.

Oui. Il nous a dit que pour le présent il était trop chagrin pour avoir le cœur à la danse, qu'il avait essuyé des malheurs, des pertes... mais que le premier moment de bonheur qui li arriverait, il en profiterait pour faire notre noce.

THÉRÈSE.

Eh ben ! elle n'est pas faite encore.

Mme BLAISE.

Non. Je ne danserons pas de sitôt.

FRANÇOIS.

Pourquoi donc?

THÉRÈSE.

C'est que si j'attendons qu'i convienne d'un bonheur, ça n'arrivera jamais.

Mme BLAISE.

Oh ! non. Je crayons, Dieu me pardonne, que le seigneur du Village le ferait roi du pays, qu'il ne serait pas encore content.

FRANÇOIS.

Oh! que si fait : j'ai meilleure idée. Monseigneur lui-même, à qui mon père a conté tout, veut se mêler de faire réussir la chose, et ça réussira. Si je pouvons faire dire eune seule fois à Maître Blaise qu'il est heureux, notre mariage est fait. V'là déjà une frime que nous l'y avons commencé pour l'amener à lâcher ce mot là.

THÉRÈSE.

Bon! Comment donc?

FRANÇOIS.

Oui. Monseigneur qui veut beaucoup de bien à mon père et à moi, nous a dit de ne rien épargner pour ça, et qu'il se chargerait même des frais que ça pourrait coûter. En conséquence, mon père, comme bailli du village, a annoncé hier aux paysans, de la part de Monseigneur, un prix pour aujourd'hui.

Mme BLAISE.

Je le savons. Même Blaise est parti du matin pour aller voir ça.

FRANÇOIS.

Sans doute. C'est nous qui l'avons envoyé chercher.

THÉRÈSE.

Eh ben! quéque ça fera?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS.

LUCAS.

Ah! jarnigoi, en v'là d'eune bonne!

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que t'as donc, Lucas?

LUCAS.

Eh! ventergué, j'ons que je crayons avoir la barlue dans les yeux et dans l'z'oreilles.

Mme BLAISE.

Explique-toi donc?

LUCAS.

Vote mari, note maître, monsieu Blaise....

THÉRÈSE.

Eh ben! après! mon père, qu'a-t-i fait?

LUCAS.

Il a fait... Mais, non, morgué, ça ne se peut pas. C'est un sort.

Mme BLAISE.

Mais, finis donc; car tu m'impatientes.

THÉRÈSE.

Je ne te comprends pas.

SCÈNE IV.

LUCAS, FRANÇOIS, BLAISE, amené en triomphe par tout le village. LE BAILLI.

BLAISE, entrant le dernier, conduit par le Bailli; il a la tasse d'argent attachée à son habit, avec des rubans.

Eh ben! eh ben! ventergué, est-ce qu'ous êtes fous donc, vous autres, de me promener là comme le bœuf gras? M'avez-vous assez tiraillé?

LE BAILLI.

C'est pour vous faire honneur, maître Blaise.

BLAISE.

Eh! morgué, l'honneur! l'honneur! Je ne vous en demande pas tant. Donnez-moi du repos, ça vaudra mieux que de l'honneur.

LE BAILLI.

Mais l'un et l'autre sont bons. Commencez toujours par jouir de votre triomphe, et vous vous reposerez après. Allons, mes enfans, faites vos complimens à M. Blaise, et réjouissez-vous en son honneur. C'est Monseigneur qui l'ordonne.

BLAISE.

Eh! Monseigneur est pus bon que je ne mérite; mais i me ferait pus de plaisir s'il ordonnait qu'on me laissit tranquille.

LE BAILLI.

Allons, mes enfans, avancez.

(Les paysans et paysannes du village viennent caresser et complimenter Blaise, qui fait toujours des mines de mauvaise humeur et des mouvemens pour s'en aller, mais le Bailli et son fils le retiennent par des rubans qu'il a des deux côtés, et le forcent à rester, tandis qu'on danse autour de lui, en lui apportant des bouquets, que Lucas reçoit pour lui.)

LE BAILLI, venant le premier, présente son bouquet.

Honneur à maître Blaise, le plus adroit du village.

FRANÇOIS, venant de l'autre côté.

Gloire à M. Blaise, le meilleur arbalétrier du canton.

LUCAS.

Salut à not' maître? le boute-en-train de la joie et le gagneux de prix du village.

BLAISE.

Oui, gagneux de prix; si j'y concevons rien, le diable m'emporte. C'est pas que l'adresse me manque. J'ajustons encore assez droit; mais c'est que je n'y voyions goutte quand j'avons tiré.

LUCAS.

Pernez toujours. Vaut mieux gagner que perdre, y a pus de profit.

(Chaque paysan lui apporte son bouquet. On danse.)

BLAISE, après la danse.

Ah! ça, Messieurs, y en aura-t-i bentôt assez avec vos danses? Pour moi, ça commence à me fatiguer.

LUCAS.

Eh ben! not'maître, j'allons danser pus au loin. Y a-t-il du moins de quoi boire à vot' santé, en l'honneur de c'te belle tasse?

BLAISE.

Pardi! oui. Je n'aurions encore qu'à vous régaler, j'aurions gagné un beau prix! Vous m'auriez bentôt bu pus que la tasse ne vaut.

LE BAILLI.

Allez, allez, mes enfans, il y a une collation de préparée en l'honneur du vainqueur, et c'est Monseigneur qui s'en charge, par amitié pour maître Blaise. Vous reviendrez tantôt pour la collation et la noce tout ensemble.

(Ici les paysans et paysannes font des révérences et s'en vont.)

SCÈNE V.

LE BAILLI, BLAISE.

BLAISE.

Queuque vous leux dites donc, vous, pour la noce?

LE BAILLI.

Sans doute, la noce...

BLAISE.

Et de qui ?

LE BAILLI.

Eh ! mais, de mon fils avec votre fille.

BLAISE.

Ma fille avec vot'fils ! Eh ! qui diable vous parle de les marier ?

LE BAILLI.

Comment ! mais il me semble que nous sommes d'accord. N'avez-vous pas dit que vous les marieriez au premier bonheur qui vous arriverait ?

BLAISE.

Eh ben ! après ?

LE BAILLI.

Eh bien ! vous venez de gagner un prix

comme cela, à la tête de tout le village, et en présence de Monseigneur lui-même, n'est-ce pas là le moment le plus heureux de votre vie?

BLAISE.

Au contraire, morgué, c'est le pus mauvais. Je voudrions ben ne l'avoir pas gagné vot' prix.

LE BAILLI.

Ah bien! vous prenez drôlement la chose. Eh! pourquoi donc ça?

BLAISE.

Comment! ventergué, pourquoi? C'est tout simpe. J'avions déjà assez d'ennemis, d'envieux, ça va les animer encore contre moi.. Tous ces jeunes gens qui se croyont pus adroits... vont être piqués de ça... Eh! qui sait, morgué, si y ne m'attendront pas à queuque coin... si i ne m'attaqueront pas pour me la reprendre... Si je savions ça, morgué, je la rendrions tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Ah! vous vous alambiquez l'esprit mal-à-propos.

BLAISE.

Pas du tout. Je les avons déjà vus ricaner à mon sujet et comploter entre eux tous. Tenez, la tasse ne vaut pas le tintoin qu'alle

me baille déjà; je sommes fâché de l'avoir, et vous pouvez la reprendre.

LE BAILLI.

Non pas, non pas. Gardez-la et tranquillisez-vous. Monseigneur vous estime, et avec sa protection, vous n'avez rien à craindre de personne.

BLAISE.

C'est bentôt dit, la protection de Monseigneur; mais, qu'est-ce qui dit que je l'avons? Je ne sommes pas assez heureux pour ça!

LE BAILLI.

Qu'est-ce qui vous le dit? C'est moi; et c'est à moi que vous en avez l'obligation encore.

BLAISE.

Comment donc ça?

LE BAILLI.

Voilà déjà plusieurs jours que je lui parle de vous en bien, et tout ce que je lui en ai dit, l'a déterminé à faire votre fortune. Il sait que vous n'avez ici qu'une petite ferme, et pour vous mettre plus à l'aise, il va vous donner ses terres à régir.

BLAISE.

Ses terres, à Monseigneur, à moi!

LE BAILLI.

Oui ; à vous-même. J'ai arrangé ça ce matin avec lui. Dame ! c'est heureux ça ! et je vous en félicite.

BLAISE.

Et moi, j'en enrage.

LE BAILLI.

Comment ! qu'est-ce que vous dites donc ?

BLAISE.

Je disons que c'est le plus grand malheur qui pouvait m'arriver.

LE BAILLI.

Ah ! par exemple, je ne vous conçois pas.

BLAISE.

Je ne le concevons que trop, nous.

LE BAILLI.

Mais qu'est-ce qui vous fâche donc là-dedans ?

BLAISE.

Comment, morgué, ce qui me fâche ? D'abord c'est que j'étions tranquille auparavant et que je ne le serons pus. Je n'étions pas riche, mais j'étions note maître ; à présent, j'allons être esclave.

LE BAILLI.

Mais c'est une folie. Monseigneur vous aime.

BLAISE.

Gn'y a pas de folie, Monsieur; tout le monde sait ça, quand on s'attache au puissant, serf on devient.

LE BAILLI.

Mais non. On se fait des protecteurs.

BLAISE.

Non pas. On se donne des maîtres.

LE BAILLI.

On se procure des amis.

BLAISE.

I n'y a des amis que quand on est égal.

LE BAILLI.

Enfin, je regarde ça comme un grand bonheur pour vous, et je l'avais fait pour un bien.

BLAISE.

Et moi, je vous dis que c'est un mal.... Mais, mais de quoi diable vous mêlez-vous, avec votre bonne volonté ? Laissez les gens devenir ce qu'ils pourront, sans vous intriguer dans leurs affaires. Je sommes déjà assez malheureux comme ça, sans que vous me le rendiez encore davantage.

LE BAILLI.

Mais vous êtes un singulier homme.

BLAISE.

Eh bien ! v'là comme je suis. C'est à vous à m'y laisser.

LE BAILLI.

Ah ! je vous laisse aussi. Mais, écoutez : il n'y a pas tant à crier ; si vous ne regardez pas comme un bien d'avoir la ferme de Monseigneur, vous pouvez la laisser. Alors, je ne vous aurai pas fait de mal, et vous n'aurez pas sujet de m'en vouloir.

BLAISE.

Si fait, morgué, je l'aurons toujours sujet de ça.

LE BAILLI.

Mais, non. Refusez la ferme.

BLAISE.

Oui, refusez ! C'est bentôt dit. Mais c'est raisonner tout de travers.... c't'homme qu'est-riche, qu'est puissant, c'est-i accoutume à se voir refuser, contredire par queuq'zun, et surtout par un varmisseau, comme je le pouvons t'être, auprès de lui? I va s'en fâcher, i va se mettre en colère, i gardera eune dent contre moi, vous en serez la cause, et, morgué, j'en garderons deux contre vous.

LE BAILLI, à part.

Quel diable d'homme! on ne sait pas comment le prendre. (*Haut.*) Eh bien! écoutez: je conviens que j'ai eu tort et je réparerai cela. C'est moi qui avais donné à Monseigneur l'idée de vous prendre pour son fermier par le bien que je lui avais dit de vous. Je vais l'en détourner à présent de moi-même.

BLAISE.

Vous y allez donc dire du mal à ce coup-ci? Quand je vous dis que vous me faites toujours du tort. Je sommes ben malheureux de vous connaître, toujours.

LE BAILLI.

Mais, quel tort est-ce que je vous ai donc encore fait?

BLAISE.

Eh! ventergué, dans tout ce que vous vous mêlez. C'est encore par vot' conseil que j'ai acheté dernièrement ce cheval pour ma charrue.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a?

BLAISE.

Il a, qu'i me déplaît, qu'i ne vaut rien, et que j'avons chargé Lucas de le vendre à moitié perte.

LE BAILLI.

Parce que vous en êtes dégoûté; mais il n'en est pas moins bon.

BLAISE.

Et je vous dis qu'il est mauvais, moi. Eh! jarnigoi, je me connais mieux en bête que vous, p't'être, et ne m'obstinez pas, et mêlez vous de vos affaires, et laissez-moi tranquille. Je sommes fatigué : j'allons nous reposer.

LE BAILLI.

Eh bien! eh bien! tout est dit. Reposez-vous. Je vous laisse. (*A part.*) Je vais voir avec Lucas à lui faire quelque manigance sur ce cheval-là. (*Haut.*) Au revoir, Maître Blaise; je suis toujours votre ami, et je compte toujours sur le mariage de nos enfans pour aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BLAISE.

Oui, oui, compte toujours, va; ça avance. Tant que je ne serons pas pus content que ça, ce n'est pas pour chercher à contenter les autres.

SCÈNE VII.

BLAISE, MADAME BLAISE, THÉRÈSE.

Mme BLAISE.

Eh ben ! mon cher ami, nous avons appris de bonnes nouvelles.

BLAISE, rechignant.

Oui, de bonnes nouvelles.

THÉRÈSE.

Et nous venons vous faire compliment, mon cher père.

BLAISE.

Eh ! gardez vos complimens, laissez-moi tranquille... Les v'là-t-i pas déjà à mes trousses aussi?

THÉRÈSE.

Voyons donc la belle tasse, mon p'tit papa.

BLAISE.

Oui, ton petit papa. Je te vas donner de la tasse, moi. Va-t'en à ton ouvrage.

Mme BLAISE.

T'as donc tiré ben juste, mon petit homme ?

BLAISE.

Ah! ah, queuque ça vous fait, que vot' petit homme tire comme i veut?

Mme BLAISE.

Mais c'est que tu gagnes des prix, ça monte not' ménage. Laisse-la moi donc voir?

BLAISE.

Oui, un beau prix! I en avait justement deux, c'est pas c'telle-là que je voulions avoir; ça prouve le guignon que j'ai à tout.

THÉRÈSE.

Mais, mon père, vous vous plaignez de tout. On ne peut pas toujours choisir, aussi; de deux prix quand on en a un, c'est encore ben heureux.

BLAISE.

Ah! on ne peut pas toujours choisir! Et si au lieu de François que tu veux épouser, je t'en donnais un autre, dirais-tu aussi qu'on ne peut pas toujours choisir?

THÉRÈSE.

Ah! mon père, c'est différent. C'est pas là comme au jeu d'arbalêtre.

BLAISE.

Non-dà! Eh ben! eh ben! Mam'selle, vous choisirez celui qu'on vous donnera. En atten-

dant, allez-vous-en un peu voir là dans la plaine si nos bestiaux sont bian soignés.

THÉRÈSE, s'en allant.

Je ne sais pas, mais je ne crois pas que le prix que mon père a gagné, avance beaucoup le mien, à moi.

SCÈNE VIII.

BLAISE, Mme BLAISE.

Mme BLAISE.

Mais, mon ami, pourquoi donc être toujours fâché comme ça ?

BLAISE.

C'est que ça me plaît.

Mme BLAISE.

Vous criez, vous vous plaignez toujours.

BLAISE.

C'est que j'en avons sujet.

Mme BLAISE.

Mais en quoi ?

BLAISE.

En tout.

Mme BLAISE.

Qu'est-ce qui te fâche, mon cher ami ?

BLAISE.

Tout le monde.

Mme BLAISE.

Comment! moi aussi ?

BLAISE.

Vous, la première.

Mme BLAISE.

Mais je ne te contrarie jamais.

BLAISE.

Vous avez tort.

Mme BLAISE.

Comment ! J'ai tort ?

BLAISE.

Assurément. D'abord, vous m'impatientez. Queuque vous me chantez-là ? voyons ; queuque vous me voulez ? Est-ce que je n'avons pas déjà assez de tintoin dans la tête ?

Mme BLAISE.

Mais, pourquoi en prends-tu ? I ne tient qu'à toi d'être heureux et content.

BLAISE.

Moi, content ? Eh ! morgué, queu bonheur que j'avons donc pour ça ?

Mme BLAISE.

Mais tu as en tout du bonheur. d'abord, tu es aimé dans ton village, tous les paysans sont tes amis.

BLAISE.

Oh! Les amis de bouteille. Je n'y croyons qu'au cabaret.

Mme BLAISE.

Tu as un ménage honnête et tranquille.

BLAISE.

C'est que je savons y mettre le bon ordre.

Mme BLAISE.

Tu as une fille jeune et aimable.

BLAISE.

C'est parce qu'all' tient de moi.

Mme BLAISE.

Tu as une femme.....

BLAISE.

Je le sais morgué ben que j'en avons une.

Mme BLAISE.

Comment! tu le sais ben. Mais est-ce que tu as à t'en plaindre, dis-donc?

BLAISE.

Oh! je dis, mame Blaise, ne parlons pus sus c'tartique-là.

Mme BLAISE.

J'en veux parler, moi. Tu es trop heureux de m'avoir.

BLAISE.

C'est ce que je disais.

Mme BLAISE.

Une femme douce !....

BLAISE.

Comme un mouton.

Mme BLAISE.

Adroite !

BLAISE.

Tu ne l'es que trop.

Mme BLAISE.

Jeune encore !

BLAISE.

Oui, pour la raison.

Mme BLAISE.

Bien faite !

BLAISE.

Pardi, i ne te manque rien.

Mme BLAISE.

Sage !

BLAISE.

Beau mérite! Encore si c'était à la ville, tu pourrais te citer; mais aux champs!...

Mme BLAISE.

Et qui a fait ta fortune!

BLAISE.

Ah! oui, belle fortune!...

Mme BLAISE.

Enfin, je t'ai donné ce que j'avais, et sûrement j'avais quelque chose en t'épousant.

BLAISE.

Pardi! ne sembe-t-i pas que t'avais si grand' chose? Toutes les autes filles du village avaient autant que toi, et je pouvais choisir.

Mme BLAISE.

Savoir si elles auraient voulu de toi.

BLAISE.

Vous ne leur en avez pas donné le tems.

Mme BLAISE.

Oui, j'étais ben affamée de toi, vraiment!

BLAISE.

T'as pourtant ben su me prendre.

Mme BLAISE.

Oui, j'ai fait là eune belle prise! Un homme d'un caractère insupportable! triste, har-

gneux, sans sujet, ni raison! qui se plaint toujours quand i voit rire les autes. V'là-t'y pas eune belle compagnie!

BLAISE.

Oh! ça, mame Blaise, je n'avons pas besoin de vos critiques. Je sommes comme ça, c'est not' goût et laissez-nous y. Eh! ventergué, j'avons crié, je crions, et je crirons encore, et ça nous amuse, et si ça vous déplaît, j'en sommes bian aise, entendez-vous celle-là?

Mme BLAISE.

Allons, v'là eune de ses boutades qui le prend. Eh! mon pauvre homme, tu devrais être honteux de t'emporter comme cela, ça te fèra mal.

BLAISE.

Eh ben! tant mieux. je voulons nous faire mal, c'est not' tempéra ment comme ça, ça ne vous regarde pas, et si vous dites eune parole, je nous emporterons encore pus fort.

Mme BLAISE.

Mais si i passait quequ'un, i se moquerai de toi. Tu le ferais rire.

BLAISE.

Rire! Oh ben! morgué, qu'i rie donc. Je ne rions pas, nous, et ventergué, si vous

voulez rire, allez-vous-en rire dans un coin, car je n'aimons ni à rire, ni à voir rire les autes.

Mme BLAISE.

Eh ben! c'est naturel. Chacun son genre. Il est ben plus plaisant de crier comme un aveugle, et de mettre tout le village en émeute.

BLAISE.

Je crierons, je mettrons la meute si je voulons, et parsonne n'a rian à y voir. Eh! morgué, en v'là assez là-dessus, et allez-vous-en, ou ben, j'allons m'en aller; car, ventergué, v'là que la patience m'échappe, et je commencerions un sabat que le diabe n'y entendrait pus rien.

Mme BLAISE.

Ce ne serait pas le premier, ni le dernier d'aujourd'hui. Restez, restez, maître Blaise, et tranquillisez-vous si vous pouvez. Je sommes ben malheureuse d'avoir un homme d'un si méchant caractère : mais j'espère que tout ça finira. Heureusement Monseigneur est ici, et si je sommes forcée de nous plaindre à lui, j'espérons qu'i nous rendra justice.

BLAISE.

Eh ben! tant mieux, v'là ce que je deman-

dons. Allez-vous plaindre, et que le diabe vous emporte.

(Madame Blaise sort.)

SCÈNE IX.

BLAISE.

Eh ben! voyez donc si j'ai tort, si je n'ai pas réellement sujet de me fâcher, si tout ne me contrarie pas? Sûrement je ne lui ai rien dit que de fort honnête, de raisonnabe. Eh ben! la v'là qui prend la chèvre. Oh! je vous dis, c'est terribe ça, un ménage! Si un homme avait du bon sens, i s'passerait de femme... Oh! oui, morgué! quéqu'un qui trouverait ce secret-là ferait eune jolie découverte!

SCÈNE X.

BLAISE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Eh ben! maître Blaise, vous v'là ben content, pas vrai?

BLAISE.

Oui, j'étouffe de joie.

FRANÇOIS.

Ma foi, vous avez sujet; v'là toutes vos affaires qui tournent à bien.

BLAISE.

Elles tournent à mal, putôt. Rian ne me réussit.

FRANÇOIS.

Eh! mais, si fait. Tout vous vient à souhait. Voilà d'abord un prix.

BLAISE.

Je sommes fâché de l'avoir.

FRANÇOIS.

Vous allez obtenir la ferme de Monseigneur.

BLAISE.

Je n'en voulons pas.

FRANÇOIS.

Vous vous portez bien?

BLAISE

Au contraire, je sommes malade.

FRANÇOIS.

Vous êtes gai.

BLAISE.

Oh! oui, gai. Très-fort! jovial même, et j'en avons sujet. Ah ça! avez-vous bentôt fini vote gaîté?

FRANÇOIS.

J'ai tout plein de complimens à vous faire.

BLAISE.

Je n'en reçois de parsonne.

FRANÇOIS.

Je viens de passer le long de vos vignes, elles font plaisir à voir. Les grappes sont si belles! Oh! vous aurez une superbe vendange.

BLAISE.

Oui, une belle apparence! Les ceps sont trop chargés, les grappes se nuisent; et puis le moindre vent froid, la gelée, la pluie, la grêle, les oiseaux peuvent tout détruire.

FRANÇOIS.

Mais ça promet bien toujours; et le mal que vous craignez n'arrivera peut-être pas. Il ne faut pas se chagriner d'avance.

BLAISE.

Eh ben! après? quand ben même que tout ça viendrait à bien, la belle avance! Mon cellier est tout plein. Je n'ai plus ni tonneaux ni place pour en mettre, il faudrait vendre mon vin à perte pour m'en défaire, autant vaut-il n'en pas avoir. J'aimerais bien mieux les bleds. Mes granges sont vides; mais on ne peut jamais être content.

FRANÇOIS.

Mais tout a pourtant bien donné chez vous.

Même en passant ce matin, j'ai vu vos troupeaux dans le meilleur état. Plusieurs de vos brebis ont fait de petits agneaux charmans, et votre garçon de ferme m'a dit que les vaches, les jumens, tout ça a rapporté à merveille.

BLAISE.

Bon ! ce n'était pas cette partie-là que je soignais le plus. C'était la basse-cour que je voudrais qui eût donné.

FRANÇOIS.

Oh dame ! on ne peut pas tout avoir à la fois.

SCÈNE XI.

BLAISE, FRANÇOIS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entre tout en joie.

Ah ! mon père, félicitez-moi ; tenez, que je suis heureuse !

BLAISE.

Quéque c'est doncque c'te joie-là, Mam'-selle ? Est-ce qu'ous êtes folle donc? Vous savez bian que je vous ons défendu de rire.

THÉRÈSE.

Dame ! mon père quand on a du bonheur, i faut ben être contente.

BLAISE.

Ah! du bonheur! Eh! qu'est-ce qu'en a ici?

THÉRÈSE.

C'est moi; mon père; v'là un beau bijou d'or que je viens de trouver.

FRANÇOIS, avec des mines d'intelligence..

Ah! c'est ben brillant!

BLAISE, fâché.

Tu as trouvé ça, toi? Diantre! t'es ben heureuse de trouver comme ça! Ça ne m'arriverait pas à moi des z'hasards comme ça. Je sommes ben dans les champs depuis le matin jusqu'au soir, mais gn'y a pas de danger que j'y trouvions queuque chose, sinon de la peine et du mal.

THÉRÈSE.

Eh ben! mon père quoique je l'ayons trouvé, il est pour vous, si vous voulez.

BLAISE.

Non, non, Mam'selle; je n'en voulons pas. Sembe-t-i pas, à vous entendre, que j'en sommes envieux!

THÉRÈSE.

Mais, dame, vous vous plaignez.

BLAISE.

Oui. Je nous plaignons de ce que je n'en

trouvons pas. Est-ce que je n'avons pas autant de droit que vous sur des trouvailles? et c'tapendant je ne trouvons rien, nous, et on dira que je sommes heureux. Ça n'est-y pas enrageant, ça?

THÉRÈSE.

Mais, mon père, j'en suis fâchée; mais ce n'est pas ma faute.

FRANÇOIS.

Dame, Monsieur Blaise, chacun son tour. Vous trouverez peut-être une autre fois. (*A Thérèse.*) Il me vient une idée.

BLAISE.

Oui, je n'ai qu'à y compter. Retournez à votre ouvrage, Mam'selle, et donnez-moi ça, je m'en vas le montrer à vot' mère, et voir un peu si elle dira encore que je suis ben heureux. (*La fille fait semblant de s'éloigner. François reste, Blaise se retourne, et dit en voyant les gestes qu'il fait à Therèse.*) Oh! oui, je suis ben content. N'est-ce pas que je dois l'être? Ma fille, une morveuse comme ça trouve des bijoux; et moi, je trouve, quoi, des pierres pour me casser le cou.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, FRANÇOIS, se rapproc l'un de l'autre.

FRANÇOIS.

Voila encore une nouvelle espérance, chère Thérèse, l'humeur qu'il m'a fait sur votre trouvaille, m'inspire l'idée de lu faire faire une plus riche à lui-même. bontés de Monseigneur nous donnent des cilités à cet égard, et je vais me consulte dessus avec mon père.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, LUCAS.

LUCAS.

Eh ben ! Mam'selle, ça avance-t-i ? I t-i quéque freime de réussite?

THÉRÈSE.

Pas encore, mon pauvre garçon. M père est toujours aussi fâché, aussi chag qu'auparavant.

LUCAS.

Oui-dà! tant mieux.

THÉRÈSE.

Comment! tant mieux!

LUCAS.

Oui; parce j'aurons l'honneur de la réussite à nous tout seul.

THÉRÈSE.

Comment donc ça?

LUCAS.

Suffit que j'avons ruminé à-part-nous un moyen infaillibe de le réduire. Tenez-vous ici près pour être témoin, et vous allez, morgué, l'entendre crier qu'il est le plus heureux du monde, ou ben, dites que je ne sommes qu'eune bête.

THÉRÈSE.

Ah! mon ami, si tu peux faire ce coup-là, compte que François et moi nous ferons ton bonheur.

LUCAS.

C'est pas de refus. En attendant j'allons commencer par faire le vôtre. (*Thérèse se retire.*)

(Lucas criant.)

Au feu! au feu! au secours!

THÉRÈSE, revient.

Eh ben! eh ben! quéque c'est donc?

LUCAS.

Allez-vous en donc. C'est la freime.

THÉRÈSE.

Comment la freime. Dame ! tu me fesais déjà peur.

LUCAS.

Tant mieux ! Faut que ça soit comme ça. Allez-vous-en.

(Elle se retire.)

SCÈNE XIV.

LUCAS, BLAISE, avec son bâton.

LUCAS, criant.

Au feu ! au feu ! M. Blaise, M. Blaise...

BLAISE, accourant.

Eh ben ! eh ben ! quéque gn'y a encore ? Où ce qu'il est le feu ?

LUCAS.

Oui, Monsieur, le feu.

BLAISE, courant ça et là.

Ah ! misérable, je suis ruiné !

LUCAS, courant après lui.

Monsieur ! imaginez-vous...

BLAISE.

Ah! miséricorde!

LUCAS.

Que le feu a commencé dans vot' grange.

BLAISE.

Ah! toute ma paille est brûlée.

LUCAS.

De là, à la grande écurie, qui gn'y a qu'un pas.

BLAISE.

Ah! tous mes chevaux sont grillés.

LUCAS.

Justement le vent soufflait de ce côté-là.

BLAISE.

Ah! ventergué, et on dira encore que je ne suis pas malheureux, que je ne dois pas toujours me plaindre!

LUCAS.

Au contraire, Monsieur, c'est le plus grand bonheur qui vous soit arrivé. Vous allez en convenir.

BLAISE.

Comment un bonheur misérable!

LUCAS.

Ét le pus grand de tous, encore! car,

morgué, vous devriez être ruiné tout-à-fait à c't'heure que je vous parlons.

BLAISE.

Mais ça avance ben itou.

LUCAS.

Non, Monsieur, gn'y a pas de dommage.

BLAISE.

Est-i possibe ?

LUCAS.

Grâce à moi, morgué ! Toute la grange, et l'écurie, et les bestiaux, et la cavalerie et la paille, tout devrait être en cendre à présent. Mais drès que j'ons vu la première bouffée de fumée sortir au travers la porte, j'avons couru et j'avons coupé la communication.

BLAISE.

Ah ! mon cher ami, que je t'embrasse.

LUCAS, fier.

Je le savions ben, moi, que je vous ferions convenir que vous êtes ben heureux. (*Il se retourne et appelle à demi-voix.*) Mademoiselle Thérèse, st, st. (*A Blaise.*) N'est-i pas vrai que v'là un grand bonheur ?

(Thérèse paraît derrière à

BLAISE.

Mais, non ; pas trop. Car enfin, le dégât...

LUCAS.

Gn'y en n'a brin, je vous disons. C'était un bouchon de paille qu'on avait allumé par mégarde, je l'avons éteint en marchant dessus ; gn'y a pas eu d'autre incendie que c't'elle-là.

BLAISE.

Comment! ventergué, tu m'as fait tout ce train-là pour un bouchon de paille?

LUCAS.

Ah! dame! jarni, si je ne nous étions pas trouvé là, à point nommé, tout était flambé. Mais comme je vous disons, c'est ben heureux... pas vrai, note maîte?

BLAISE.

Comment! misérable, tu viens me bouleverser le sang comme ça pour une fausse alarme?

LUCAS.

Aimeriez-vous mieux que ça fusse pour eune véritable?

BLAISE, en colère.

Oui, morgué, je l'aimerions autant, et jarnigué, t'es cause, avec le troube que tu m'as donné, que j'en s'rons p'tête malade pendant plus de six mois, et ventergué, j'allons te payer de ça comme tu le mérites. (*Il va sur lui avec sa canne.*)

LUCAS.

Eh ben! eh ben! est-ce qu'ous y pensez donc, note maîte?

BLAISE, le battant.

Oui, j'y pensons. Quiens, drôle, quiens, coquin, v'là pour t'apprendre eune aute fois à donner tes nouvelles, et si je fesions ben, je te chasserions par-dessus le marché encore.

LUCAS, entendant rire Thérèse qui lui fait des mines par derrière.

Le diable soit de l'invention que j'ons eue là... Vous ne trouvez donc pas ça heureux?

BLAISE.

Comment le trouves-tu, toi?

LUCAS.

Ah! jarni, je le trouvons dur et lourd.

BLAISE.

Eh ben! i ne tient qu'à toi de recommencer... Quand t'auras comme ça quéque bonne nouvelle, t'as qu'à venir à moi.

LUCAS.

C'est bon. Je n'y manquerons pas.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

BLAISE, THÉRÈSE, sortant de la maison.

THÉRÈSE.

Mon père, v'là le dîner qu'est sus la table.

BLAISE.

Va te promener, toi.

THÉRÈSE.

Mais, mon père, on vous attend.

BLAISE.

Ah ça! n'est-ce pas le diabe, là, voyez! Sembe-t-i pas qu'on fasse tout pour me contrarier? I a vingt-heures pour dîner dans la journée, eh bien! on a choisi justement ce moment-ci, où ce que je venons d'avoir eune révolution, là, que j'en avons eune oppression sur l'estomac, de la nouvelle de ce misérable-là, et on veut me faire manger à présent pour avoir eune indigestion terrible.

THÉRÈSE.

Dame, mon père, je ne savions pas ça. Si vous voulez, on va tenir la soupe sur le feu un moment.

BLAISE.

Eh ! tenez-là au diable qui vous emporte, et laissez-moi tranquille.

THÉRÈSE, en entrant, dit à demi-voix.

Oh ! la frime de Lucas n'a avancé ni ses affaires, ni les nôtres.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, BLAISE, LUCAS, restant derrière, à qui le Bailli donne de l'argent.

LE BAILLI arrive avec Lucas à qui il parle bas.

QUAND j'aurai parlé du procès, entends-tu?

LUCAS.

C'est bon.

LE BAILLI.

Eh ben ! Maître Blaise, quéque vous avez donc ? J'ai entendu crier au feu, et j'accours.

BLAISE, en colère.

Ah ! ventergué !...

LUCAS, derrière au Bailli.

Ne l'i parlez pas de celle-là.

LE BAILLI.

I me paraît que ça n'était rien, ainsi tant mieux ! Je vous en fais mon compliment.

BLAISE.

Oui, tant mieux! compliment! C'est ben heureux, pas vrai?

LUCAS, derrière le Bailli.

Dites que oui. I vous remerciera itou.

LE BAILLI.

Du moins, ce coup-ci, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

BLAISE.

Eh morgué, ne nous apprenez rian. Tenez, vous me portez guignon.

LE BAILLI.

Oh! vous serez bien charmé de celle-là.

BLAISE.

Je ne crais pas. Je ne nous sentons pas disposé à ça.

LE BAILLI.

Vous savez bien ce procès que vous étiez sur le point d'avoir avec ce Fermier d'ici près?

BLAISE.

Eh bian!

LE BAILLI.

Eh bien! c'était une très-mauvaise affaire pour vous.

BLAISE.

Pas si mauvaise.

LE BAILLI.

Si-fait, et qui vous aurait coûté beaucoup.

BLAISE.

Eh ! queuque ça vous fait ?

LE BAILLI.

Par l'intérêt que je prends à vous, j'ai arrangé ça avec ce fermier-là, il vous laissera tranquille, et vous ne plaiderez pas ensemble.

BLAISE.

Mais, de quoi diabe vous mêlez-vous donc ?

LE BAILLI.

Comment ! vous ne me remerciez pas de ça ?

BLAISE.

Ben au contraire, morgué. Si je n'étions pas déjà époumonné de ce qui m'avont fait crier aujourd'hui, je vous gronderions comme eun enragé.

LE BAILLI.

Eh bien ! mais, c'est bien voir les choses. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un procès ? Vous ne savez pas que, eussiez-vous la meilleure cause du monde, avec les rubriques de la chicane, avec les détours de la procédure, les remises, les retards, les longueurs, les assignations, les défauts, les renvois et surtout les dépens, il y avait de quoi vous ruiner en frais ? Vous avez une

mauvaise cause, je vous accommode, et vous vous plaignez!

BLAISE.

Sans doute, pisque vous savez si bian toutes ces rubriques-là, fallait me la faire gagner tout-à-fait.

LE BAILLI.

Ah! mais vous êtes trop gourmand. Et la Justice...

BLAISE.

Oh! oui, elle l'est ben autant.

LUCAS, s'avançant.

Note maîte...

BLAISE, le menaçant de son bâton.

Te v'là encore, toi! Quéque tu veux à c' t'heure-ci?

LUCAS.

Oh! gn'y a pus de feu. Mais, morgué, j'avons ben réparé not' faute... Vous savez ben vot' mauvais cheval qui vous avait coûté trente six livres, et que vous vouliez revendre pour dix-huit?

BLAISE.

Oui. Encore un bon marché que j'avons fait-là!

LUCAS.

Ah! jarnonbille, pus biau que vous ne crayez. Faites-en tous les jours comme ça, vous serez bentôt riche.

BLAISE.

Comment donc?

LUCAS.

Voyez si j'ons de l'instinct, je l'avons revendu soixante-douze livres comptant, encore! et v'là l'argent que je vous apportons.

BLAISE, d'un air d'humeur.

Soixante-douze livres ce cheval-là!

LUCAS.

Tout autant; et en biaux écus de six francs.

LE BAILLI.

Pardi, c'est bien heureux ça!

LUCAS.

Sûrement c'est heureux. C'est un marché d'or, et ça mérite ben pour boire.

BLAISE, se fâchant.

Heureux! heureux! un marché d'or! Eh! non, je ne voyons pas ça, moi.

LUCAS.

Comment! jarni, ce n'est pas heureux!

LE BAILLI.

Un cheval que vous laissiez à dix-huit francs, vendu soixante douze, mais ça fait les trois quarts de gain.

BLAISE.

Quand ça ferait les quatre quarts! Vous verrez que j'aurons encore été trompé là-dessus, comme je le sommes sur tout. Je ne l'avions pas ben regardé ce cheval-là. Il avait sûrement queuque qualité que je n'avons pas aperçue d'abord, et j'en aurions tiré un meilleur parti que ça.

LE BAILLI.

Mais c'est impossible.

BLAISE.

Si-fait. C'est note femme qui m'a dégoûté de c'te bête-là; mais je ne devions pas la croire. Alle ne se connaît pas en monture.

LUCAS, à part.

Ah! je crais pour le moins aussi ben que vous.

BLAISE.

Oh! oui, c'est encore un mauvais marché que j'ai fait là.

LE BAILLI.

Allons, allons, maître Blaise, vous n'êtes pas raisonnable aussi. Vous êtes trop exigeant,

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mais, mon père, venez donc, tandis que la soupe est encore un p'tit brin chaude.

BLAISE.

Je la voulons froide, nous.

THÉRÈSE.

Eh ben! elle est gelée, car v'là eune heure qu'on vous attend.

LE BAILLI.

Allez, allez, maître Blaise, ne vous gênez pas; je m'en vais chez moi en faire autant. Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BLAISE, THÉRÈSE, LUCAS.

THÉRÈSE.

Ma mère ne veut pas manger que vous ne veniez d'abord.

BLAISE.

Allons donc. Ventergué, c'est ben impatientant d'être tourmenté comme ça, toujours... T'es ben heureux; toi, Lucas, on te viant pas appeler comme ça à toute heure : et vians manger par-ci, et vians boire par-ilà; ah! rian que ce tourment perpétuel-là, ça m'en dégoûterait, moi.

(Il entre chez lui avec Thérèse.)

SCÈNE XIX.

LUCAS.

Ça ne m'en dégoûterait pas, moi. Mais, comme i dit, je n'avons pas c't'embarras-là d'être appelé si souvent. Quand j'avons faim, j'allons, morgué, ben nous-même chercher note fricot, sans quoi je courrions de gros risques de nous en passer. Mais, queuque j'entends-lá? C'est encore lui qui crie là-dedans. Quéqu'on l'y aura encore fait?

SCÈNE XX.

LUCAS, BLAISE, sort en criant.

BLAISE.

Ah! ventergué, le diable soit de la soupe, de la cuisine et de la cuisinière.

LUCAS.

Queuqu'y a donc, note maîte?

BLAISE.

I a que le diable était dans c'te terrine. I m'appelont, en disant que la soupe est froide, et je vians de me brûler avec, que je me suis emporté la langue, la bouche et les dents.

(Il crache.)

LUCAS.

Ah! dame! v'là ce que c'est que d'aller si vite aussi!

BLAISE.

Pour surcroît, alles savent que j'aimons les pommes de terre; gn'y en a pas. Gn'y a qu'une misérable oie, qu'alles savent ben que je n'en mangeons jamais, que ça me contrarie seulement d'en avoir; mais alles ne cherchont qu'à me chagriner.

LUCAS.

Dame, acoutez, note maîte; c'est pas que j'aimions l'oie, mais si vous voulez, j'irons prendre vote part du chagrin de la manger à vote place.

BLAISE.

Non. Reste ici. Je ne veux pas te contrarier, moi. Je ne suis pas, comme ces gens-là, d'un caractère insupportable.

LUCAS.

Si fait, note maître; laissez-moi aller.

BLAISE.

Non, je te dis. J'ai ordonné de mettre cuire des pommes de terre, tu en mangeras avec moi.

LUCAS.

Grand marci. Je ne sommes pas friand de ça. C'est trop délicat pour note bec. J'aimons autant vous les laisser, et vous débarrasser d'un quartier de l'oie.

BLAISE.

Non. C'est une viande lourde et grossière.

LUCAS.

Eh ben! que voulez-vous? Je sommes grossier itou, je nous en accommoderons.

BLAISE.

Ça te ferait mal, je te dis.

LUCAS.

Vous pernez trop d'intérêt à moi. Quand vous me donniez tantôt de vote gourdin, vous ne disiez pas ça.

BLAISE.

Tu le méritais ; mais à présent, c'est par amitié.

LUCAS.

Ah ! Monsieur, vous ne connaissez rien à mon tempérament.

SCÈNE XXI.

BLAISE, LUCAS, Mme BLAISE, THÉRÈSE.

Mme BLAISE.

Allons, mon cher ami, v'là les pommes de terre fricassées.

BLAISE.

Eh ben ! vous n'avez qu'à les manger.

Mme BLAISE.

Mais, mon ami, tu les demandais tout-à-l'heure.

BLAISE.

Mme BLAISE.

Mais ordinairement tu les aimes ?

BLAISE.

J'avons changé de goût.

Mme BLAISE, à demi-voix.

Ah ! quelle patience il faut avoir !

BLAISE.

Oh ! sûrement, faut que j'en aie beaucoup, car vous l'exercez ben.

Mme BLAISE.

Tu ne veux donc pas venir ?

BLAISE.

Non, encore une fois. Allez-vous pas recommencer ?

THÉRÈSE.

Mais, mon père, buvez seulement un coup.

BLAISE.

Je n'ons ni faim, ni soif.

Mme BLAISE.

Mais à quelle heure veux-tu donc que je dînions ?

BLAISE.

Oh ! quand vous voudrez. Pour moi, je m'en vas, car si je restions-là, vous me feriez mettre en colère.

Mme BLAISE.

Et les pommes de terre, qu'en fera-t-on?

BLAISE, s'en allant.

Lucas les mangera.

LUCAS.

Tope, avec un quartier de l'oie.

Mme BLAISE.

Lucas, v'là monsieur le Bailli, je voulons causer avec lui, va toujours manger un morceau.

(Il entre.)

SCÈNE XXII.

Mme BLAISE, THÉRÈSE, LE BAILLI, FRANÇOIS.

Mme BLAISE.

Eh ben! monsieur le Bailli, où en êtes-vous?

LE BAILLI.

Je vous trouve heureusement seules toutes les deux, j'ai besoin de vous. Il faut venir avec moi. En cas que mon fils ne réussisse pas, j'espère que notre dernière épreuve l'emportera.

Monseigneur a pour nous. Comme je lui ai raconté que maître Blaise tantôt s'est fâché de ce qu'il a cru que vous aviez trouvé ce bijou et qu'il ne trouvait rien, lui, Monseigneur nous a donné c'targent pour nous marier ensemble, à condition de le faire rencontrer sur les pas de votre père, pour voir à son tour si c'te trouvaille-là lui fera plaisir.

THÉRÈSE.

Ah! ma mère, quel bon cœur que Monseigneur a pour nous! François, comme nous devons l'aimer!

FRANÇOIS.

Ah! Thérèse, en proportion de ce que tu m'es chère! Je donnerais ma vie pour lui, si je ne la gardais pas pour toi.

LE BAILLI.

Je crois que je vois maître Blaise qui revient par ici. François, arrange ton sac et guette-le. Nous allons faire un tour ici près, pour expliquer à madame Blaise et à Thérèse ce qui leur reste à faire.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXIII.

FRANÇOIS, BLAISE, revient d'un côté opposé, paraissant regarder ses vignes en murmurant. Pendant ce tems, François pose le sac par terre sur son chemin.

BLAISE, à part.

C'ÉTAIT ben la peine de me vanter ces vignes, je n'y voyons rian de si merveilleux.

FRANÇOIS, à part.

I ne peut pas manquer de passer par ici, pour rentrer chez lui. Voyons un peu.

(Il se retire dans un coin.)

BLAISE, avançant.

Les grains sont petits, et encore y en a la moitié de coulé.

(A mesure qu'il avance, il se retourne en regardant les vignes, et bougonnant toujours.)

FRANÇOIS.

Il ne regarde pas à ses pieds. Il ne le voit pas.

BLAISE, revenant à sa maison.

Gn'y aura pas demi-année dans tout ça.

FRANÇOIS.

Bon! le voilà tout près. Il va mettre le pied dessus.

BLAISE, s'arrêtant auprès du sac.

Je fesons eune réflexion. Je ne nous soucions pas de rentrer encore. Je trouverons là note femme, note fille, tout ça me baillera de l'himeur; j'avons un moment de tranquillité, faut en profiter. Allons nous promener encore.

(Il marche de l'autre côté.)

FRANÇOIS.

Le diable soit de l'homme! C'est comme un sort... Faut pourtant que je l'i fasse trouver. (*Il vient à Blaise et le salue.*) Bonjour, maître Blaise.

BLAISE.

Ah! te v'là!

FRANÇOIS.

Où allez-vous donc comme ça?

BLAISE.

Eh! je vas, je vas... Je ne te demandons pas où que tu vas, toi?

FRANÇOIS.

Oh! moi, j'allais chez vous.

BLAISE.

Eh ben! moi, j'allons d'un autre côté.

FRANÇOIS.

J'aurais pourtant ben voulu que vous soyez chez vous.

BLAISE.

Pourquoi ça ?

FRANÇOIS.

Parce que je voulais vous parler de quéque chose.

BLAISE.

Eh ben ! tu peux me parler aussi ben ici.

FRANÇOIS, qui est de l'autre côté et qui le pousse en marchant du côté de sa maison.

Oh ! non. Parce que....

BLAISE.

Comment ! parce que....

FRANÇOIS.

Oui, parce que.... ce sont des affaires....

BLAISE.

Eh ben ! justement, je ne parlons pas d'affaires à la maison.

FRANÇOIS, poussant toujours.

Mais c'est que je voudrais vous demander un plaisir.

BLAISE.

Qu'est-ce que c'est que ce plaisir ?

FRANÇOIS, le tirant plus fort.

J'ai couru comme tout, je suis altéré, et vous me feriez l'amitié de me donner un doigt de vin.

BLAISE.

Eh ben! vas-y tout seul, on t'en donnera.

FRANÇOIS, à part.

Le diable d'entêtement. (*Haut.*) I vaudrait mieux que vous vinssiez avec moi, vous me tiendriez compagnie.

BLAISE.

Eh! va te promener. Je ne veux pas boire, moi.

FRANÇOIS.

Comment! vous refuseriez à trinquer avec vote gendre?

BLAISE.

Toi, mon gendre! Oh! ça n'est pas encore fait, et mêmement je crayons que ça ne se fera pas du tout.

FRANÇOIS.

Pourquoi donc que ça ne se ferait pas?

BLAISE.

Parce que ça n'est pas dans ma tête. Parce que, toi, ton père, ma femme et ma fille, me contrariez continuellement, et que je ne voulons pas vivre comme ça, et que je sommes ben aise de te tenir, parce que j'allons devant toi signifier à ton père de ne pas me parler de ce mariage-là.

FRANÇOIS.

Comment! comment! Queu vertigo!

BLAISE, le tirant à son tour.

N'y a pas de vartigo. Je te tenons, et tu vas venir avec moi chez ton père.

FRANÇOIS, résistant.

Laissez donc, laissez donc, maître Blaise.

BLAISE.

N'y a pas de laissez donc. Tu viendras.

FRANÇOIS.

Il n'est pas à la maison.

BLAISE.

C'est égal, ta mère y est.

FRANÇOIS.

Non. Elle est au château.

BLAISE.

Eh ben! morgué, j'irons au château. Marchons.

FRANÇOIS, se retournant pour regarder le sac.

La bonne chienne d'histoire!

BLAISE, lui remettant la tête en avant.

Eh ben! eh ben! tu vas gagner un tortiboli, marche donc droit.

SCÈNE XXIV.

LUCAS, seul, sortant de la maison de Blaise.

Ah! morgué, v'là pourtant un bon moment de rencontré! I m'avont laissé seul, j'en ons profité, là, pour nous en donner à cœur-joie. Je n'avons pas pus épargné l'oie que les pommes de terre, et j'avons bu et mangé comme un pardu. Je pouvons attendre la soirée à c't'heure-ci. Mais queu diabe est-ce que c'est que ça?... Un sac... Ah! ventergué, ça sonne... (*Il ramasse le sac.*) Ce sont des écus... Ah! vartigué, c'est un trésor! V'là que tous les biens me viennent à la fois! V'là ma fortune faite! Ah! morgué, les coups de bâton que j'avons reçus tantôt m'avont porté bonheur. Queuque j'allons faire de tout ça?... Allons, Lucas, faut vitement courir au château demander à Monseigneur qu'i me vende sa place... C'est bian dit... Quand on veut être heureux, gn'y a pas de tems à perdre.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XXV.

LE BAILLI qui l'aperçoit de loin, entre en criant; LUCAS, toujours courant.

LE BAILLI, criant.

Au voleur! au voleur! Arrête!

LUCAS, restant.

Qu'est-ce que c'est, au voleur?

LE BAILLI.

Rends ça, coquin.

LUCAS.

Gn'y a pas de coquin, Monsieur; je l'avons trouvé, c'est de bonne prise.

LE BAILLI.

Et moi, je te dis que c'targent-là est à Monseigneur, et que si tu ne le rends pas, je vas te faire pendre.

LUCAS, laissant tomber le sac.

Pendre! Ah! ventergué, c'est de l'argent trop cher!

LUCAS.

Mais vous n'y êtes pas gauche non pus, vous.

LE BAILLI.

Ça m'est permis à moi.

LUCAS.

Oui; c'est vote métier. Mais, jarni, me v'là ruiné, moi, à présent, v'là ma fortune aux piautres. Pardi, vous auriez bien dû ne passer ici que demain.

LE BAILLI.

Écoute, Lucas : ne te chagrine pas. Tout ne sera pas perdu pour toi; si tu veux nous aider, tu auras ta part de cet argent-là.

LUCAS.

Oh ! ben volontiers, Monsieur. Queuqu'y faut pour ça ?

LE BAILLI.

Voilà ton maître qui revient, écoute ce qu'il faut faire.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXVI.

BLAISE.

I m'est échappé en chemin; mais, ventergué, je l'i avons toujours dit note intention. Me v'là débarrassé de c'côté-là. C'est un tintoin de moins que j'aurons dans la çarvelle. J'avons déjà assez de tracasseries dans note minage, sans être obligé d'en supporter encore dans un autre.

(Il rentre chez lui. Le Bailli s'en va.)

SCÈNE XXVII.

LUCAS, voyant Blaise entré chez lui.

Ah! me v'là donc chargé d'eune nouvelle commission! Si alle m'est payée comme c't'elle-là de tantôt, je n'ons qu'à ben me tenir. Le v'là qui entre chez lui, y va trouver maison nette; ça va ben le disposer.

SCÈNE XXVIII.

BLAISE, LUCAS.

BLAISE.

Eh ben! où ce qu'est donc ma femme? où ce qu'est donc ma fille?

LUCAS.

Ah! par ma fine, où voulez-vous qu'alles soient? Vous les brutalisez tant, que...

BLAISE.

Ne vas-tu pas dire que c'est moi qui les tracasse encore?

LUCAS.

Oh! non. Vous êtes bian honnête, bian bonne parsonne; mais toujours i n'est pas possible de vivre avec vous.

BLAISE, en colère.

vote fille, chagriné vos amis, et donné des coups de bâton à vote domestique.

BLAISE.

Mais si tout ce monde-là me met en colère?

LUCAS.

Faut un peu souffrir des autres, afin qu'i souffriont de nous. Vous avez maltraité tout ce monde là, et tout ce monde là a pris son parti.

BLAISE.

Comment donc ça?

LUCAS.

D'abord, vos amis vous abandonnent. Le Bailli et son fils, vous ne les reverrez plus. Je crois même que le fils est allé s'engager par dépit de ce que vous lui refusiez votre fille.

BLAISE.

Tant mieux! autant de débarrassé.

LUCAS.

A la bonne heure! Dites comme ça jusqu'au bout. Vote femme...

BLAISE.

Ma femme, eh bien!...

LUCAS.

Eh ben! alle a été, je crais, trouver le Sei-

gneur pour se plaindre à lui, afin de se faire séparer de vous.

BLAISE.

C'est bon! ça s'ra du tapage de moins.

LUCAS, à part.

Diabe! il avale tout ça ben doux... (*Haut.*) Vote fille...

BLAISE.

Ah! ah! ma fille aussi?

LUCAS.

Oui. Alle est partie, elle, on ne sait pas où ce qu'alle est allée; mais alle a dit que c'est pour se mettre dans un couvent, et qu'elle ne vous reverra jamais.

BLAISE.

Comment! ventergué, ma fille me quitte!

LUCAS, à part.

Le v'là qui s'émeuve, bon! (*Haut.*) Vous n'êtes pas au bout. Je sommes vote garçon de farme, v'là six ans que je sommes chez vous...

BLAISE.

Eh bian!

LUCAS.

Eh bian! je venons vous demander mes gages, et je nous en allons itou.

BLAISE.

Quoi! Lucas, tu me quittes aussi ?

LUCAS.

Oui, morguenne! je vous quittons, et je vous laissons tout seul. Vous n'aurez pas de dispute avec personne.

BLAISE.

Mais pourquoi t'en vas-tu ?

LUCAS.

Parce que je ne pouvons pus rester. Vote service est trop rude. Quand vous me donneriez de l'or, j'aimerions mieux en servir un autre pour rian.

BLAISE.

Mais qu'est-ce que j'ai donc tant? Est-ce que je ne sommes pas doux ?

LUCAS.

Oui. Comme le vin de vos pommes.

BLAISE.

Est-ce que je ne te parlons pas honnêtement ?

LUCAS.

Comme quand je parlons à nos chevaux. Et pis toujours fâché, toujours chagrin; morgué, vous m'attristez moi-même. J'étions gai comme pinçon; à c't'heure-ci vote maladie me gagne, je ne rions pus que du bout

des dents. Oh ! ça ne va pas à mon tempérament, moi, faut que je rie et que je me gobarge.

BLAISE.

Comment es-tu donc bâti ?

LUCAS.

Dam ! v'là mon acabit. Chacun le sien.

BLAISE.

En ce cas-là, je te plains. Tu es bien malheureux.

LUCAS.

Malheureux vous-même... Vous v'là triste, seul et abandonné de tout le monde ; et le pis de tout ça, c'est que vous avez fait de la peine à tout ce monde-là.

BLAISE.

Moi, j'avons fait de la peine à queuque-zun ?

LUCAS.

Oui, vous en avez fait, à tout le monde, encore ; et ça m'étonne de vous. Vous n'étiez pourtant pas méchant, vous venez d'eune famille où ce qui gn'y a de bonnes gens.... Vote frère surtout qu'est la meilleure parsonne, qui ne se fâche de rien, qui ne gronde jamais ; c'est là ce qu'on appelle un véritable rondin, v'là comme faudrait être, vous.

BLAISE.

Mon frère!

LUCAS.

Pardi oui, vote frère. Êtes-vous pas enfans du même père?... Vous étiez comme ça aussi autefois, vous riiez, vous vous divartissiez, toujours de bonne himeur, toujours le mot pour rire. Y avait du plaisir avec vous, on vous appelait Roger Bontems. A c't'heure-ci, oh! ni c'est bien différent! vous êtes venu comme un loup-garoux, toujours criant, toujours chagrin. Vous avez maigri de pus de moitié, on vous montre au doigt, et on vous appelle partout Blaise le Hargneux. V'là-t'y pas un biau sobriquet? Eh bien! morgué, v'là tout le bel héritage qu'vous avez fait.

BLAISE, à part.

Effectivement! ventergué, ce qu'i m'dit là m'serre le cœur.

LUCAS, à part.

Y s'ébranle, appuyons. (*Haut.*) Dame, Monsieur, je vous plaignons; mais je vous quittons toujours. Donnez-moi mes gages, ou ben, je vous les laissons.

BLAISE, en lui-même.

Comment! ma femme! ma fille!.... Mais j'aimons tout ce monde-là pourtant! Je n'avons pas un mauvais cœur! Je sommes donc ben malheureux de leur avoir fait du mal!...

Quéque je vas devenir! Seul, comme ça! Livré à mon chagrin, sans amis, sans ma femme, sans ma fille!.... Sans un valet même!... Ah! morgué, je sommes donc un monstre, qu'on me fuit comme ça! Je n'y pouvons pas résister. Ça m'ouvre les yeux; oui, j'en sommes un. Mais je voulons nous corriger... Lucas, reste avec moi, mon ami; au moins, ne me quitte pas; aide-moi à les retrouver, et tu verras que dorénavant vous serez tretous contens de moi.

LUCAS.

Bah! bah! Monsieur, je ne pouvons pas vous croire; vous ne dites pas ça tout de bon. On ne change pas comme ça tout d'un coup. Si votre femme, si votre fille reveniont queuque jour à vous, vous diriez que vous étiez ben débarrassé, et que ce serait un malheur de les ravoir encore.

BLAISE.

Non, mon enfant, non. Je commençons à connaître que j'avons eu tort, que je sommes cause de tout, et que si j'ons le bonheur de les revoir...

LUCAS.

Heim! Queu mot qui vous échappe donc là, note maîte? Le bonheur, je crais, que vous dites?

BLAISE.

Oui, mon ami, le bonheur; je l'avons dit.

LUCAS.

C'en serait donc un ? Là, tout de bon ?

BLAISE.

Ah ! oui, morgué, et le pus grand que j'aurions eu de note vie.

LUCAS.

Eh ben ! j'allons vous le donner. (*Il appelle.*) Venez donc, vous autes, pis qu'i ne demande pus que ça.

SCÈNE XXIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme BLAISE, THÉRÈSE, FRANÇOIS, entrent avec précipitation et se jettent dans les bras et aux pieds de Blaise.

Mme BLAISE.

Ah ! mon ami !

THÉRÈSE.

Ah ! mon père !

FRANÇOIS.

Ah ! Monsieur !

BLAISE, pénétré.

Comment ! vous étiez là ?

LUCAS.

Allons, ventergué, n'allez pas vous dédire, au moins. Soyez heureux, ou du moins, faites-en la freime.

BLAISE, avec attendrissement, et les serrant dans ses bras.

Oui, mes enfans ; oui, je le sommes. Je sentons, jarnigoi, des mouvemens que je n'avons pas encore connus... Ah ! Lucas !

Mme BLAISE.

Pardon, mon cher ami, si j'avons cherché...

THÉRÈSE.

Pardon, mon père.

BLAISE, les embrassant.

Non. C'est moi qui vous le demandons. J'avons eu tort avec vous pendant trop longtems... Je ne connaissions pas le bonheur, et je vous empêchions de le trouver ; mais je voyons, je sentons à présent que je pouvons le goûter tretous. Pardonne-moi, ma chère femme ; aime-moi toujours ben, ma fille... Épouse-la, toi, François ; reste avec nous, et tâchons d'être toujours contens. (*Au Bailli qui entre.*) Venez, mon cher Bailli ?

SCÈNE XXX.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Eh bien! maître Blaise, te voilà donc heureux, enfin?

BLAISE.

Oui, mon ami, je le sommes, et c'est à toi que je le devons; car c'est toi qui as manigancé tout ça. Je t'en remercions, et je voyons à présent que le secret pour se rendre heureux, c'est de savoir faire plaisir aux autres.

AU PUBLIC.

Messieurs, si je pouvais commencer par vous mon épreuve, je ne craindrais plus la rechute, et ma guérison serait radicale.

FIN DE BLAISE LE HARGNEUX.

L'INTENDANT,

COMÉDIEN MALGRÉ LUI,

OU

LA FÊTE DE CAMPAGNE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le premier janvier, 1784.

PERSONNAGES.

DUMONT, intendant de monsieur le Marquis.

CLERVILLE, directeur de comédie.

UN GARÇON MARCHAND DE VIN.

UN PERRUQUIER.

UN MUSICIEN.

UN MACHINISTE.

UNE HABILLEUSE.

UN SOUFFLEUR.

UN POÈTE.

} Rôles joués par le même acteur.

La scène se passe à la campagne, dans le jardin d'un Seigneur. A droite du théâtre est une charmille, et au fond, un pavillon ayant des jalousies.

L'INTENDANT,

COMÉDIEN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVILLE, seul, en habit de garçon marchand de vin.

Bon! C'est donc aujourd'hui à nous deux, monsieur l'Intendant. Il répète sans cesse qu'il ne conçoit pas comment l'on peut jouer, ou même s'amuser à voir jouer la comédie; et il a voulu détourner monsieur le Marquis de faire venir ma troupe au château. Monsieur le Marquis lui a cependant ordonné de nous écrire de nous y rendre aujourd'hui. Il nous attend, et j'ai devancé mes camarades, dans l'intention de me venger de lui, en lui jouant quelques pièces. J'ai promis; j'ai même parié de lui faire jouer un rôle à lui-même, et de le rendre acteur malgré lui. Monsieur le Marquis qui goûte ce projet, a choisi cet endroit

pour le lieu de la scène, dont il veut être le témoin avec sa compagnie, et il m'a promis de l'y amener. En conséquence, j'ai fait placer mes habits derrière cette charmille, où je pourrai me travestir aisément. Vienne l'intendant quand il voudra ; me voici en habit de combat. J'aperçois monsieur le Marquis avec sa compagnie. Ils marchent vers le pavillon. On me fait signe que l'Intendant s'avance. Allons, morbleu ! entamons la pièce.

(Il passe derrière la charmille)

SCÈNE II.

CLERVILLE, DUMONT.

DUMONT.

C'est singulier! je n'ai pas de nouvelles des comédiens : cela m'inquiète.

CLERVILLE, d'un ton niais.

Monsieur, est-ce-t'y vous qu'êtes M. Dumont lui-même, à qui que je parle?

DUMONT.

Oui, mon ami ; c'est autant moi-même que ce puisse l'être.

CLERVILLE.

Tant mieux, Monsieur ; j'en suis bien aise.

DUMONT.

Et moi aussi, assurément. Et vous, qui êtes-vous ?

CLERVILLE.

Par moi-même aussi ?

DUMONT.

Et par qui donc ? (*A part.*) Quel imbécile ! (*Haut.*) De quelle part venez-vous ?

CLERVILLE.

Je ne viens ni d'une part, ni de l'autre; je viens de moi-même. Est-ce que vous ne me connaissez pas, donc ?

DUMONT.

Non, ma foi.

CLERVILLE.

Eh bien ! on dit : Monsieur, je n'ai pas c't'honneur-là.

DUMONT.

Ah ! Monsieur, excusez, soit; je ne croyais pas vous scandaliser.

CLERVILLE.

C'est pas que je m'escandalise; mais la politesse veut ça; et un tablier avec un bonnet, ça ne désoblige pas le monde d'en avoir.

DUMONT.

(*A part.*) Quel original! (*Haut, avec ironie.*) Eh bien! Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Me ferez-vous bien l'honneur de m'apprendre à qui j'ai l'honneur de parler.

CLERVILLE.

Ah! v'là comme on parle au monde. On entend ça, du moins. Eh ben! moi, Monsieur, je suis le fils du cabaret de la poste, en face du château, là au coin, d'où ce que vous ne me conna ssez p't'ête pas, parce que je viens de la ville, où ce que j'ai été élevé exprès pour devenir plus retors.

DUMONT.

Il paraît que vous y avez bien profité.

CLERVILLE.

Dam'! vous devez savoir ça par vous-même. Les Intendans, on ne les élève pas dans des villages non pus.

DUMONT.

Ah! trêve de comparaison. Enfin, que me voulez-vous?

CLERVILLE.

Moi, Monsieur? Comment, vous ne m'entendez donc pas?

DUMONT.

Que diable voulez-vous que j'entende : vous ne m'avez encore rien dit.

CLERVILLE.

C'est singuyer. C'est pourtant pas la langue, ni l'envie de parler qui me manque. Mais enfin, voyons, Monsieur, quoi que vous voulez que je vous dise ?

DUMONT.

Ah ! voici qui est excellent. C'est moi qui vais l'emboucher à présent ? Mais c'est vous qui me voulez quelque chose, et non pas moi. Je ne vous connais pas.

CLERVILLE.

Moi, je vous veux queuque chose ? Qu'est-ce qui vous a dit ça, Monsieur ?

DUMONT.

Comment ? vous ne veniez pas ici pour quelque chose ?

CLERVILLE.

Monsieur, si je viens ici pour quelque chose, c'est pas moi qu'ça regarde ; c'est vous. Parce que pour moi déjà et d'une, y boiriont ben jusqu'à demain, que je ne leux dirions pas holà. Mais, c'est vous p't'ête, quand faudra payer, vous renaclerez à l'encontre de la carte.

Moi, payer une carte !

CLERVILLE.

Eh ben ! l'avais-je pas dit ? V'là t-i pas déjà que vous saignez du nez. Ils y vont pourtant pas mal.

DUMONT.

Qui, eux ? Qui est-ce qui boit ?

CLERVILLE.

Pardine ! les coméguiens, et dur même, et y disent comme ça que c'est pour vous. Il est bien vrai que ça doit vous regarder pour queuque chose ; car ils entament toutes les bouteilles à vot' santé, et i les finissent de même.

DUMONT.

Ils me font bien de l'honneur. Ils sont donc arrivés enfin ?

CLERVILLE.

Dame ! oui. I sont descendus cheux nous, et la voiture aussi.

DUMONT.

Ah ! Dieu soit loué ; je respire. C'est bon. Je réponds de la dépense qu'ils ont faite, et qu'ils feront chez vous. Allez leur dire qu'ils me fassent le plaisir de venir ici, pour concer-

:er avec moi ce qu'il faudra pour leur spectacle de demain.

CLERVILLE.

J'y vas. Mais, Monsieur, à force de voir tous ces gens-là, comme i trinquent à votre santé ; et M. Dumont par-ci, et M. Dumont par-là, l'envie me tient d'en faire autant. Est-ce que vous ne lâcherez pas la pièce à c't'occasion-là.

DUMONT.

C'est bon. Écoutez Vous êtes le garçon. Quand vous ferez leur carte, votre compte s'y trouvera.

CLERVILLE.

C'est dit, Monsieur, quoique je suis. — Ça n'empêche pas. — J'entends ben ce que parler veut dire. Allez. Parce que je dis. — Monsieur veut dire que dessus ma carte, si ça s'arrange ben, les comédiens s'y trouveront; le marchand de vin s'y trouvera; monsieur l'Intendant s'y retrouvera aussi ; et de tout ce monde-là, personne n'y perdra que monsieur le Marquis, p't'ête ben... Heim! Adieu, monsieur l'Intendant.

SCÈNE III.

DUMONT.

Quel original! C'est un imbécille; et malgré cela, il a un naturel malin qui perce. Mais songeons à l'essentiel. Voilà les comédiens arrivés. Ils viennent bien à propos; car je commençais à être inquiet; et monsieur le Marquis que je quitte à l'instant, n'était pas plus tranquille que moi.

SCÈNE IV.

DUMONT, LE PERRUQUIER.

LE PERRUQUIER.

Serviteur, Monsu.

DUMONT.

Monsieur, moi le vôtre. Que voulez-vous?

LE PERRUQUIER.

Je voudrais que vous eussiez le tems de faire avec moi une conbersation sérieuse sur des objets de la plus grande conséquence.

DUMONT.

Oh bien! Monsieur, je suis trop pressé; je n'ai pas ce tems-là.

LE PERRUQUIER.

Sandis ! il faut pourtant le prendre.

DUMONT.

Avec votre permission, je ne le prendrai pas. J'ai autre chose dans la tête.

LE PERRUQUIER.

Ne parlez pas de tête devant moi, parce que toutes les affaires de tête sont de mon district. Je suis le perruquier de la troupe, et je viens vous demander en quel endroit vous comptez établir mon laboratoire.

DUMONT.

Ah ! parbleu, monsieur le perruquier, vous prenez bien votre tems. Eh ! mettez-vous au premier endroit venu.

LE PERRUQUIER.

Monsieur, il ne faut pas brusquer les gens. Imaginez-vous que, quoique je ne sois que le perruquier de la troupe, j'en suis aussi le conseiller, et que nombre de fois l'on s'y est bien trouvé des bons avis que j'y ai donnés.

DUMONT.

Eh ! ventrebleu ! allez donner vos avis à la troupe, si vous voulez ; mais moi je n'en ai que faire.

LE PERRUQUIER.

Pourquoi non, Monsieur. Je parie qu'a-

près m'avoir entendu, vous me rendrez justice. Je gage qu'il y a nombre de choses à quoi vous n'avez pas pensé pour votre fête, et que vous serez bien aise d'avoir une bonne tête pour redresser toutes les vôtres.

DUMONT.

Cela serait plaisant. Et en quoi donc?

LE PERRUQUIER.

Sandis! en tout. D'abord, permettez que je vous interroge.... Qu'avez-vous disposé pour votre fête?

DUMONT, à part.

Il faut que je m'en amuse... Mais on aura simplement...

LE PERRUQUIER.

Oh! simplement; c'est bientôt dit. Mais une fête pour un grand seigneur, comme monsieur le Marquis, ne doit pas être donnée simplement. Ce n'est pas là le genre.

DUMONT.

Vous ne m'entendez pas. Je vous dis qu'à la campagne...

LE PERRUQUIER.

A la campagne, comme à la ville; sandis! un divertissement est une chose essentielle, qui exige des préparatifs, des détails, des arrangemens indispensables.

DUMONT.

Mais je vais d'abord commencer par...

LE PERRUQUIER.

Commencer! La belle avance! Ce n'est rien que le commencement. Mais avant de commencer il faut prévoir l'enchaînement d'une chose.

DUMONT.

Mais, si vous ne me laissez pas finir...

LE PERRUQUIER.

Ah! ah! finir! Vous allez diablement vite. Finir! Voilà la grande difficulté. C'est la perspective d'une affaire, que de finir. — Consultez le monde? Combien de gens vous trouverez qui n'ont pas fini. Combien d'édifices restés au premier étage? Combien de voyages restés à moitié chemin? Combien de bleds mangés en herbes? Combien de châteaux en Espagne?...

DUMONT.

Combien de bavards qui n'ont jamais su se taire?

LE PERRUQUIER.

Eh! sandis! Monsieur, vous demandez un conseil. Laissez donc parler le monde.

DUMONT.

Et sur quoi voulez-vous que je vous de-

mande conseil, et quel diable de gâchis me faites-vous là? Je suis bien dupe de vous écouter seulement. Allez peignez vos perruques, et me laissez tranquille.

LE PERRUQUIER.

Oui, Monsieur, je les peignerai, crêperai, retaperai, que ni vous, ni personne ne pourra y trouver à redire; au lieu que moi, si je vous parle, ce n'est que pour votre bien.

DUMONT.

Monsieur, encore une fois, parlez de votre état, et ne vous mêlez pas d'autre chose.

LE PERRUQUIER.

De mon état! Eh donc! je n'irai pas loin pour y trouver matière. Croyez-vous, par exemple, avoir une tête accommodée pour une fête, vous? Quel est le massacre qui vous a défiguré de la façon? Vous avez une physionomie passable, l'air d'une bonne personne. Avec cette perruque qui vous engonce, vous n'avez non plus de figure que sur ma main. Otez cela, vous dis-je; je veux vous essayer une coëffure.

DUMONT.

Eh! laissez donc, Monsieur, vous me défrisez tout.

LE PERRUQUIER.

Il y a certes, grand dommage. Vous vous

croyez peut-être bien comme vous êtes? C'est l'habitude de vous voir ainsi. Mais vous n'avez point de caractère, point d'expression du tout.

DUMONT.

Quel diable d'original est-ce donc que cela? Allez, Monsieur, mettre des caractères à vos têtes à perruques, et tâchez de mettre un peu plus de raison dans la vôtre.

LE PERRUQUIER.

Doucement, Monsieur; point de bruit entre nous, et point de médisance sur les genres de tête. Chacun a la sienne. Au demeurant, la manufacture des changemens est établie, tant pis pour ceux qui en gardent de mauvaises. Adieu, Monsieur; sans rancune. Quand la vôtre vous déplaira, venez me trouver, et vous verrez que, de tous les changeurs de tête, les perruquiers sont encore les plus commodes et les plus expéditifs. Adiousias. (*Il chante en s'en allant.*) Changez-moi cette tête.

SCÈNE V.

DUMONT.

Mais voyez cet impudent! ce maudit perruquier! qui me met la tête sens devant derrière.

Encore si je voyais un comédien à qui parler raison. — Il y a bien des préparatifs d'ici à demain, et nous n'aurons pas trop de tems. J'ai envie d'aller au-devant d'eux.

SCÈNE VI.

DUMONT, LE MUSICIEN, ivre.

LE MUSICIEN.

Votre serviteur de tout mon cœur, Monsieur.

DUMONT.

Bonjour, Monsieur. Que demandez-vous?

LE MUSICIEN.

Moi, je ne demande rien. J'ai ce qu'il me faut. Mais, c'est vous, Monsieur, on m'a dit que vous me demandiez.

DUMONT.

Comment? Est-ce que vous êtes comédien?

LE MUSICIEN.

Non, Monsieur, je n'ai pas c' t'honneur-là. Je suis avant la comédie, moi.

DUMONT.

Comment? avant la comédie?

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur, pour les ouvertures.

DUMONT.

Ah! j'entends; vous êtes musicien.

LE MUSICIEN.

Vous le voyez bien, Monsieur.

DUMONT.

On ne peut pas s'y tromper. Vous êtes donc employé dans l'orchestre?

LE MUSICIEN.

Je n'ai pas encore l'honneur d'être musicien en pied ; je n'ai que des dispositions.

DUMONT.

Vous en avez de belles!

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur, je suis surnuméraire, et je copie la musique, en attendant que j'aie de l'emploi.

DUMONT.

Je crois que vous tiendrez bien votre place, quand il y en aura.

LE MUSICIEN.

Monsieur, je ferai mon possible. En attendant, je viens comme député du corps, pour savoir au sujet de votre comédie et de votre

fête, si l'orchestre sera rafraîchie et désaltérée, parce que sans ça, on prendra ses précautions en conséquence.

DUMONT.

Il me paraît que vous n'avez rien mis au hasard, vous. Vos précautions sont déjà prises.

LE MUSICIEN.

Oui, en passant devant l'auberge, j'ai pris un aperçu du déjeûner.

DUMONT.

Bon! vous faites vos esquisses en grand, vous, ça marque.

LE MUSICIEN.

C'est pour faire honneur à la cuisine du maître. On voit un homme bien pansé. On demande, d'où sort-il? De chez monsieur le Marquis un tel. Diable! il fait bien les choses, ce seigneur-là; çà donne envie aux autres de s'y présenter. V'là tout de suite une réputation. V'là un seigneur connu avantageusement, et son intendant aussi... Heim! papa; dites-donc? N'est-ce pas là l'intention du fondateur?

DUMONT.

Oui, à-peu-près. Ah ça! monsieur le surnuméraire, de quel instrument jouez-vous?

LE MUSICIEN.

A vent, Monsieur.

DUMONT.

A vent, soit. Mais si vous étiez obligé d'exécuter une simphonie à présent, comment vous en tireriez-vous?

LE MUSICIEN.

Comme un dieu, Monsieur. Voilà le moment du génie. Ah! tron, tron. La langue n'est pas embarrassée à présent; le gosier est humecté; l'embouchure est nette, et puis une certaine chaleur dans le cerveau, dans l'estomac. Ça vous donne un intérêt, une précision, une netteté. C'est pour les morceaux d'ames ces momens-là.

DUMONT.

Effectivement vous en mettez beaucoup. Vous l'avez sur les lèvres, comme on dit.

LE MUSICIEN.

Dame! moi, Monsieur, je parle avec enthousiasme. C'est la nature qui m'inspire; on la sent dans ce que je dis.

DUMONT.

Et dans ce que vous faites. Adieu: mon cher, adieu. Comme vous n'êtes que surnuméraire, on tâchera de se passer de vous.

LE MUSICIEN.

A la bonne heure. Moi, je ne suis qu'en cas de besoin, pour donner un coup de main, si un autre manquait.

DUMONT.

On aurait beau jeu à compter sur vous.

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur. Oh! je me retrouve toujours. Allez; d'ailleurs, je ne m'écarterai pas. Je vais méditer sur un passage de Rameau; et si vous ne me trouvez pas à dormir là, derrière, vous me retrouverez toujours à veiller au cabaret.

SCÈNE VII.

DUMONT.

Oui, allez dormir, je crois que c'est ce que vous ferez de mieux. Il me donne là bonne opinion des autres. Ils faut qu'ils soient arrivés depuis long-tems pour s'être pansés de la sorte. S'ils sont tous dans le même état, nous allons en tirer un grand parti.

SCÈNE VIII.

DUMONT, LE MACHINISTE.

LE MACHINISTE.

Servitor, Monsou. Signor, je souis il Machiniste de la troupe, et je viens per vedere dove est-ce qu'il est l'endroit où ce qu'on doit jouer la comédie.

DUMONT.

C'est ici, Monsieur.

LE MACHINISTE.

Ici ? il n'est pas possible. Perché ! l'étendue il n'est pas suffisante. Il nous faut quarante pieds de largeur, soixante de profondeur, cinquante de hauteur, un tiers en-dessus, un tiers en-dessous.

DUMONT.

Pourquoi donc tout cela ?

LE MACHINISTE.

Le dessus per les vols, le dessous per les trappes, les escamotages.

DUMONT.

Eh ! l'on ne vous demande pas tout cela ici. Donnez-nous de petites choses terre-à-terre, sans prétentions et sans décor extraor-

dinaire, et surtout sans escamotage. On aimera mieux quatre bonnes scènes, que huit décorations différentes.

LE MACHINISTE.

Monsou, vi demandez le contrario d'ou goût actuel. Autrefois on aimait la comédie simple, comme vi dites, bien écrite, bien dialoguée. L'intrigue elle amusait oun spectator attentif, et l'autor fesait presque tous les frais de sa pièce. Mais à c't'hora, il est bien différent. Les paroles ne s'écoutent piou ; l'intrigue on n'en demande piou ; les caractères on n'en fabrique piou ; mais dis coups de théâtre, dou bruit, dou mouvement, des toiles levées, baissées ; des changemens à tout propos, et velà ouna belle pièce. Le poëte il n'est piou rien ; le décorator il est tout. C'to siècle ici, Monsiou, il est le triomphe de la machine.

DUMONT.

Je conçois que votre partie de machiniste peut concourir à l'agrément d'un spectacle ; mais aussi vous la vantez trop.

LE MACHINISTE.

Concourir n'est pas le mot. La machine est l'ame du spectacle ; la machine soutient les pièces ; et per tout dire enfin, la machine fait tout. Aux grands théâtres comme aux petits, vi bâillez à la parole ; la machine vous réveille.

Qu'est-ce que c'est oun opéra sans bataille, ouna tragédie sans poignard, ouna comédie sans mariage? Eh bien! les combattans de l'opéra sont des machines; les poignards sont des machines, et les mariages sont encore des machines.

DUMONT.

Oh! parbleu! à votre compte tout est machine.

LE MACHINISTE.

Si Signor. Il chantor qui tient la testa drette, les deux mains le long des côtes, qui donne un coup de gosier bien forte, al signal d'un chœur; c'est ouna machine. C'ta dansose qui saute à la misoure, sans regarder son dansor, qui s'arrête avec il violoni; c'est ouna machine. C'to comédien qui n'écoute pas quand vi li parlez, qui regarde les loges, au lieu de l'actor qui est en scène avec loui, qui remoue les bras les uns après les autres quand il fait oun récit; c'est ouna machine. Tout ça! machine.

DUMONT.

Vous pouvez avoir raison; mais revenons à notre affaire.

LE MACHINISTE.

Eh bien! Monsieur, il faut vedere d'abord si lou local il est sousceptible...

DUMONT.

De rien, Monsieur.

LE MACHINISTE.

Alors, pas de comédie.

DUMONT.

Comment, pas de comédie ?

LE MACHINISTE.

Eh! non. Perché, moi je ne suis pas de ces artistes misérables qui travaillent mesquinement : c'est bon pour des théâtres de marionnettes d'aller à l'épargne ; ma moi, Monsiou, quand on m'y commande oun rideau, ouna toile de fond, je prends toujours quarante aulnes de toile de piou qu'il ne me faut. Il ne se trouve rien de perdou.

DUMONT.

Oh ! ailleurs, faites comme vous voudrez; mais ici il ne faut pas acheter de toile : nous avons des décorations toutes prêtes.

LE MACHINISTE.

Il faut vedere. Peut-être que la pintoura ne sera pas analogue au sujet. On en fera d'autres dessus. Avec deux ou trois cents livres de color, je vi ferai barbouiller cela en trois jours de tems.

DUMONT.

La peste du barbouilleur! Et c'est demain qu'il faut jouer.

LE MACHINISTE.

Demain? Impossible! Perché, il faut que je travaille huit jours à votre théâtre, pour le mettre en état.

DUMONT.

Nous en avons un tout fait.

LE MACHINISTE.

Tant pis; il y aura encore piou de besogne après.

DUMONT.

Pourquoi donc cela?

LE MACHINISTE.

Quel est lou machiniste? Est-ce un Italien?

DUMONT.

Eh! non. C'est le charpentier du château.

LE MACHINISTE.

Il charpentier! Ah! caro; il aura gâté tout, jusqu'à les planches. Vite la hache dedans.

DUMONT.

Quel enragé que cet homme-là! Je crois qu'il a résolu de me démonter comme le théâtre.

LE MACHINISTE.

Eh bien! Monsiou, donnez des ordı

DUMONT.

Oui, des ordres? Les ordres que j
sont que vous me laissiez tranquille
vous ne touchiez à rien ici. Vous s
cabaret; retournez-y, jusqu'à ce qu
vous y chercher.

LE MACHINISTE.

Si Signor, avec plaisir. Ma pouisq
m'y parlez de c'ta manière, et que vi ne
pas la conséquence d'où ce qu'il est c
chiniste, je laisserai votre théâtre c
est. Il sera mal; il ne me fait de rien.
vado, et je vi laisse à faire tutta la b
Vi répondrez à les comédiens; vi ré
al poublico; vi ferez garnir le théâtre;
lever le rideau, et vi n'aurez pirso
siffler entre dans les entr'actes; pirso
siffler.

SCÈNE IX.

DUMONT.

Le diable l'emporte avec son bara
ses trois cents livres de couleurs et
flets; comme si on avait besoin de
On s'en passera de sifflets, Monsie

parbleu! si la troupe qu'il sert, le laisse aller, il doit faire de belle besogne, et surtout leur fournir de bons mémoires.

SCÈNE X.

DUMONT, L'HABILLEUSE.

L'HABILLEUSE.

Pardine! Monsieur, je vous ai bien de l'ogation, toujours.

DUMONT.

Qu'est-ce donc encore? Que vous ai-je fait?

L'HABILLEUSE.

Vous, Monsieur; rien. Mais vous m'avez fait faire, et beaucoup...

DUMONT.

Ceci devient sérieux, par exemple. Et par qui donc, Madame?

L'HABILLEUSE.

Par qui? Par mon mari qui vient de me battre.

DUMONT.

Il peut avoir des raisons.

L'HABILLEUSE.

Il n'en avait pas d'autre, sinon que c'est son habitude; et puis l'humeur que vous lui avez donné de l'avoir contredit, comme vous l'avez fait.

DUMONT.

Moi! Qui est donc votre mari?

L'HABILLEUSE.

Monsieur, mon mari, c'est ce machiniste que vous venez de renvoyer, un homme à talent, il est un peu brutal à la vérité; mais pour le travail, c'est un cheval, Monsieur, un vrai cheval.

DUMONT.

C'est une belle qualité; mais revenons à vous. Pourquoi vous a-t-il battue?

L'HABILLEUSE.

Parce qu'il dit, Monsieur, que puisque vous ne voulez pas qu'il serve ici, il ne veut pas que j'y serve, non plus, moi.

DUMONT.

Bon! Et à quoi servez-vous?

L'HABILLEUSE.

A habiller les femmes, Monsieur. Je suis l'habilleuse de la troupe.

DUMONT.

Ah! vous êtes l'habilleuse, et êtes-vous entendue dans cette partie?

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, je vous demande si on peut me demander ça. Vous ne savez sûrement pas à qui vous parlez.

DUMONT.

C'est bien malin! A l'habilleuse, comme vous dites.

L'HABILLEUSE.

Oui, Monsieur, oui, à l'habilleuse, vous avez raison; mais ça m'est bien dur de m'entendre traiter ainsi, et sur mes vieux jours... (*Elle prend une chaise, et s'assied.*) Imaginez-vous, Monsieur.

DUMONT.

Ne vous gênez pas, ma bonne.

L'HABILLEUSE.

Ne faites pas attention, Monsieur. Imaginez-vous donc, comme je vous dis, que je suis habilleuse à présent. Mais je me suis fait habiller pendant trente-cinq ans, avant d'habiller les autres. Je dis, c'est pour me connaître un peu à tous les costumes; il n'y en a guère que je n'aie essayé, mon cher Monsieur, et ils m'allaient tous... Si vous m'aviez vu à la grecque surtout!.... et en sauvage donc! Un jour, il y a trente-huit ans de ça;

ah! j'ai cru que j'aurais fait tourner la tête à toute la garnison.

DUMONT.

Vous étiez donc bien intéressante!

L'HABILLEUSE.

Ah! tout passe, Monsieur. Si vous m'aviez connue dans ce tems-là... j'aurais tenu là-dedans, tenez... Et leste, dame! fallait voir! Je ne tenais pas en place. Et pour la danse, ah! je peux bien dire que j'avais une fière jambe. Tenez, voyez plutôt...

DUMONT.

Vous étiez donc danseuse?

L'HABILLEUSE.

Non, Monsieur. J'étais première actrice. Je dansais ben aussi, parce que j'avais tout ce qu'il fallait pour ça... Mais j'ai joué les jeunes premières pendant trente-cinq ans.

DUMONT.

C'est y être obstinée.

L'HABILLEUSE.

Oui, Monsieur; la comédie, la tragédie. Je vous débitais une princesse comme un bijou. Dame! je n'avais pas des dents de manque dans ce tems-là : aussi me citait-on pour la belle déclamation. Et des bras... fallait voir... J'en avais de longs, comme ça... Ça vous fesait des attitudes... Et dans l'Opéra,

il n'y avait personne d'aussi fort que moi sur l'ariette. Je vous fesais des roulades qu'il n'y avait pas de violons pour me suivre.

DUMONT.

Comment donc? Mais, vous étiez un sujet précieux?

L'HABILLEUSE.

Oui, Monsieur; à toute main. Je me prêtais à tout, d'abord. Ce n'est pas comme à présent, qu'on rechigne sur des riens.

DUMONT.

Pourquoi avez-vous quitté cet état-là?

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, que voulez-vous! Quand on est jeune et jolie, est-ce qu'on sait ce qu'on fait?

DUMONT.

Oui; mais il paraît que nous parlons de vieille date.

L'HABILLEUSE.

Hélas! Monsieur, j'ai toujours eu un faible, moi, telle que vous me voyez.

DUMONT.

Qui est-ce qui n'en a pas? Le vôtre, Madame, était...

L'HABILLEUSE.

D'être trop bonne, Monsieur, de me laisser aller trop facilement.

DUMONT.

Comment donc cela?

L'HABILLEUSE.

Oui. Quand je voyais dans la peine un jeune acteur, un jeune danseur, un jeune chanteur, n'importe pas...

DUMONT.

Oui; pourvu qu'il fût jeune?

L'HABILLEUSE.

Et qu'il eût du talent : car c'était encore un de mes faibles.

DUMONT.

Je le crois. Eh bien?

L'HABILLEUSE.

Eh bien! Monsieur, je partageais mes appointemens avec lui.

DUMONT.

C'est avoir bon cœur. Ne poussiez-vous pas plus loin le partage?

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, ordinairement ils finissaient par me prendre tout; et c'est ce qui a commencé à me ruiner. Et puis, pour m'achever, j'ai fait une direction : ça été mon coup de grâce. Actuellement me v'là habilleuse. Je ne sais pas trop par où je finirai.

DUMONT.

Ma foi! si vous allez toujours de même... Et votre état, du moins, est-il tranquille à présent?

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas. C'est un tourment; c'est un enfer! Ah! quelle patience faut avoir! Mais je n'étais pas si difficile que ça, moi, quand *j'était Actrice.* Tout m'allait. Mais ces demoiselles aujourd'hui, quand j'en lace une, je me coupe les doigts à force de serrer; je fais péter tous les lacets. Elle se trouve toujours trop lâche. Celle-ci, les lacets joignent, et quoiqu'ça, elle est tout d'une venue. Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas le tout d'avoir un corps, il faut avoir une taille. Celle-ci, mon fichu tombe trop bas; y plaque trop. Que ne le faites-vous relever? Et puis je veux être habillée avant celle-ci; je ne *veut être* ajustée qu'après celle-là; et madame Chose par-ci, madame Chose par-là; répondre à droite, à gauche; courir de tous côtés; redéfaire vingt fois une épingle: recevoir vingt mauvais propos, et pas une douceur! Il faudrait avoir dix corps; au bout de tout on n'y suffirait pas.

DUMONT.

Si bien que vous ne paraissez pas trop contente.

L'HABILLEUSE.

Ah ! Monsieur, je vous assure que je ne demanderais qu'à quitter. Si je pouvais trouver seulement un petit bien-être quelque part. Si Monsieur, par exemple, par sa protection, qui a des connaissances partout, pouvait me procurer une petite place de femme-de-chambre, de gouvernante, de dame de compagnie.

DUMONT.

Oui ; de dame d'honneur : ça vous serait égal, n'est-ce pas ?

L'HABILLEUSE.

Oh ! Monsieur, oui, je prendrai tout ce que vous m'offrirez.

DUMONT.

Vous êtes accommodante. Eh ! bien, écoutez. Sans faire attention à ce que dit votre mari, faites toujours votre service ici comme il faut. Allez habiller vos Dames ; et s'il y a occasion de faire quelque chose pour vous...

L'HABILLEUSE.

retiens facilement. Pour mes doigts, j'en suis adroite; j'en fais tout ce que je veux. Au reste, je suis encore alerte. J'ai l'humeur assez gaie; je désennuie toute une compagnie; je fais de petits contes; je les raconte fort agréablement. Je sais lire, écrire, broder, tricoter, coudre, friser, repasser. J'ai bon pied, bon œil; je suis une bonne pâte de femme. Et pour de la complaisance... ah! j'en ai un fonds inépuisable. Ainsi, Monsieur, si avec tout ça, je puis convenir à quelqu'un, je me donne à l'essai. Je me recommande à vous; disposez, comme vous voudrez, de votre petite servante.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DUMONT.

Eh! bon Dieu! quel traquet de moulin que cette langue-là! A-t-on jamais vu une pareille folle? et pas un comédien ne m'arrive. Je crois que le plus court est d'aller tenir ma première conférence à l'auberge. Le cabaretier avait raison; il n'est pas aisé de leur faire quitter prise. Allons-y donc.

SCÈNE XII.

DUMONT, LE SOUFFLEUR.

DUMONT.

Ah ! Monsieur, est-ce que vous êtes de la troupe ?

LE SOUFFLEUR.

Oui et non, Monsieur. Je souffle, et souffler n'est pas jouer, comme on dit.

DUMONT.

Vous avez une espèce de raison. Mais est-ce que vous êtes venu pour la fête aussi, vous ?

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monsieur, assurément.

DUMONT.

Parbleu ! c'est comme un fait exprès. Voilà vingt personnages inutiles, dont je reçois la visite ; et pas un comédien.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, les inutiles ne sont pas ici : ce n'est pas moi, toujours. Apprenez que le souffleur est un des premiers emplois d'une troupe, et qu'il m'est arrivé plus de quatre fois de jouer la moitié d'une pièce à moi tout seul.

DUMONT.

Mais c'est la faute des comédiens qui n'apprennent pas leur rôle.

LE SOUFFLEUR.

Il y a des mémoires ingrates. Tel acteur n'apprendra pas dix vers en huit jours, qui va jouer ce soir un rôle de deux cents d'après le souffleur. Vous ne connaissez pas ce tact-là, vous.

DUMONT.

J'avoue que cela passe mes connaissances. Mais vous, par exemple, vous avez un défaut qui doit vous gêner pour cette partie-là.

LE SOUFFLEUR.

Mon bégaiement! Au contraire, c'est un avantage pour l'acteur.

DUMONT.

Comment donc cela?

LE SOUFFLEUR.

Parce que je souffle deux fois le mot pour une.

DUMONT.

Comme vous dites, c'est un profit tout clair. Et dites-moi, votre troupe est-elle bonne?

LE SOUFFLEUR, à part.

Il faut encore que je lui fasse peur sur cet

article-là. (*Haut.*) Elle peut passer. Notre premier amoureux est un joli sujet dans la tragédie. C'est dommage qu'il parle gascon, mais dans le chant, ça ne paraît pas.

DUMONT.

Cela l'excuse bien pour la tragédie. Et l'amourense?

LE SOUFFLEUR.

Oh! l'amoureuse est une belle femme. Y faut ça. Elle a un petit défaut aussi. Elle bégaie un peu plus que moi; mais quand elle ne parle pas, c'est un port de reine.

DUMONT.

C'est fort intéressant. Et le père noble?

LE SOUFFLEUR.

Lui! c'est un beau jeune homme de vingt ans tout au plus.

DUMONT.

C'est fort bien assorti.

LE SOUFFLEUR.

Oui; et une voix qui vous entre dans les oreilles. C'est aigu comme le son d'une cloche.

DUMONT.

Et ce sont ces gens-là qui vont jouer ici demain?

LE SOUFFLEUR.

Oh! y sont bons. Ce sont des gens au fait. Y vous mènent ça rondement; y parlent tous ensemble; y vous jouent une comédie dans trois minutes; y vous amuseront ben, allez.

(Il sort)

DUMONT, seul.

Je le crois, surtout si le tableau qu'il en fait est ressemblant. Il paraît que nous allons avoir une jolie fête.

SCÈNE XIII.

DUMONT, ET L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Ah! Monsieur, quel bonheur vous présente à mes yeux? C'est vous-même; c'est vous que je cherche en ces lieux.

DUMONT.

Monsieur, je ne suis pas difficile à y trouver: d'ailleurs, je vous y attendais. Vous êtes comédien, sans doute?

DUMONT.

Comment? pas encore un comédien! Mais ce sont eux que je demande; et c'est bien singulier que je n'en voie pas.

L'AUTEUR.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter;
Et leur zèle et leurs soins sauront vous contenter.
Pour moi, je suis auteur, poète dramatique;
Je travaille aisément, et surtout je me pique
De rimer à tous mots, de ne parler qu'en vers.
Vous pouvez m'essayer sur vingt sujets divers.
Couplets, bouquets, quatrains, pour orner votre fête,
A votre ordre, soudain, vont sortir de ma tête.
Ne croyez pas ici me prendre au dépourvu:
Parlez, et sur tout mot je rime à l'impromptu.

DUMONT, qui veut s'en aller.

Monsieur, je crois beaucoup à votre mérite, et je vous en fais mon compliment.

L'AUTEUR, le retenant toujours, et relevant exprès le mot pour rimer.

Compliment!

Le talent est modeste, et dans un compliment,
N'aperçoit qu'un motif à l'encouragement.

DUMONT, de même.

Il n'est pas besoin, je crois, Monsieur, de vous encourager; et d'ailleurs, nous n'avons pas affaire....

L'AUTEUR.

Affaire !

Quand on veut réussir, n'importe à quelle affaire,
Il ne faut s'occuper que du point nécessaire.

DUMONT.

C'est justement ce que je veux dire. Nous n'avons besoin que de comédiens; ainsi Monsieur le poète, vous nous faites beaucoup d'honneur.

L'AUTEUR.

Sans cesse, dans la bouche, on a ce mot honneur;
Mais l'honneur, par lui-même, existe au fond du cœur.

DUMONT.

Mais, jouons-nous la comédie ?

L'AUTEUR.

Pour notre instruction, la saine comédie
Représente à nos yeux la scène de la vie.

DUMONT.

Quel diable d'homme est-ce donc ? Il va encore me faire perdre mon tems.

L'AUTEUR.

Si l'homme calculait, savait le prix du tems,
Il se garderait bien d'en perdre deux instans.

DUMONT.

Eh ! vous m'en faites perdre mille. Quel être insupportable qu'un poète !

L'AUTEUR.

Voulez-vous le savoir ce que c'est qu'un poète?
Écoutez-le. Tantôt embouchant la trompette,
Il vante les héros. Tantôt sur sa musette,
Il fête les bergers. Dans une chansonnette,
D'un amour malheureux se rendant l'interprète,
Il consacre un refrain qu'un tendre amant répète:
Et tantôt reposant sur la naissante herbette,
D'une amante timide il chante la défaite.

DUMONT.

Mais est-ce que quelqu'un ne pourra pas m'en défaire? Grâce, je vous en prie, grâce! Je vois et je conviens que vous possédez à fond votre rime.

L'AUTEUR.

Pour mettre la raison d'accord avec la rime,
J'ai cédé devant vous au beau feu qui m'anime,
Comme moi, livrez-vous à ce transport sublime.
Que votre esprit s'exerce à ce genre d'escrime!
Et, chantant d'un héros la valeur magnanime,
Célébrez les vertus, ou réprimez le crime.

DUMONT, excédé.

Eh! Monsieur, je n'ai rien à réprimer, pour le moment, que votre langue. Faites-moi le plaisir d'attendre à demain, que notre fête soit seulement en train; et alors, si vous avez tant d'envie de rimer, vous rimerez sur tout.

L'AUTEUR.

Sur tout, Monsieur, sans doute, on rimera sur tout,
Sans craindre que ma verve ici se trouve à bout.

DUMONT, à part.

Ah! puisque la diable de rime te tient, je vais t'en donner une, moi. Attends un peu... (*Il rêve un instant, et lui dit*) : Monsieur, en vérité, votre style rimant est trop relevé pour moi. Cela fait qu'en vous écoutant, mon imagination est toute... perplexe.

(Il reste à le regarder, croyant l'avoir embarrassé.)

L'AUTEUR, étonné du mot, et se remettant tout de suite.

Monsieur!

J'ai cru parler d'une manière annexe.
De votre esprit l'enveloppe convexe
Annonçait un cerveau digne de votre sexe;
Et je suis bien fâché si mon style vous vexe.

(Il sort.)

DUMONT, seul.

Le diable l'emporte! J'en suis encore pour ma rime.

SCÈNE XIV.

DUMONT, LE CABARETIER.

LE CABARETIER.

Monsieur, je viens apporter la carte, comme vous me l'avez dit tantôt. J'avons mis les choses en conscience, et je ne nous sommes oubliés ni l'un ni l'autre. Allons...

DUMONT.

J'en suis persuadé. Mais ce n'est pas ce que je demande. Où sont tous les gens qui ont mangé chez vous ?

LE CABARETIER.

Qui ? Les gens de la carosse ? Vous ne les avez pas encore vus ?

DUMONT.

Allez, allez toujours. Je voudrais les revoir. Allez me les chercher.

(Le cabaretier sort, et répète les voix des différens personnages dont il a joué le rôle.)

LE CABARETIER, rentrant, rapporte une toilette, qui contient les habits des personnages précédens.

Ah ! vous voulez les voir ensemble à présent ? Ça dérangera peut-être un peu... C'est

égal. Je vais vous les montrer. Entrez, Messieurs. Tenez, les voilà.

DUMONT.

Quel diable est-ce cela?

LE CABARETIER.

Les personnages que vous demandez.

DUMONT.

Comment? Je n'entends pas ce que vous voulez dire.

LE CABARETIER.

C'est pourtant bien clair. Si vous ne voyez pas les corps, vous en voyez toujours les enveloppes.

DUMONT.

Parbleu! voilà bien les habits; mais les personnes, où sont-elles?

LE CABARETIER.

Ah! v'là que vous demandez le mot de l'énigme. Le voici. Lisez cette lettre.

DUMONT.

Eh! parbleu! c'est celle que j'écrivis aux comédiens.... Ah!.... Je parie que vous êtes M. Clerville.

CLERVILLE.

Vous l'avez dit, mon cher. Grâce à vous, nous venons de jouer une petite pièce, que

la compagnie écoutait dedans ce pavillon. Je vous ai servi un plat de mon métier. Vous déclamiez toujours contre la comédie, et j'ai parié, moi, de vous rendre acteur malgré vous. Avouez que j'ai gagné, et que vous vous êtes prêté bien naturellement à l'intrigue de la pièce que j'avais annoncée : *l'Intendant, comédien malgré lui.* Oh ! c'est vous ; vous avez beau dire ; et pour une première fois, vous ne vous en êtes pas mal acquitté.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

De l'auteur, de l'acteur les écrits et les jeux
Essaient maint habit, traitent maint caractère ;
Mais de tous ces essais, celui qui vaut le mieux,
C'est celui par lequel on parvient à vous plaire.

FIN DE L'INTENDANT, COMÉDIEN MALGRÉ LUI.

LE DESESPOIR
DE
JOCRISSE,

COMÉDIE-FOLIE EN DEUX ACTES,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier, en 1792.

PERSONNAGES.

M. DUVAL, commissionnaire en vins.
SOPHIE, sa fille.
JOCRISSE, son valet.
NICETTE, sœur de Jocrisse.
NICOLE, mère de Jocrisse.
COLIN, petit frère de Jocrisse.
NICOLAS, cousin de Jocrisse.
DUPONT père, ami de Duval.
DUPONT fils, amant de Sophie.

La scène est dans une maison de campagne de Duval; près Paris.

LE DÉSESPOIR
DE
JOCRISSE,
COMÉDIE-FOLIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de M. Duval. Il y a d'un côté un bureau et des papiers dessus; de l'autre, sur une petite table, est une cage et un serin dedans. (*) Sur une chaise est un panier de six ou huit bouteilles de vin; au fond, de côté, est une manière de buffet fermé, sur le haut duquel il y a quelques plats ou jattes en évidence.

SCÈNE I.

DUVAL est assis devant une table, et déjeûne avec un petit pain et une demi-bouteille de vin; JOCRISSE est debout derrière lui.

DUVAL, assis et mangeant.

C'est donc à dire, M. Jocrisse, qu'il est inu-

(*) Le serin doit être postiche et attaché à un fil d'archal, disposé de manière qu'il puisse, à volonté, sortir de sa cage et être censé s'envoler.

tile de vous reprendre, et d'espérer que vous vous corrigerez?

JOCRISSE.

Eh! pardine, si fait, Monsieur, je me corrige tous les jours.... et pis d'ailleurs, queuque j'ai donc encore tant fait? là, voyons.

DUVAL.

Qu'est-ce que vous avez fait?... qu'est-ce que vous n'avez pas fait plutôt?.... Vous faites tout mal.

JOCRISSE.

Eh ben oui! tout mal! c'est bientôt dit, ça! V'là comme les maîtres sont tous; j'ai pas encore jamais pu en contenter un seul.

DUVAL.

Je le crois parbleu bien! et c'est une preuve comme vous êtes bon sujet.... paresseux, maladroit, malpropre, gourmand...

JOCRISSE.

Ah! gourmand!... Monsieur peut-i dire ça de moi? tandis que je ne suis pas sur ma bouche du tout.

DUVAL.

Non : mais il ne faut rien laisser traîner toujours. Et les œufs de nos poules, qui est-ce qui les déniche tous les matins?

JOCRISSE.

Ah jarni! ça ne sera pas moi qui m'aura relevé pour ça, pisque Monsieur vient d'accuser que j'étais un paresseux.

DUVAL.

Oui-dà, la belle excuse!... (*A part.*) Voyez-vous la malice d'un imbécile! (*Haut.*) Oui, Monsieur; oui, paresseux pour travailler; mais quand il s'agit de mal faire, votre paresse se réveille, et vous savez très-bien allier à la fois tous les défauts les plus opposés.

JOCRISSE

Allons, je les ai tous à c' t'heure-ci. (*A part.*) Il faut laisser dire les maîtres, car on n'en finirait pas. (*Haut.*) C'est toujours pas moi qu'a mangé vos œufs, ni vos poules.

DUVAL.

Bon! encore deux vices de plus que j'oubliais. C'est menteur et effronté.

JOCRISSE.

Encore ça!... Je suis donc ben joli garçon?

DUVAL.

On le prendrait sur le fait de tout, qu'il ne conviendrait de rien.

JOCRISSE.

Mais jarni! Monsieur, je ne peux pas

convenir de vos œufs, moi, puisque je ne sais seulement pas de queu couleur qu'i sont.

DUVAL.

Voyez-vous l'entêtement!... eh! pourquoi donc est-ce que je n'en trouve pas un seul depuis quelque tems?

JOCRISSE.

Dame, je n'en sais rien, moi. C'est p' t'être que les poules n'en font plus.

DUVAL.

Oh! que si fait, les poules en font toujours... mais c'est que tu as le soin de les ramasser, toi; et ce matin encore, je t'ai vu rôder à l'entour du poulailler.

JOCRISSE.

Ce matin?... ah! pour rôder... si Monsieur m'y a vu, je ne m'en dédirai pas; mais, pour y avoir entré, si j'y ai tant seulement pensé, je veux ben que. (*Il voit un verre de vin que Duval vient de verser, et va le prendre.*) Tenez, Monsieur, je veux que ça me serve d'arsénic dans le ventre. (*Il l'avale.*)

DUVAL, en colère.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que ce drôle-là fait donc?

JOCRISSE.

Eh! pardon, Monsieur, si j'ai bu dans

votre verre, c'est une malhonnêteté... mais je vas le rincer. (*Il prend la bouteille de vin, verse le reste dans le verre, le secoue, le jette, et remet le verre sur la table.*) Tenez, Monsieur, le v'là propre, à présent.

DUVAL.

Allons, encore mieux... et je n'ai plus de vin dans la bouteille... du vin d'Espagne encore! n'est-on pas bien malheureux d'être servi par un imbécile de cette nature-là? Comment qualifier cette dernière extravagance-ci, par exemple?

JOCRISSE.

Dame! Monsieur, je ne l'ai pas fait exprès.

DUVAL, impatienté.

Il ne l'a pas fait exprès, à présent!

JOCRISSE.

Non, Monsieur... pas pour mal, toujours... mais je vas vous aller chercher d'autre vin. Je sais bien où ce que vous le mettez, celui-là.

DUVAL.

Oh! oui, tu prends garde à tout cela.... Mais j'espère que tu l'auras bientôt oublié. Voilà la dernière sottise que je souffrirai de toi. Je vais te faire ton compte et te ren-

JOCRISSE.

Comment! mon compte!... Monsieur me renvoie comme ça pour rien, donc?... parce que je li soutiens la vérité.

DUVAL.

Ce n'est pas la vérité qui me pique, c'est ta manière de soutenir qui ne me convient pas.

JOCRISSE.

Mais dame, i ne faut pourtant pas se laisser accuser à tort non pus. J'aimerais mieux qu'on me batte, moi, que de m'ostiner, déjà.

DUVAL.

Ah! prenez donc garde d'obstiner M. Jocrisse.

SCÈNE II.

DUVAL, JOCRISSE, NICOLE, une lettre à la main.

NICOLE.

Monsieur, v'là t'une lettre qu'on vient d'apporter.

DUVAL.

Voyons, donnez, Nicole. Et tenez, vous

venez à propos pour faire compliment à votre fils.

NICOLE.

Dessus quoi donc ça, not' maître?

JOCRISSE, à part.

Ah! pardine, oui! des complimens comme ça...

DUVAL, ouvrant toujours la lettre.

Dessus ce que je le renvoie. Vous pouvez lui faire vos adieux.

NICOLE, à Jocrisse.

Ah! mon Dieu! te renvoyer! queuq' t'as donc encore fait, mon enfant? (*Duval lit sa lettre tout bas.*)

JOCRISSE.

Bah! fait... rien du tout; mais avec les maîtres, faut-i pas toujours avoir tort?

NICOLE.

Mais il ne te renverrait pas pour rien.

JOCRISSE.

Hé ben!... c'est parce que ses poules n'ont pas voulu pondre; là... c'est-i ma faute à moi?

DUVAL, ayant lu sa lettre.

Voilà qui est fort heureux, et une lettre qui me fait bien du plaisir!... Nicole, faites

préparer mon cabriolet, et tout de suite; il faut que je sorte.

JOCRISSE.

Oui, oui, Monsieur, je vas arranger ça, moi. (*A Nicole.*) Ah! jarni, ça vient ben à propos pour déranger sa colère, c'te lettre-là; ça va l'y passer en chemin. Allons, je ne ferons pas not' paquet de ce coup-ci.

(Il sort avec Nicole.)

SCÈNE III.

DUVAL.

velle étourderie. Voilà justement un panier de vin que je viens de faire tirer de cette excellente pièce de Bourgogne, que je voulais envoyer à Derville demain, quand il sera un peu reposé. Je suis bien sûr qu'il m'en boira. L'enfermer, c'est un embarras.... et puis prendre un tas de clefs sur moi !.... Ah ! parbleu !.... je m'avise... oui, ce sera bien plus commode.... je ne l'enfermerai pas, et monsieur Jocrisse ne m'en boira pas, j'en réponds. Il est encore plus bête que méchant ; un seul mot sera le préservatif. Sa naïveté de tout-à-l'heure, tandis que je déjeûnais, m'en fournit l'idée. (*Il prend du papier, en déchire une petite feuille, et écrit dessus.*) Poison. Bon, puisque tu en as tant de peur, tu n'y toucheras pas. Mettons cela sur une bouteille. (*Il fait une fente à la feuille et la passe au cou de la bouteille.*) Du diable si monsieur Jocrisse osera les attaquer à présent. Me voilà tranquille sur cet article-là ; voyons à donner mes ordres à tout le monde.

(Il sonne à différentes reprises ; les trois domestiques viennent l'un après l'autre par différens côtés.)

SCÈNE IV.

DUVAL, JOCRISSE, ensuite NICETTE, et après NICOLE.

JOCRISSE.

De quoi c'est-i ?

NICETTE, sortant d'une chambre à gauche.

Qu'est-ce que vous demandez, Monsieu ?

NICOLE, venant du fond.

Quoiqu' y a not' maît' ?

DUVAL.

Bon ! vous voilà tous trois : c'est ce que je voulais ; j'ai de quoi vous recommander à chacun. Vous, d'abord, monsieur Jocrisse, mon cabriolet est-il prêt ?

JOCRISSE.

Oui-dà, Monsieur, et votre cheval aussi qu'est dedans même.

DUVAL.

Comment ! mon cheval qui est dans le cabriolet ?

JOCRISSE.

Où donc que je l' mettrai ? dans l'brancard qui vient de manger l'avoine encore.

DUVAL.

Manger l'avoine !.... Tu devrais bien en manger aussi, toi !... Mais nous y reviendrons. (*Aux deux femmes.*) Écoutez, mes enfans, et vous, monsieur le bon sujet.

LES FEMMES.

Oui, Monsieur.

JOCRISSE.

Oui. Ah ! j'écoutons ben.

DUVAL, à Jocrisse.

Vous, vous êtes un drôle et un mauvais serviteur, que j'aurais dû déjà renvoyer vingt fois de ma maison... et même que j'aurais mis à la porte ce matin, si cette lettre-là ne m'obligeait à sortir sur-le-champ.

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, je le sais ben ; vous avez dit que vous alliez partir de suite.

DUVAL.

Oui, mais j'ai dit aussi que tu méritais que je te misse dehors avant de m'en aller.

JOCRISSE.

Oh ! je le sais ben, que Monsieur me l'a déjà dit ; mais c'est par colère.

DUVAL.

Par colère, misérable ! si j'étais susceptible

de ce mouvement-là, tu ne resterais pas un quart-d'heure.

JOCRISSE.

Je le sais ben, Monsieur, mais c'est par façon de parler que je veux dire.

NICOLE, bas, le poussant.

Tais-toi donc.

DUVAL, à Jocrisse.

Oui, tu as raison : cela veut dire que je te pardonne encore jusqu'à mon retour qui sera dans une heure ou deux, si, d'ici à ce moment, tu n'as pas fait quelque nouvelle sottise, sans quoi je te chasse sans miséricorde.

JOCRISSE.

Oh ben! c'est bon! je suis ben tranquille à présent.

DUVAL.

Et moi, je ne le suis guère... mais tiens-toi bien, à la première faute, tu me paieras tout.

JOCRISSE.

Hé ben! c'est dit, je m'y accorde.

DUVAL, à Nicette.

Vous, Nicette, je vous charge de veiller sur ma fille, de ne point la quitter de vue, et surtout de ne la laisser parler à personne.

NICETTE.

Oh ! Monsieur, v'là qu'est expliqué, je ne la quitterai pas pus que son ombre.

DUVAL.

Bon ! et vous, mère Nicole, comme étant la plus raisonnable, ou du moins, comme devant l'être, vous me répondez d'eux tous : vous êtes la portière, et je vous défends de laisser entrer ici qui que ce soit pendant mon absence... ni sortir même, pour la plus grande précaution.

NICOLE.

Oh ben ! mon bon maître, vous pouvez ben être sûr qu'à moins que ça ne soit par-dessus les toits, i' n'entrera pas ici une âme vivante.

DUVAL.

A la bonne heure. Voilà votre leçon faite à tous : le premier ou la première qui s'en écartera d'un ïota, c'est fini : chassé sans rappel.

TOUS LES TROIS.

V'là qu'est bon, not' maît'.

DUVAL.

Eh bien ! si c'est bon, tenez-vous donc pour bien avertis. Je sors, mais prenez garde quand je reviendrai ; car je vous réponds qu'il n'y aura pas la moindre miséricorde. La sentence

est prononcée pour tout le monde : chassé sans rappel.

(Il sort ; les trois domestiques le regardent aller.)

SCÈNE V.

NICOLE, JOCRISSE, NICETTE.

JOCRISSE, quand il est parti.

Chassé sans rappel.... il est brutal, dà, quand i' s'y met ! On s'y conformera.

(Il répète, M. Duval rentre, et a entendu Jocrisse.)

DUVAL.

Qu'est-ce que cela veut dire ? on s'y conformera !

JOCRISSE.

Cela veut dire : *fiat voluntas tua*, suivant votre volonté.

DUVAL.

Qu'elle soit faite ma volonté. Ah ! tu me parles latin !... eh bien, moi je te parlerai français...

NICETTE.

Pourquoi donc qu'il est en colère ?

NICOLE.

Ah ! parce que Jocrisse est un étourdi, qui

l'y en fait trop aussi! mais, dans le fond, pourtant, c'est un bon maître, et pisque je sommes à son service, toute la famille, je devrions tâcher de nous y conserver.

NICETTE.

Sûrement, car j'y sommes ben.

JOCRISSE.

Oh! sûr, si i' nous renvoie, ça s'ra ben sa faute.

NICOLE.

Ce s'ra la tienne plutôt, tu l'y fais toujours des sottises; tu vois ben qu'il s'en plaint.

NICETTE.

Ça n'est pas ben fait, mon frère; faut y regarder aussi.

JOCRISSE.

Ah ben oui! y regarder! est-ce qu'on y pense toujours? et puis, est-ce que chacun n'fait pas les siennes? Vous voyez ben qu'il n'a pas parlé pour moi tout seul... La sentence est pour tout le monde qu'il a dit.

NICOLE.

Oui, mais c'est toujours toi qui l'as fâché.

JOCRISSE.

Bah! c'est moi c'te fois-ci; une aute fois c'est elle, et pis un autre coup ça s'ra vous,

ma mère. Je n'sommes pas pus exempts les uns que les autes.

NICOLE.

Oui, mais c'est que ton tour revient le plus souvent, à toi !

JOCRISSE.

Ah ! pardine ! sûrement ! j'ai bon dos : mettez tout sus moi.

NICETTE.

Eh bon Dieu ! on ne te charge pas plus qu'un autre ; mais c'est que t'es pus ahuri.

JOCRISSE.

Allons, encore une autre langue ! t'es ben rassise toi ! eh ! va-t'en putôt tenir compagnie à ta maîtresse qui s'ennuie dans sa chambre, qu'est toute seule. Tu sais ben que c'est pas ici ta place... i faut que je nétoie, moi, et que j'enlève toutes ces ordures. Eh ben ! cela ne me fait pas de peine qu'i' me chasse sans rappel, cela fera moins de bruit dans le quartier.

NICETTE.

Ah ! t'as pourtant raison une fois : mais c'est pas pour t'obéir que j'y vas ; c'est parce que c'te pauvre demoiselle peut avoir besoin de moi. Laissez-le aller, ma mère ; car si vous le faites babiller là, i ne finira rien ici,

et i sera encore grondé quand Monsieur reviendra.

(Elle rentre chez Sophie.)

JOCRISSE.

Eh ben ! tant mieux ! j'irai pas vous chercher pour répondre.

SCÈNE VI.

NICOLE, JOCRISSE, COLIN.

COLIN, à Nicole.

Ma mère, y a t'un beau Monsieur [illegible] qui dit comme ça, qu'i demande [illegible] tière.

NICOLE.

Un beau Monsieur ! [illegible] peut être ? [illegible] Jocrisse, travaille [illegible] maître ne soit pas [illegible]

(Elle [illegible]

SCÈNE VII.

JOCRISSE ; COLIN, pendant que Jocrisse se parle à lui-même, époussete les meubles du cabinet.

JOCRISSE

Oh ! qui soye fâché ou non, je sais ben ce que je vas faire, moi. V'là déjà plusieurs fois qu'i m'a menacé de me renvoyer, i pourrait ben me prendre en traîte ; faut que je prenne une précaution ; faut que je dise à mon cousin Nicolas de me chercher une condition : il fait des commissions, là, à la barrière. C'est un homme dans une belle place : ça voit entrer tout le monde dans Paris ; i m' proposera à toutes les voitures qui arriveront ; i en aura p't-être queuqu'une qu'aura besoin de moi, et je sortirai d'ici avant qu'on me mette à la porte... V'là qu'est dit : écoute, Colin.

COLIN.

Quoi que tu veux, mon frère ?

JOCRISSE.

Tu connais ben mon cousin Nicolas, qui demeure à la barrière, là, sus le banc de pierre qu'est à gauche en retournant le coin.

COLIN.

Eh ben ! oui, contre le bureau ? Quoi qu'tu m'donneras ?

JOCRISSE.

Ah! mon Dieu, qu' t'es gourmand! ça fait sauter au plancher... je te donnerai du fromage.

COLIN.

Et du pain, donne-m'en.

JOCRISSE.

Comment, tu ne sais pas parler à ton âge; on dit: du pain, donne-moi-z-en. As-tu été voir au marché des bestiaux si les hannetons étaient renchéris? Va-t-en l'y dire comme ça en courant, mon cousin Nicolas, c'est mon frère Jocrisse qui dit comme ça que vous y veniez parler tout-à-l'heure, ben vite.

COLIN.

Ah! ben, c'est bon; j'allons r'venir ensemble nous deux lui.

(Il s'en va en courant.)

JOCRISSE.

Écoute donc, quand tu seras revenu, tu me feras cuire des pommes cuites.

SCÈNE VIII.

JOCRISSE.

(Il se met à manger un œuf dur avec un mauvais couteau, et chante ensuite.)

Du pain sec et du fromage,
Voilà tout mon déjeûner;
On me donnera, je gage,
Autre chose à mon dîner:
Car Didon dîna, dit-on,
Du dos d'un dodu dindon. (*Ter.*)

(Et autres balivernes qui lui passent par la tête, et finit, après avoir chanté, et ne trouvant plus de chansons, par le refrein.)

N'en demandez pas davantage.

C'est ben penser, à moi, ça : car, à la fin, je m'ennuie d'être toujours grondé, et pis toujours à la veille de se voir sur le pavé... et pis encore qu'il est brutal, mon maître... Une fois qu'i se fâcherait ben fort; c'est pas le tout de me chasser, mais c'est qu'il pourrait ben me donner une bonne danse auparavant. Voyons un peu, et par où que je vas commencer; faut balayer la chambre d'abord.

(Il va prendre un balai dans un coin et se met à balayer. On entend un air de serinette, comme si le serin sifflait lui-même; et Jocrisse écoute avec plaisir, en se reposant sur son balai.)

Quien! v'là le serin qui chante!.. c'est pourtant moi qui l'y a appris tout ça; avec la main encore... et pis qu'i parle quasiment aussi ben que moi. Voyons, faut que je le nétoie et que je li donne à manger.

(Il va à la cage et l'ouvre en lui parlant.)

Baisez, mon petit cœur, baisez, mon petit fils... as-tu déjeûné, mignon?... oui, oui, oui... et de quoi? du biscuit avec du suque.

(Il apporte la planche de dessous la cage et la nétoie auprès de la porte; pendant ce tems l'oiseau s'envole par le moyen d'un fil d'archal qui répond à la cage, et va sur une armoire en face. Jocrisse se retournant, voit partir le serin.)

Ah! jarni! v'là le petit fils envolé, est-ce que je l'y aurais laissé la cage ouverte donc, moi!... Quiens, quiens! quiens! petit (*Il l'appelle.*) Quiens, petit mignon!... quiens, du biscuit!.. faut pourtant le rattraper. (*Il prend une chaise qu'il porte contre l'armoire, ensuite il prend la cage et monte sur la chaise; d'une main il présente la cage à l'oiseau, de l'autre il pousse des assiettes qui sont sur l'armoire, elles tombent et se cassent: l'oiseau s'envole de l'autre côté par le moyen d'une double ficelle, et disparaît par la fenêtre.*)

beau sabat tantôt!... c'est le serin qu'il faut tâcher de ravoir... (*Il regarde.*) Le voilà qui passe dans la cour!... ah! sarpedié! v'là chat qui court après!... au chat, au chat!...

(Il sort en courant et criant au chat.)

SCÈNE IX. (*)

DUPONT fils, venant du fond, suivi de NICOLE, qui a l'air de le retenir.

NICOLE.

Vous voyez ben, Monsieur, que vous ne pouvez pas entrer ici dedans : c'est le cabinet de Monsieur.

DUPONT.

Mais si fait, ma chère madame Nicole, il faut bien que j'y entre, puisque c'est M. Duval qui m'envoie vous dire de prendre un papier que je trouverai sur son bureau; (*Il cherche.*) et tenez, voyez-vous, c'est justement celui-là... oui, tout juste; et que vous alliez bien vite chez son notaire pour en faire faire un double, et moi, je vais attendre ici que vous soyez revenue avec, parce que je le porterai ensuite à l'endroit où est M. Duval à présent.

(*) Cette scène et les suivantes sont raccourcies de moitié, car elles font longueur dans la pièce.

NICOLE.

Mais je ne peux pas quitter, moi, puisqu'il m'a enjoint de garder la porte.

DUPONT.

Quand il vous a dit cela, il ne pensait pas à ce papier dont il a besoin.

NICOLE.

Ah ben! que ne le portez-vous vous-même chez le notaire?

DUPONT, à part.

La peste! elle a raison!... (*Haut.*) Non pas; M. Duval m'a bien dit qu'il fallait que ce fût vous, parce que le notaire vous demanderait des choses qu'il n'y avait que vous qui pouviez lui répondre.

NICOLE.

Ah dame! si c'est comme ça, j'allons donc y aller... mais si y vient du monde pendant que je n'y serons pas?...

DUPONT.

Oh bien! j'y aurai l'œil, moi.

NICOLE.

Aurez-vous c'te complaisance-là, mon cher Monsieur?

DUPONT.

Oh oui, pour vous faire plaisir.

NICOLE.

Ah ! je vous en serons ben obligée ! mais surtout, ne laissez entrer personne, car not' maîte l'a ben défendu

DUPONT.

Soyez tranquille ; allez, je vous réponds de tout.

NICOLE.

En ce cas-là, v'là la clef de la porte que je vous remets. Venez la fermer dessus moi ; j'allons courir ben vite cheux le notaire, et vous rapporter ça.

(Elle sort avec Dupont.)

SCÈNE X.

NICETTE, venant de la chambre de Sophie ; elle a son fuseau, sa quenouille et file. Elle regarde en entrant et dit :

Hé bien ! non, i n'y a personne ici... Qu'est-ce qu'al disait donc, Mams'elle, qu'al avait entendu une voix ; i n'y en a pourtant pas.... Ah dame ! c'te pauvre demoiselle, ça s'ennuie, ça a toujours l'oreille en l'air ; c'est pas comme moi, je travaillons, et ça me dissipe.

(Elle rentre chez Sophie.)

SCÈNE XI.

DUPONT, revenant.

Bon ! voilà déjà une de nos sentinelles éloignée. J'ai guetté le moment où j'ai vu sortir M. Duval pourvenir voir ma chère Sophie; j'ai supposé cette commission pour me débarrasser de la portière. Reste à présent la fille de chambre à gagner; elle est si ingénue qu'elle ne sera sûrement pas bien difficile.

(Il frappe à la porte de Sophie.)

SCÈNE XII.

NICETTE, DUPONT.

NICETTE.

Ah ! ma fine, si fait : v'là queuque z'un de ce coup-ci; Mam'selle avait raison. De quoi que vous voulez, Monsieur !

DUPONT.

Mademoiselle, c'est M. Duval qui m'a chargé de venir dire quelque chose à mademoiselle sa fille. N'est-ce pas là sa chambre ?

(Il va pour entrer.)

NICETTE, le retenant.

Oui-dà, Monsieur, c'est ben elle-même; mais, avec votre permission, s'il vous plaît, on n'y entre pas comme ça.

DUPONT.

Pourquoi donc, puisque je vous dis que c'est son père qui m'envoie.

(Il essaie toujours à passer.)

NICETTE, l'arrêtant toujours.

Ah ben! mais c'est égal. Monsieur est bien le maîte de vous envoyer; mais i m'a défendu à moi, de laisser entrer personne chez Mam'selle, et personne n'y entrera, déjà.

DUPONT.

Mais, puisque c'est de sa part, encore une fois.

NICETTE.

Oh! Monsieur, i n'y a pas de part qui tienne; je ne veux pas être grondée pour vous, moi; i m'a défendu de laisser entrer personne là-dedans, et personne n'y entrera.

DUPONT, à part.

Elle est entêtée... Il faut voir à me retourner. (*Haut.*) C'est fort bien fait à vous d'être exacte; vous avez raison. Oui, je me rappelle qu'il ne m'a pas dit non plus d'entrer dans

la chambre de mademoiselle Sophie ; mais il m'a dit que vous feriez venir la demoiselle ici, vous.

NICETTE.

Ah ! s'il a dit ça, je le veux bien, moi ; il ne me l'a pas défendu.

DUPONT.

Vous voyez que je cherche à vous mettre à l'abri de tout reproche... Dites donc à mademoiselle Sophie que je désirerais avoir le plaisir de causer ici un instant avec elle.

NICETTE, réfléchissant.

Ah ben ! mais causer avec elle !... ça ne se peut pas non pus, ça, Monsieur.

DUPONT.

Pourquoi donc ? qu'est-ce qui arrête encore ?

NICETTE.

C'est que Monsieur m'a ben défendu aussi que je la laisse parler à qui que ce soit.

DUPONT, à part.

La peste soit de ses défenses !... (*Haut.*) Ah ! oui, il me l'a dit aussi... mais vous pouvez être assurée encore de ce côté-là : elle ne me parlera pas, elle ; c'est moi qui lui parlerai, comme je vous dis, de la part de son père ; mais elle n'ouvrira pas la bouche, elle.

NICETTE.

Ah! à la bonne heure si c'est comme ça, parce que, voyez-vous, j'ai si peur, si peur d'être grondée, que je fais tout juste ce qu'on me commande déjà; ni pus, ni moins.... vous m'en serez témoin avec mon maître.

DUPONT.

Oh! oui, vous êtes une fille précieuse.

NICETTE, appelle dans la chambre.

Venez, mademoiselle Sophie; v'là un Monsieur qui vient pour vous parler de la part de monsieur votre père.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, NICETTE, DUPONT.

SOPHIE, en entrant.

Un Monsieur!.... Eh quoi! c'est vous M. Dupont.

(Nicette s'assied derrière et file.)

DUPONT, fait des signes à Sophie pour la retenir.

Oui, Mademoiselle... votre père m'a prié de venir vous faire part... (*Il profite du moment où Nicette prend une chaise pour dire vite et à demi-voix à Sophie.*) Je voudrais bien pouvoir vous dire deux mots sans témoin.

SOPHIE, à Nicette.

Ah! ma bonne, j'ai oublié mon mouchoir dans ma chambre.

NICETTE, se levant.

J'allons vous le chercher, Mam'selle.

(Elle pose son ouvrage sur la chaise et rentre dans l'autre chambre.)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, DUPONT.

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc à me dire de la part de mon père?

DUPONT.

Rien, ma chère Sophie, ce n'est qu'un prétexte dont je me suis servi pour avoir l'avantage de vous entretenir. La crainte de vous perdre m'a tout fait entreprendre. Je sais que votre père veut vous marier ces jours-ci au neveu de M. Derville, et ce mariage me donnerait le coup de la mort; mais mon père, à qui j'ai fait part de mon désespoir, m'a dit qu'il avait un moyen assuré de faire manquer ce projet; ainsi, voyez, ma chère Sophie, voilà le moment de me prou-

ver la vérité de votre tendresse. Mon père ne s'en rapporte pas à moi, il craint de vous compromettre en parlant à M. Duval; il veut être assuré par vous-même que notre union fera votre bonheur, et il m'a répété qu'il n'attendait que votre aveu pour obliger votre père à consentir à notre mutuelle félicité.... (*Il voit Nicette.*) Voilà, Mademoiselle, ce que M. Duval m'a chargé de vous dire.

NICETTE, rentre.

Ma fine, Mam'selle, j'ons retourné tous les coins de la chambre, et je ne retrouve pas pus de mouchoir que rien du tout.

SOPHIE, se fouillant.

Ah! que je suis donc étourdie! je l'ai dans ma poche... pardon de la peine que je t'ai donnée, ma chère Nicette.

NICETTE.

Oh! je disions ben aussi qu'il ne pouvait pas être là-dedans, moi... (*Elle voit les débris de la porcelaine et en ramasse en s'écriant.*) Ah! mais; qu'est-ce qu'a donc cassé ça, Mam'selle, la belle porceline à monsieur vote père?... (*Elle voit la cage ouverte.*) Et la cage qu'est ouverte! et le serin qu'est envolé!...

(Elle laisse tomber les morceaux d'assiettes.)

SOPHIE.

Ah! le pauvre petit!... va donc voir après.

NICETTE.

Ah! mon Dieu! queuque note maîte va dire quand i sera rentré!... oh! comme mon frère va donc être grondé!... oh! Jocrisse! (*Elle appelle.*) oh! mon frère!

(Elle sort en criant et l'appelant.)

SCÈNE XV.

DUPONT, SOPHIE.

DUPONT, vivement.

Décidez-vous, ma chère Sophie! nous n'avons que cet instant, et vous voyez que tout nous favorise.

SOPHIE.

Eh bien! mon cher Dupont, vous ne doutez pas de mes sentimens, et vous pouvez en assurer votre père.

DUPONT.

Oui, mais je vous dis qu'il ne prend mes paroles que pour les transports d'un amant qui se flatte, et à moins qu'il ne l'entende de votre propre bouche...

SOPHIE.

Mais comment faire pour cela?

DUPONT.

Si vous aviez la complaisance de venir un instant...

SOPHIE.

Comment! moi! sortir de chez mon père, en son absence! Ah! Dupont! que me proposez-vous?

DUPONT.

Eh! ma chère Sophie, pouvez-vous balancer vous-même un moment? Songez donc que c'est pour assurer notre bonheur, et pour vous arracher à un hymen qui vous rendrait pour jamais malheureuse! La portière est sortie et m'a laissé la clef; votre gouvernante est éloignée... deux mots; deux seuls mots que vous allez prononcer devant mon père, vont décider de notre sort! Sa maison touche presque à celle-ci, et vous serez revenue avant même qu'on se soit aperçu de votre absence.

SOPHIE.

Ah! Dupont! à quoi l'amour nous expose-t-il, quand une fois il a su maîtriser nos ames!

(On entend Jocrisse crier en dehors.)

DUPONT, avec chaleur.

Eh bien! ma Sophie! venez donc avant

qu'on puisse s'opposer à notre départ, et je jure que mon père lui-même va vous ramener ici dans la minute.

SOPHIE.

Je vous estime trop pour ne pas vous croire. D'ailleurs je n'ai pas à rougir du sentiment que vous m'inspirez, et je consens à l'avouer à votre père, sortons.

(Ils s'en vont ensemble.)

SCÈNE XVI.

JOCRISSE, entre de l'autre côté essoufflé et désolé.

Ah! jarni; la belle journée que j'entame, moi! v'là ben mon année de gages payée en une matinée : outre le serin que je n'ai pas pu attraper, j'ai estropié le maudit chat.... que c'est un anjolat superbe que mon maîte aime à la folie... et pis le chien de chasse, qui m'a entendu crier après le chat, s'est mis à détaler, à détaler... à ses trousses, et pis au diable qui a pu ravoir ni l'un ni l'autre; et pis la porceline que v'là toute décolée! ah! pauvre Jocrisse! ton compte est bon, va; quand ton maître reviendra, i n'y a pus de rémission pour toi, chassé sans rappel! encore, je dis chassé! je serions ben heureux d'en être quitte pour ça! i nous en menaçait

pour la moindre petite chose qu'i disait.... Mais à c't'heure-ci que v'là du pus sérieux, y aura au moins cent coups de bâton de retour... Ah! misérable! v'là mon dernier moment arrivé! où que je me fourrerai pour échapper à sa colère: ah! jarni! si y avait une rivière d'eau dans le bas de la maison, j'irais me noyer pour être plus tôt quitte.

SCÈNE XVII.

JOCRISSE, NICETTE, rentre en croyant parler à Sophie.

NICETTE.

Ah! par ma fine, Mam'selle, je n'avons pas vu le serin... Eh ben! mais... où est-elle donc, Mam'selle?...Oh! Mam'selle!...

(Elle entre dans la chambre de Sophie en criant.)

JOCRISSE.

Hé ben! queuque ma sœur a donc, à c't'heure?

NICETTE, ressortant effrayée.

Elle n'y est pas, ni lui non plus. (*Elle traverse le théâtre en s'écriant.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

(Elle sort en courant.)

JOCRISSE.

Comment, diante! est-ce qu'elle a laissé échapper queuque oiseau aussi?

NICETTE, revenant plus troublée.

Ah! je sommes perdue!... i sont partis tous les deux.

JOCRISSE.

Quoi donc que tu cherches comme ça, toi, ma sœur?

NICETTE.

Eh! bon Dieu! mam'selle Sophie qu'est partie!

JOCRISSE.

Comment! alle est envolée aussi, elle?

NICETTE.

C'est un jeune homme qu'est venu ici, qui l'aura emmenée.

JOCRISSE, s'écriant.

Ah ben! nous v'là dans de beaux draps!... y en avait ben assez de ma part: à présent que v'là sa fille perdue aussi: jarni! i va nous faire pendre.

NICETTE, s'en allant encore.

Faut que j'aille voir au jardin si i n'y seriont pas.

(Elle court en dehors.)

SCÈNE XVIII.

JOCRISSE.

Ah ! pauvre Jocrisse ! i n'y a pus à s'en dédire ; va.... t'es ben sûr de ne pas revenir de celle-là !... (*Ici, il renverse tout ce qui se trouve sous la main jusqu'au panier de vin. Il voit le panier au vin.*) Mais queuque c'est donc que ce panier-là, dessus c'te chaise ?.. c'est du vin apparemment que v'là dedans encore... si j'étions gourmand, pourtant, comme dit mon maître, ça s'rait ben là l'occasion d'en boire... aussi ben, quand i s'en apercevrait, i n'pourrait pas m'en arriver pire, à présent... queu vin que c'est encore ? car ici, y en a de toutes les façons... du vin d'Espagne, comme tantôt, p't-être, à son déjeûner. (*Il regarde les bouteilles et voit l'étiquette.*) Ah ! v'là le nom qu'est dessus : voyons donc ça. (*Il prend une bouteille et lit.*) Ah ! miséricorde ! c'est de la poison ! Queu qu'i veut donc faire de ça ? (*Il la remet sur la table avec effroi.*) Ah ! mais ; je pense à une chose, moi, dans mon désespoir !... ça me vient ben à propos ! Je voulais me noyer tout-à-l'heure.... Si j'attends mon maître, i me fera p't-être encore pus souffrir ; au lieu qu'avec c'te bouteille-là, je pouvons

faire une fin pus aisée. Oui, v'là qu'est dit : faut nous empoisonner.

(Il prend la bouteille avec vivacité.).

SCÈNE XIX.

JOCRISSE, NICETTE.

NICETTE, revient en pleurant.

Ah ! que j'sommes donc malheureuse !... J'avons cherché partout le jardin et les appartemens ; il n'y a pus personne ! Mam'selle est partie avec ce misérable engeoleur-là.

JOCRISSE.

Ah ! ben ! c'est fini aussi pour toi !... Tu n'as pas aut'e chose à faire que de trinquer avec moi.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, NICOLE, entre son panier à la main.

NICOLE, parle déjà dehors.

Quoi que vous me chantez donc, Monsieur, avec vot' notaire et vot' papier ?

JOCRISSE.

Quien ! v'là ma mère aussi !... Quoi qu'al chante donc elle-même ?

NICOLE, regardant de côté et d'autre.

Eh ! je chantons... Je demandons après ce jeune homme qu'est venu m'envoyer cheu le notaire, et que je l'y avons donné les clefs de la porte.

NICETTE.

Comment ! ma mère, est-ce que c'est vous qui l'avez laissé entrer ici ?

NICOLE.

Et sûrement que je l'ai chargé de veiller à ma place.

NICETTE.

Ah ben ! vous avez ben travaillé aussi, vous !... Il a enlevé la fille de not' maîte.

NICOLE.

Ah ! mon sauveur ! est-i possible !

JOCRISSE.

Ah ! v'là ma mère qu'a son compte aussi !... V'là le dernier jour pour toute la famille.

NICOLE, éperdue.

Mais, mais, queuque vous me dites donc là, vous autes ?

NICETTE.

Eh! je dis, ma mère, que je sommes perdus, et que c'est vous la cause de tout. Vous teniez la porte, i ne fallait laisser entrer personne.

NICOLE.

Oh! que je sommes donc malheureuse d'avoir été si bonne!... Mais, mais, par où qu'i zavont donc passé?

JOCRISSE.

Bah! il n'y a pus à chercherça, à c't'heure, allez... Not' plus court, à nous, c'est de passer tretous par c'te porte-là, tenez...

(Il leur montre la bouteille.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, COLIN.

COLIN.

Mon frère, v'là mon cousin Nicolas qu'arrive.

JOCRISSE.

Je n'avons pus besoin de lui, à présent; ma condition est toute trouvée : mais, c'est égal, s'il est de bonne amitié, i nous tiendra compagnie... Tiens, il nous dit tout cela en

sautant : pleure, voilà mon mouchoir. (*Il lui dit encore dans le courant de la scène.*) Il faut que tu boives avec nous... tu ne veux pas, je vais jeter la maison par la fenêtre. Ma pauvre mère! et vous, ma sœur, j'avons fait aujourd'hui de ben grandes sottises, et je n'avons pas de reproches à nous faire, puisque j'avons chacun la note.... n'y a pus de pardon à attendre de not' maître, déjà... mais j'avons un moyen de braver sa colère. Emportons ce panier, venez avec moi dans le jardin, et si vous avez le courage de faire comme moi, je vous réponds que M. Duval n'aura pas le cœur de nous gronder tantôt. (*Il prend le panier avec sa sœur, chacun d'une main, et ils s'en vont tous quatre en se couvrant le front, et en fesant de grands gestes d'un désespoir comique. Il revient seul et dit.*) Eh bien! puisqu'il faut périr, mourissons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUVAL, seul, il est très en colère ; il pose sa canne et son chapeau.

Ah ! ventrebleu ! c'est bien la peine de me faire courir comme cela pour apprendre une mauvaise nouvelle. Le diable emporte Derville et celui qui m'a écrit la peste de lettre ! La maudite place est bien donnée, mais ce n'est pas à Derville, et par conséquent je n'ai qu'à m'en passer, moi. Au diable soient tous les gens qui se flattent comme cela de protections qu'ils n'ont pas ! Aussi Derville aura mon vin comme j'ai eu sa place. Et ma maison qui est bien gardée... j'ai frappé une heure à la porte, personne ne m'a ouvert, et si je n'avais pas eu une double clef sur moi, je n'aurais pas pu rentrer. La vieille Nicole dort apparemment ? mais ce gueux de Jocrisse aurait dû m'entendre. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas ici ? (*Il pousse avec le pied les débris des assiettes.*) Dieu me pardonne, je crois que ce sont mes

assiettes de porcelaine que ce malheureux-là m'a cassées. (*Il en ramasse.*) Justement. Ah! que je me repens de ne l'avoir pas chassé ce matin comme je le voulais avant de sortir!... Voyez comme cette chambre est faite; tenez, tout est sens-dessus-dessous. Cette cage, qu'est-ce qu'elle fait là sur cette chaise? (*Il va pour la prendre.*) Eh bien! mais, elle est ouverte et le serin n'y est plus: ah! le misérable! et le panier de vin, où est-il donc? il a disparu aussi, je crois. Mais, mais, mais; qu'est-ce que tout cela veut donc dire? Est-ce que le diable a passé dans ma maison, pendant mon absence? (*Il sonne et appelle à plusieurs reprises.*) Jocrisse? holà! Jocrisse? le malheureux se sera sauvé après... Jocrisse?

SCÈNE II.

DUVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, sans le reconnaître.

Hé bien! qu'est-ce donc qui fait ce tapage-là ici?

DUVAL.

Ah! le coquin! dans quel état le voilà!

JOCRISSE.

Parlez-donc, voyons. Queuque vous me demandez?... Êtes-vous un parent aussi?

DUVAL, plus en colère.

Comment! gueux, tu ne me reconnais plus?

JOCRISSE, se remettant un peu.

Ah! ventregué! si fait... A la voix, je vois que vous êtes monsieur Duval; mais pour avec mes yeux, je n'y vois pus guère.

DUVAL.

Le scélérat! le voilà ivre-mort.

JOCRISSE, ivre.

Ah! oui, mort, bientôt. Je crois que ça n'tardera pas; car je ne nous sommes pas épargné.

DUVAL.

L'effronté coquin! d'oser paraître comme cela devant moi : je ne sais qui me tient que je ne lui donne vingt coups de canne. (*Il prend sa canne.*)

JOCRISSE.

Oh! i n'y a pas besoin de ça pour m'achever; allez... j'ai pris la dose assez forte pour qu'elle me finisse toute seule.

DUVAL, outré.

Le gueux a bu mon vin, et il a encore l'impudence de s'en vanter! (*Il le prend au collet.*) Mais, misérable que tu es!...

JOCRISSE.

Oh! Monsieur, c'est égal, quand vous vous fâcherez; pour le peu de tems que j'ai encore à vivre, je ne crains pas votre colère.

DUVAL.

Mais qui est-ce qui t'a pu conseiller une sottise aussi hardie?

JOCRISSE.

Personne ne m'a conseillé, c'est moi-même qu'a pris mon parti. Quand j'ai vu que j'avais manqué à un aussi bon maître que vous, j'ai dit : faut se punir soi-même. J'ai trouvé là le poison que vous aviez laissé, et j'en ai bu et rebu jusqu'à ce que je sois tombé sous la table.

DUVAL, à part.

Ah! maladroit que je suis! c'est justement la précaution que j'ai voulu prendre qui m'a trahi : je ne m'étonne plus qu'il ait tout cassé après.

JOCRISSE.

Après! non, Monsieur, c'est avant que j'a cassé.

DUVAL.

Mais, mais, explique-moi donc tout cela si tu peux.

JOCRISSE.

Ah ! c'est ben aisé, Monsieur... (*Pleurant.*) Vous savez ben d'abord vot' serin ?...

DUVAL.

Eh bien ! je ne vois que trop qu'il n'y est plus.

JOCRISSE.

Oui, Monsieur ; en nétoyant sa cage, i s'est envolé.

DUVAL.

Encore un beau tour que tu m'as fait là.

JOCRISSE, pleurant encore plus fort.

Vous savez ben vot' porceline qu'était là-haut.... En voulant courir après le serin, je l'ai fait descendre jusqu'à terre.

DUVAL.

Oui, j'ai vu tous ces chefs-d'œuvres-là.

JOCRISSE.

Vous savez ben vot' chat anjola ?...

DUVAL.

Hé bien ! quoi ! mon chat ?.... Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose aussi ?

JOCRISSE.

Comme il allait pour déjeûner avec le serin,

je lui ai jeté un coup de bâton, et j'y ai cassé une jambe, sans le vouloir.

DUVAL.

Ah! l'enragé! tu mériterais que je t'en cassasses deux, à toi!

JOCRISSE.

Vous savez ben, votre beau chien de chasse que vous aimez tant, tout moucheté?...

DUVAL, s'impatientant tout-à-fait.

Encore! mais c'est donc un sort qui a tout retourné ici?

JOCRISSE.

En courant après le chat, il est sorti de la maison, et i s'est perdu.

DUVAL, levant la canne sur lui.

Ah! le misérable! je vais l'assommer tout d'un coup, crainte d'en apprendre davantage.

JOCRISSE.

Hé, Monsieur, ayez un peu de patience. Je vous dis que je ne peux plus aller loin... (*Il fait un hoquet.*) Tenez, v'là déjà les hoquets de la mort qui me prennent.

DUVAL, le repoussant.

Ote-toi de devant moi, malheureux! car je n'aurais pas la force de me retenir plus long-tems; mais, je m'en vais laver la tête à

ta mère pour ne t'avoir pas empêché de faire toutes ces sottises-là...

JOCRISSE.

Ah ! ne lui dites rien non pus, à elle ; la pauvre bonne femme ! elle est aussi avancée que moi.

DUVAL.

Qu'est-ce que tu veux dire ? aussi avancée que toi ? est-ce qu'elle aurait eu l'effronterie d'en boire ?

JOCRISSE.

Ah ! mon Dieu, oui, Monsieur, elle s'est empoisonnée aussi.

DUVAL.

Miséricorde ! cette vieille folle, tenez.... Mais ta sœur, au moins, aurait dû vous retenir.

JOCRISSE.

Ma sœur !... Oh ! elle a sa dose aussi, celle-là.

DUVAL.

Comment ! ta sœur en est encore ?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, toute la famille est détruite : j'étions tretous coupables, je nous sommes tretous punis.

DUVAL.

Eh! mais, mon panier a dansé, à ce qu'il paraît?

JOCRISSE.

Oh! tout entier; i n'en a pas resté une goutte : j'étions si piqué de vous avoir manqué, que je n'avons pas voulu risquer d'en revenir; jusqu'à mon petit frère... et pis encore un de mes cousins qui nous a tenu compagnie même.

DUVAL.

Que le diable soit de la maudite famille!... Toute la pièce entière n'y aurait pas suffi!.... Il ne manquerait plus que ma fille s'en soit mêlée aussi.

JOCRISSE.

Ah! oui, comme vous dites, et c'est ce qui a fini la pièce.... Mais, c'est le jeune homme qui l'a emmenée, c'te pièce-là.

DUVAL, confondu.

Comment, ma pièce est partie aussi!... Ah! c'est un peu trop, par exemple!... Et, qui l'a emportée?

JOCRISSE.

Dame! c'est un jeune homme qui est venu de votre part, à ce qu'a dit ma mère.

DUVAL.

Ta mère est une extravagante : je n'ai envoyé personne. Les scélérats s'entendaient tous ; le complot était arrangé avec la mère et la sœur ; ils ont tous donné les mains à me faire voler.

JOCRISSE.

Pas du tout, Monsieur : je nous lavons les mains de ça, nous... Je n'avons fait d'aute mal que d'avoir laissé entrer ce jeune homme.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT FILS.

DUPONT, fils.

Oui, Monsieur, c'est la vérité : je dois rendre témoignage à l'innocence de vos domestiques : c'est moi seul qui l'ai emmenée, et aucun d'eux n'a été d'accord avec moi.

DUVAL.

Comment, Monsieur! c'est vous?...

JOCRISSE.

Oh! c'est ben heureux que nous v'là lavés de celle-là?

SCÈNE IV.

(Pendant cette scène et les suivantes, Jocrisse veut accrocher la cage et se laisse tomber avec la chaise, ensuite, il renverse le secrétaire étant assis dessus, etc.)

DUVAL, DUPONT FILS, JOCRISSE.

DUVAL.

Quoi! Monsieur, vous!... Un jeune homme que j'ai cru honnête! il a pu entrer dans votre ame de me faire un vol comme celui-là?

DUPONT, fils.

Monsieur, ce n'est point à titre de vol, assurément, que je l'ai emmenée...

DUVAL.

Ce n'est pas à titre de vol!... Ce sera à titre de plaisanterie, apparemment?... Et où l'avez-vous menée, enfin?

JOCRISSE.

Oui, je voulons savoir ça.

DUPONT, fils.

Elle est chez mon père, Monsieur.

DUVAL.

Ah! chez votre père!... Eh bien! il m'en

répondra, lui... (*A part.*) Ainsi que des frais de transport et du déchet, s'il y en a.

DUPONT, fils.

Ah! Monsieur! mon père qui se flatte d'être votre ami, m'a assuré que vous consentiriez à m'en laisser la possession.

DUVAL

Votre père vous a assuré cela?... (*A part.*) Oh! s'il me le paie bien, nous verrons. (*Haut.*) Vous l'aimez donc beaucoup?

DUPONT, fils.

Si je l'aime! ah! Monsieur, au-delà de toute expression!

DUVAL.

Peste! vous n'êtes pas dégoûté!... Et votre père ne le haît pas non plus à ce qu'il paraît?

DUPONT, fils.

Ah! Monsieur! outre que tout le monde doit naturellement l'aimer, mon père se fait un double plaisir d'acquiescer à mes désirs sur ce point.

DUVAL.

Votre père est bon!... Mais cela ne me regarde pas... pourvu qu'il m'en paie ce que je veux en avoir... Vous conviendrez toujours que c'est une jolie façon d'entamer ses mar-

chés, de commencer par s'emparer de la marchandise.

JOCRISSE.

Tiens, il appelle cela de la marchandise.

DUPONT, fils.

Ah! Monsieur! quel nom lui donnez-vous? la crainte de la voir passer au pouvoir d'un autre, m'a seul inspiré cette démarche, qui pourrait paraître inconséquente, si mes intentions ne la justifiaient.

DUVAL.

Une belle justification!... Enfin, est-ce vous ou Monsieur votre père qui en ferez le prix?

DUPONT, fils.

Le prix, dites-vous?... Monsieur; mon père et moi la regardons comme impayable.

DUVAL.

Oh! certainement, vous n'en trouveriez pas de pareil... mais enfin, chaque qualité a son taux.

DUPONT, fils.

Les qualités!... Ah! je suis persuadé qu'elle les a toutes.

DUVAL.

Pardonnez-moi. Je ne veux pas vous trom-

per. Pour la couleur, d'abord, elle n'est pas bien claire, elle tire un peu sur le paillet.

DUPONT, fils.

Comment, sur le paillet?

DUVAL.

Oui, oui; mais ça a du corps, c'est moelleux.

DUPONT, fils, à part.

Que diable; est-ce qu'il me bat la campagne?... Pardon, mon cher Monsieur; de quoi me parlez-vous donc à présent?

DUVAL.

Et parbleu! je vous parle de cette pièce de vin de Bourgogne que vous êtes enragé d'avoir.

DUPONT, fils.

Moi, Monsieur?... et c'est de Mademoiselle votre fille que je vous parle.

DUVAL, démonté.

De ma fille! en voilà bien d'une autre!... Comment, Monsieur!... Est-ce que ce serait ma fille qui serait chez vous?

DUPONT, fils.

Oui, Monsieur, elle-même.

DUVAL, s'écriant avec un redoublement de colère.

Ma fille! ah! ventrebleu! voilà le coup de

grâce ; il ne me manquerait plus que ma maison fût brûlée. Fiez-vous donc à des domestiques !... Mais, Sophie, Sophie, elle-même... Une fille que j'aimais !.. être capable de suivre un étranger !... de fuir ! d'abandonner son père !... Ah ! ciel...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, DUPONT PÈRE.

DUPONT, père.

Non, mon ami, ta fille ne t'a point fui ; elle a bien voulu ne pas se refuser à mon invitation ; mais elle vient se rendre à ton autorité, et se recommander à ta tendresse.

DUPONT, fils.

Ah ! Monsieur, que l'amitié vous engage à ne pas faire un reproche à Mademoiselle d'une démarche innocente dont toute l'irrégularité devrait retomber sur moi, si mon père ne nous en obtenait le pardon.

DUVAL.

Eh ! quel droit Monsieur votre père a-t-il de vouloir régler ma famille ? — Rentrez, Mademoiselle, rentrez dans votre apparte-

ment; j'aurai soin désormais que vous n'en puissiez sortir sans ma permission.

SCÈNE VI.

DUVAL, DUPONT PÈRE, JOCRISSE.

DUVAL.

Ah ça, Monsieur, nous avons une petite explication assez sérieuse à avoir ensemble.

DUPONT, père.

Et je viens exprès pour te la donner. Rappelle-toi d'abord la place que tu fesais solliciter par ton M. Derville.

DUVAL.

Oui, un beau solliciteur, et une belle course que je viens de faire! Si je connaissais celui qui m'a écrit la maudite lettre pour m'envoyer lui faire des complimens, il me le paierait.

DUPONT, père.

Bien décidément? en ce cas, c'est moi-même : oui, mon ami, moi, moi, te dis-je; mais, je te devais cela pour ton obstination à vouloir te confier dans un être aussi inutile que Derville. Console-toi, pourtant; j'ai obtenu la place, et j'en ai fait expédier le brevet en blanc, de sorte que j'en puis disposer.

Ainsi, pour terminer en bref, d'après la déclaration que mon fils m'a faite de son amour pour ta fille, et l'aveu que je viens d'obtenir d'elle-même, je te la demande pour lui.

DUVAL.

Comment! c'est toi qui as obtenu la place?

DUPONT, père.

Oui, mon ami, mais pour te l'offrir; en voilà le brevet, voilà un contrat de mariage; troc, pour troc; signe l'un, je signerai l'autre.

DUVAL.

J'accepte avec reconnaissance, et je te réponds que, malgré tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, la journée finit encore pour moi bien plus heureusement que je ne le croyais.

JOCRISSE.

Oui, pour vous; mais pas pour moi, qui suis empoisonné.

DUVAL.

Tu mériterais de l'être, coquin; mais c'est d'excellent vin de Bourgogne que tu as bu.

JOCRISSE.

C'est du vin! je l'ai reconnu au passage. Ah! mon cher maître, en faveur du mariage de mademoiselle Sophie, est-ce que vous ne me pardonnerez pas toutes mes sottises?

DUVAL.

Te pardonner, misérable! après tout ce que tu m'as fait?

JOCRISSE.

Ah! M. Duval, de grâce, oubliez tous mes torts encore cette fois-là.

DUPONT, père.

Allons, mon ami, allons, dans cette circonstance, il ne faut pas faire de malheureux; une amnistie générale.

JOCRISSE, voulant se jeter aux pieds de son maître.

Une amnistie, mon cher maître; une amnistie générale!

DUVAL.

Laisse-moi tranquille, drôle, et va te coucher.

JOCRISSE.

Grand merci, Monsieur.

DUVAL.

Tu n'as donc plus peur de mourir.

JOCRISSE.

Me v'là rassuré de vot' côté; reste à présent le pus insentiel : et c'est du vôtre, Mes-

sieurs; je connaissons encore une maladie, c'est celle-là de vous déplaire! Vous causer de l'ennui, c'est vraiment là le poison sans remède.

FIN DU DÉSESPOIR DE JOCRISSE.

JOCRISSE

CHANGÉ DE CONDITION,

COMÉDIE-FOLIE EN DEUX ACTES,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, en 1793.

PERSONNAGES.

M. DUPONT.
Mme DUPONT.
M. DORVAL, peintre, ami de Dupont.
URSULE, servante.
JOCRISSE, valet de Dupont.
GLAUDE, paysan.
UN PERRUQUIER, gascon.
UN COLPORTEUR DE LOTERIE.

La scène est à Paris, dans la maison de Dupont.

JOCRISSE

CHANGÉ DE CONDITION,

COMÉDIE-FOLIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle; on voit d'un côté un chevalet, sur lequel est un tableau couvert d'une toile grise; de l'autre côté un buffet, etc, etc.

SCÈNE I.

JOCRISSE, seul.

Oh! ma fine; on a ben raison de le dire, ça! C'est incrédule. Comme une chose est différente au contraire d'une aute!... Je l'aurais pas jamais cru, moi, si je l'avais pas t'éprouvé par moi-même, et dans ma propre personne... Je ruminais toujours, à part moi, dans ma première condition, que c'était un si mauvais

métier que le service des maîtes, que je n'en voulais plus servir d'autes, si j'en étais dehors... Oh! oui; j'aurais mieux aimé... putôt me faire maîte moi-même que de redevenir domestique... Oh! ça n'a tenu qu'à l'argent de quoi leux y payer des gages. Le maîte que j'ai quitté était si ridicule, qu'i se fâchait toujours pour la moindre chose; y grondait, pestait après moi, et ne trouvait jamais rien de ben fait. Eh ben! moi, j'en ai rencontré un tout à la rebours de lui, apparemment... Quand je casse, ou que je brise, ou que je fais quéque sottisse, il en rit, et j'ai toujours raison... ça prouve ben la vérité de ce que je pensais, moi, que c'est par la faute des domestiques, quand les maîtes ne sont pas contens; c'est à eux à savoir ben prendre les choses... I' n'y a que ma maîtresse qui est encore un tantinet taquine, elle... sans quoi, je serais ici comme le poisson dans l'iau. Quand je casse un plat... ou ben un verre... ou ben une soupière... ou ben un miroir... i' semble que je l'y arrache une dent... Oh! c'est un mauvais caractère aussi, elle; mais en revanche, mon maîte, il est d'une bonne pâte, lui... j'en voudrais jamais servir de plus difficiles... Oh! oui, si ça dure comme ça, je resterai long-tems avec lui ... Voyons un peu; avant de travailler, faut que je déjeûne; car j'ai encore un plaisir ici; c'est qu'on ne m'y plaint pas la mangeaille... Visitons le buffet... Bon! v'là un morceau que

je me suis réservé pour ce matin. Hier au soir, Monsieur et Madame ont soupé en ville; y avait une poularde cuite qu'avait resté du dîner, je l'ai laissé emporter par le chat, qui en a mangé la moitié. Madame a crié comme un chien; mais le mari n'a fait qu'en rire, lui. Ah! ben, qu'il a dit, pisqu'il l'a traînée par l'escalier, que Jocrisse mange l'aute moitié à c't'heure pour le punir... Ah ben! moi, pas fier; v'là que je fais mon déjeûner avec les restans du chat. (*Il mange.*) Je boirai un coup de plus pour laver la poussière, v'là tout. (*Il se verse à boire.*) et à la santé de mon maître; mais pas de sa femme, dà! (*Il boit.*)

(On entend un COLPORTEUR qui crie en dehors:)

C'est aujourd'hui la loterie royale de France; qu'est-ce qui veut le gros lot? 955 fr. pour 24 sous.

JOCRISSE.

La peste! qu'est-ce qui le veut? c'est moi... Si j'étais ben sûr que ça soye vrai ce qu'i dit là, je l'y troquerais tout de suite pour un écu de six francs de pièces de 24 sous.

LE COLPORTEUR, en dehors.

V'là mon dernier; au dernier les bons.

JOCRISSE.

C'est vrai que je l'ai toujours entendu dire; c'est le dernier qu'est le meyeur... Faut que j'en éprouve. (*Il ouvre la fenêtre pour l'ap-*

peler ; puis il s'arrête en disant:) Si je pouvais gagner sans risquer mon argent, ça serait encore pus sûr.... Ah! bah!.... c'est égal; enzhardissons-nous.... et pis, comme dit encore l'aute? qui ne risque rien n'a rien.... Si j'étais de la loterie, je mettrais ça dessus ma porte... (*Il appelle par la fenêtre.*) Par ici, eh! monsieur gros lot! c'est moi qui le veux... (*Il revient.*) S'il peut me le faire gagner, j'épouse tout de suite mam'selle Ursule; elle ne reculera pas au mariage quand elle me verra une avance comme ça.

SCÈNE II.

LE COLPORTEUR, JOCRISSE.

LE COLPORTEUR.

Qu'est-ce qui me demande ici?

JOCRISSE.

C'est moi. Mais c'est pas vous que je demande : c'est le gros lot que vous annoncez là... En êtes-vous bien sûr?

LE COLPORTEUR.

Pardine! si j'en suis sûr; j'ai les cinq numéros gagnans. C'est à vous à ben choisir; combien voulez-vous gagner?

JOCRISSE.

Moi, le pus que je pourrai. Combien qu'est le pus fort?

LE COLPORTEUR.

Oh! Il n'y a pas de fisque à ça; plus qu'on y met, et plus....

JOCRISSE.

Et pus qu'on y perd, p'têtre?

LE COLPORTEUR.

Non; plus on a d'espérance d'y gagner.

JOCRISSE.

Ah! mais, de l'espérance!... V'là que vous rabattez, à c't'heure. C'est pas de l'argent comptant ça, de l'espérance.

LE COLPORTEUR.

Si fait; quelquefois ça en rapporte. Le dernier tirage, j'ai donné 955 francs pour 24 sous à un domestique.

JOCRISSE.

Sarpédié! v'là mon compte; je suis domestique aussi, moi, et je vas vous donner 24 sous tout de suite à ce prix-là.

LE COLPORTEUR.

Eh ben! choisissez; vous y avez la main.

JOCRISSE.

Oh! bah! choisir!.. Si je pernais le mauvais,

je me le pardonnerais jamais. Je prends le premier tout d'un coup... D'abord, je vous préviens que c'est pour me marier ; ainsi, faites-moi gagner.

LE COLPORTEUR.

Oh! ça ne peut pas vous manquer, si c'est pour ça Vous êtes sûr que vous avez là de quoi payer le repas de la noce, et encore c'tilà des accordailles.

JOCRISSE prend un billet! et lui rend le paquet.

Allons, tenez ; je me fie à celui-là.

LE COLPORTEUR.

Ah! mais, attendez donc ; c'est une mise qu'est restée, ça ; c'est un billet de six francs. Ah! ventrebleu! vous gagnerez ben davantage avec celui-là.

JOCRISSE.

Ben davantage!... Oh! jarnigouette! ça tombe ben à point! j'ai tout juste là un écu de six francs que ma mère m'a donné quand j'ai parti, qu'elle m'avait recommandé de ben l'employer!.....

LE COLPORTEUR.

Eh bien! vous ne pouvez pas mieux l'employer que ça. Vous le placez à fonds perdus ; c'est le plus haut intérêt.

JOCRISSE.

A la bonne heure; parce que, voyez-vous, je le gardais pour pendre la crémaillère avec mam'zelle Ursule, quand j'en aurais ramassé d'autes... le v'là.

LE COLPORTEUR, prenant l'écu de six francs.

En ce cas-là, vous pouvez d'avance allumer le feu dans la cheminée; v'là de quoi faire bouillir la marmite. Serrez-bien ce papier-là; et si vous ne me revoyez pas dans une coupe d'heures, vous n'avez que faire d'inviter personne à votre noce.

(Il s'en va.)

SCÈNE III

JOCRISSE.

C'EST-A-DIRE qu'il ne faudra personne pour manger la gagne!... Ah! dame! ça ne ferait pas mon compte; ça!... Mais il a le sien, lui, i s'en va toujours avec mon argent, et i me laisse le papier... Ah! bah! au bonheur. Faut ben qui' z'en fassiont gagner queuquezuns, quand ça ne serait que pour en attraper d'autes.

SCÈNE IV.

M. DUPONT, JOCRISSE.

M. DUPONT, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

Eh bien! Jocrisse! comment ça va-t-il, ce matin, mon garçon?

JOCRISSE.

Ah! je dis, Monsieur, ça ne va pas encore trop mal.

DUPONT.

Te sens-tu en bonnes dispositions aujourd'hui? feras-tu bien crier mon épouse?

JOCRISSE.

Ah dame! on ne sait pas ça d'avance.... Mais c'est qu'aussi, vous savez ben que Madame... mais, bah! je l'écoute pas, elle.

DUPONT.

Comment! tu ne l'écoutes pas!... Mais ce n'est guère honnête, ce que tu me dis là.

JOCRISSE.

Pardonnez-moi, Monsieur, si fait.... Je dis, je l'écoute pas quand a' crie; mais quand a' me commande, je l'écoute, et j'li obéis tout de suite.

DUPONT.

Ah ! c'est un peu raccommodé comme cela ! (*A part.*) Non, réellement, il n'est pas absolument bête : il n'est qu'un peu ahuri. (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens là ?

JOCRISSE.

Ça, Monsieur !... c'est ma fortune.

DUPONT.

Ta fortune ?

JOCRISSE.

Oui, à moi ; et pis encore à mam'selle Ursule.

DUPONT.

Eh ! mais, c'est un billet de loterie !

JOCRISSE.

Tout juste; et qui m'a ben coûté six bons francs encore : mais le marchand m'a dit comme ça que c'était de l'argent ben placé.

DUPONT.

Oh ! oui, à fonds perdus.

JOCRISSE.

Ah ! ma fine ! v'là le même mot qu'i m'a dit. Faut que ça soye un brave homme ; car i ne m'a pas trompé.

DUPONT.

Oh! non; tu peux en être sûr, si c'est cela qu'il t'a dit... Mais, innocent que tu es, pourquoi mets-tu six francs à la loterie, au lieu de garder ton argent ?

JOCRISSE.

Ah! c'est pour épouser mam'selle Ursule quand j'aurai gagné.

DUPONT.

Ah! tu veux te marier aussi?

JOCRISSE.

Eh! pardine! tout comme un aute.

DUPONT.

Et avec notre cuisinière ?

JOCRISSE.

Oui Monsieur, parce qu'a' fera ma cuisine aussi, après la vote.

DUPONT, riant.

Ah! j'avoue que je serais curieux de voir cette noce-là.... Mais comme elle ne se fera que quand tu auras gagné, nous avons tout le tems d'y songer. A présent, parlons un peu de nos affaires. As-tu porté mes lettres de bon matin, comme je te l'avais dit ?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, et si matin même que j'é-

tais pas réveillé quand j'ai parti. J'ai pris tout vote monde au saut du lit.

DUPONT.

Bon. T'a-t-on fait réponse ?

JOCRISSE.

Oui, et je les ai mises sur votre bureau.

DUPONT, toujours riant.

Fort bien... Ah ! dis-moi, as-tu passé chez le perruquier pour ma perruque neuve ?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur : i n'y était pas ; mais j'ai toujours pris la perruque que j'ai vue dans une boîte, et je vous l'ai apportée... La v'là.

(Il montre la boîte.)

DUPONT.

Tu as bien fait. Voyons ; mets-la-moi, que je l'essaie. (*Il s'assied, et ôte son bonnet de nuit.*) C'est un petit cadeau que je me fais pour mettre avec mon habit neuf.... Cela me donnera un air plus distingué pour figurer pendant la fête.

JOCRISSE, ayant mis la perruque à Dupont.

La peste ! oui : v'là déjà z'une perruque qui vous distingue ben la tête !... Je ne vous reconnais pus, moi.

DUPONT, se carrant.

Voyons, apporte-moi un miroir.... On a beau dire, la coiffure fait beaucoup à un homme.

JOCRISSE, lui présentant le miroir.

Tenez, Monsieur, dévisagez-vous.

DUPONT, se regardant.

Ah! Morbleu! qu'est-ce que je vois là?

JOCRISSE.

Eh! pardine, Monsieur, c'est vous.

DUPONT.

Moi! ça!.... Eh! c'est une perruque d'abbé que tu m'apportes-là.

JOCRISSE.

Comment, Monsieur, d'abbé!... Est-ce que ce n'est pas la vôtre?

DUPONT.

Eh! non, ventrebleu! La mienne est à trois circonstances; c'est une financière.

JOCRISSE.

Ah! dame, c'est p't-être que le perrutier a oublié les circonstances... Mais toujours elle vous va ben.

DUPONT.

Oh! oui; ça me distingue, comme tu disais!... Elle ne me prend pas la moitié de la

tête... Là ! voilà-t-il encore une étourderie assez forte que tu me fais là ?... Conviens donc qu'un autre se fâcherait de ta bêtise.

JOCRISSE.

Oh ! oui, mais Monsieur n'a pas un mauvais caractère, lui.

DUPONT, se regardant.

Me coiffer en abbé ! là ! voyez cet imbécile ; quelle figure cela me donne ! quelle gravité ! quel air noble !... Le diable m'emporte si je peux me regarder sans rire.

JOCRISSE.

C'est vrai ! quand je regarde Monsieur, j'en ai envie aussi, moi.

DUPONT.

Vois donc comme ça me fait ressortir la tête !

JOCRISSE.

Comment donc ! ça vous fait gentil comme tout.

DUPONT.

Oh ! je voudrais que ma femme me vît comme cela !

JOCRISSE.

Oh ! alle vous trouverait, ma fine, ben à son goût !... (*A part.*) Quand je dis que c'est

un plaisir comme i' prend les choses : j'ai pus d'agrément à me tromper qu'à ben faire, avec lui.

DUPONT, ôtant la perruque.

Tiens, remets la perruque dans la boîte, et dis à Ursule de la porter chez le perruquier. Toi, monte au troisième, et dis à Dorval que ma femme l'attend pour lui donner une séance, et finir son portrait.

JOCRISSE.

Ça suffit, Monsieur; j'y vas, et je li dirai comme ça que Madame l'attend pour li donner de la science pour finir son portrait.

(Il sort.)

DUPONT.

Oui, tout juste.... Tu en aurais bon besoin, toi, de science pour entendre ce qu'on te dit.

SCÈNE V.

DUPONT.

Voyons donc ce portrait de ma femme. (*Il lève la toile, et tourne le chevalet et le tableau en face du Public.*) Il n'est pas mal ressemblant déjà! Mais je n'aime pas cette idée que Dorval a eue là de la peindre en profil... Je ne suis pas artiste, moi, mais j'imagine qu'une jolie fem-

me gagne toujours à être vue tout entière... Je l'entends; allons avertir madame Dupont.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DORVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, mon maître m'a dit comme ça que Madame attendait après vous pour la finir.

DORVAL, riant.

Bon! bon, nous allons travailler à le contenter. Oh! oh! je vois bien qu'il est pressé; il a déjà placé le chevalet. Madame va venir, sans doute; apprêtons ma palette et mes pinceaux.

(Il prépare ses couleurs.)

JOCRISSE, le regardant faire.

Eh! jarni! Monsieur le peinte! j'ai déjà eu envie ben des fois... Si vous étiez un homme, là!... Je vous en prie; dites-moi un peu, c'est-i pus difficile à retirer un homme en portrait qu'une femme?

DORVAL.

Mais, c'est à peu près la même chose.

JOCRISSE.

Moi, par exemple, regardez-moi ben; croyez-vous que ma figure jouerait ben sus zune toile comme ça?

DORVAL.

Comment! est-ce que tu voudrais te faire peindre?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur; dessus votre respect, je voudrais faire cadeau de mon visage à mam'-selle Ursule dans sa tabatière.

DORVAL.

La peste! quelle galanterie!

JOCRISSE.

Seriez-vous capable de m'aider à faire ce coup-là?

DORVAL.

Mais si j'en avais le tems, je te ferais un petit croquis.

JOCRISSE.

Qu'est-ce que c'est d'un croquis?... Ah! Monsieur croit badiner, p't-ête; mais, quand j'étais petit, on me disait ben que j'étais gentil à croquer.

DORVAL.

Oui; mais tu as bien changé depuis ce tems-là! (*A part.*) C'est égal, il a une fi-

gure à Callot, dont je ne serais pas fâché d'avoir la charge... (*Haut.*) Eh bien! voyons; mets-toi là : je vais t'ébaucher tout de suite.

JOCRISSE.

Ah! mais, non; je ne veux pas qu'on me débauche; moi!... au moment où je vas me marier! mam'selle Ursule ne serait pas contente...

DORVAL.

Eh! je ne parle pas de te débaucher; je dis que je vais faire l'esquisse de ta figure.

JOCRISSE.

A la bonne heure, si c'est de ma figure que vous parlez; mais i faut me faire ben joli garçon pour qu'elle m'aime ben.

DORVAL, tirant son crayon et un morceau de papier.

Ne t'inquiète pas; je vais te rendre intéressant.

JOCRISSE.

Oui : faites-moi les cheveux blonds; entendez-vous? et bouclés comme quand j'étais petit.

DORVAL, le plaçant.

Oui, oui; tiens-toi bien.

JOCRISSE, remuant toujours.

Et pis, je veux que vous me fassiez les yeux bleus, avec des belles paupières ben noires.

DORVAL.

Eh mais! tu les as gris, les yeux, et les sourcils rouges.

JOCRISSE.

C'est égal; faites-les toujours bleus : j'ai mes raisons; et pis, n'oubliez pas un grand front.

DORVAL.

Mais tu l'as petit.

JOCRISSE.

Qu'est-ce que ça vous fait? je vous dis de le faire grand, moi, et les yeux bleus, parce que mam'selle Ursule ne les aime que comme ça.

DORVAL.

Ah! tu as raison, il faut la contenter.

JOCRISSE.

Et pis le nez ben effilé, avec un trou dans le menton.

DORVAL.

Mais tu as le nez tout rond, avec un menton de galoche.

JOCRISSE.

Mais, Monsieur, faites donc au goût du monde; je vous dis que j'y avais un trou étant petit, moi.

DORVAL.

Ah! c'est différent; je ne pouvais pas deviner ça.

JOCRISSE.

Eh ben! d'abord qu'on vous le dit... Et pis, faites-moi des belles dents ben blanches; que je rie toujours avec... et pis des belles couleurs ben rouges sur les joues; car je les avais toujours comme des pommes d'api.

DORVAL.

Ah! ventrebleu! voilà un portrait où elle te reconnaîtra bien.

JOCRISSE.

Voyons donc un peu si ça va ben!... (*Il regarde.*) Quiens! Est-ce que vous y pensez donc, vous? je vous dis de me faire les yeux bleus, les cheveux blonds et les joues rouges, et tout ça, c'est tout noir.

DORVAL.

Sans doute, parce que ce n'est que l'esquisse au crayon.

JOCRISSE.

Ah ben, oui! au crayon! mam'selle Ursule n'aimera pas ça. Il me faut des belles peintures comme à Madame.

DORVAL.

J'en mettrai après; mais c'est pour prendre d'abord l'idée de ta figure.

JOCRISSE.

Ah! passe comme ça; mais n'épargnez rien, je vous en prie, Monsieur : j'aime mieux payer tout ça sus les pour boire que vous me donnez de tems en tems.

DORVAL.

Fort bien! comme ça, par le fonds que tu fais sur ma générosité, je suis payé d'avance.

JOCRISSE.

C'est ça, Monsieur; et si i reste quéque chose de surplus, je vous le racquitterai en commissions.

DORVAL.

Oh! sans doute; nous nous arrangerons bien.... Ecoute, tu n'as qu'à toujours commander la tabatière, et puis je prendrai mesure dessus pour la grandeur du médaillon... Mais, madame Dupont ne vient point, et le jour se perd, je vais voir ce qui la retient.

(Il serre le papier dans sa poche, et sort.)

JOCRISSE.

Écoutez donc, Monsieur; donnez-moi toujours ma peinture, parce que je la montrerai à quéqu'un.

DORVAL.

Oh! volontiers; la voilà.

(Il lui donne, et s'en va.)

SCÈNE VII.

JOCRISSE, seul, regardant son esquisse.

Diantre! ces peintes, on a ben de la peine à leux y faire faire ce qu'on veut!... Demandez-moi un peu qu'est-ce que ça li fait de me mettre les yeux bleus et les cheveux blonds, là! D'abord que je paie sa couleur, je peux ben choisir, p't-être... Voyons donc le portrait de Madame, s'il est ben fait, afin que je voie si je peux lui risquer le mien. (*Il le regarde.*) Ah! je dis comme ça!... ça li ressemble, si on veut; mais je ne la reconnais pas, toujours, moi. Quiens... c'te manière! Elle a le visage tout d'un côté... Est-ce qu'on ne le paie pas ben, donc qu'i n'a fait que la moiquié de sa figure?.. Oh! ben sûr! I n'y a pas là la moitié de sa bouche... Et pis encore, quéque je vois donc! I ne li a fait qu'un œil! ah! qu'est-ce qu'a va dire, quand a verra ça? S'il avait laissé là sa couleur, j'i en ferais un aute, moi, pour qu'elle ne crie pas. Oh! tout juste; v'là ses affaires. Voyons si c'est ben difficile... (*Il peint.*)

Bah ! ça va tout seul... Quiens ! v'là un œil qu'est pus beau et pus grand que l'aute encore ! Pendant que je suis en train, faut que je li ragrandisse la bouche aussi .. Ah ! ça commence à lui ressembler un peu mieux.... et pis, il a encore oublié aute chose... I' n'y voit donc pas, c't homme-là ?... et ce signal qu'alle a ici dessous le nez, c'te grosse nantille qu'a dit que c'est un agrément, pan ; la v'là !... Oh ! à c't'heure, a ne peut pas se renier ; c'est son portrait tout craché ?... Pardine ! le peinte est ben heureux que je me sois aperçu de tout ça avant elle ; car elle est glorieuse : elle l'aurait grondé, et elle n'aurait pas voulu du portrait, da !... Aussi i me remerciera ben tantôt, quand il aura vu mon travail .. Oh ! oui ; je suis sûr qu'en reconnaissance, i me fera mon tableau pour rien, à moi... Mais, à présent que j'ai fait sa besogne, faut aller faire la mienne ; j'ai une pièce de vin à tirer à la cave, et faut que ça soit fait aujourd'hui. Hier déjà, j'ai cassé une vingtaine de bouteilles en les rinçant ; mais c'est commode, parce que, comme j'en avais de rechange, personne ne s'apercevra de la casse... Oh ! vraiment, je suis tici dans une ben bonne condition, et si j'en sors, ce sera ben malgré moi. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

Mme DUPONT, DORVAL.

Mme DUPONT, en peignoire, coiffée en cheveux coquettement

En vérité, M. Dorval, vous êtes tourmentant, au moins...

DORVAL.

Pardon, Madame; c'est M. Dupont, qui est impatient de voir votre portrait terminé, et qui m'a fait avertir lui-même pour vous demander une séance.

Mme DUPONT.

Mais, complimens à part, croyez-vous que cela me ressemblera ?

DORVAL.

Oh! oui, Madame; et pour la première séance, la figure vient déjà très-bien... J'y ai encore un peu travaillé depuis que vous ne l'avez vu. Tenez, examinez-le. (*Il lui tourne le tableau.*) Vous ne pouvez pas juger encore de l'effet total, parce que cela n'est qu'indiqué, voyez-vous?

Mme DUPONT.

Qu'indiqué, Monsieur! Je vous remercie

du compliment; il me paraît que vous voyez en petit, mais vous peignez en grand.

DORVAL, s'avançant pour regarder.

Comment donc, Madame?

Mme DUPONT.

Mais, oui, avec votre indication; quand ce serait la bouche de la figure d'un vaisseau de guerre!...

DORVAL, regarde, et s'écrie.

Oh! miséricorde!

Mme DUPONT.

Et cet œil en coulisse que vous m'avez fait là.

DORVAL, confondu.

Mais, mais! est-ce que j'ai la berlue?

Mme DUPONT.

Et cette mouche intéressante que vous avez eu la galanterie d'indiquer aussi là, si légèrement.

DORVAL.

Ah! morbleu! qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.

Eh bien! Madame, êtes-vous satisfaite du peintre? et vous, Monsieur, de votre sujet?

Mme DUPONT.

Ah! quant à moi, je suis enchantée! Monsieur a la touche d'une délicatesse.... Tenez, faites-lui compliment.

DUPONT, regarde en riant.

Ah! ventrebleu! mon pauvre Dorval, qu'est-ce que tu as fait là?

Mme DUPONT.

Monsieur a la modestie de n'appeler cela qu'une indication.

DUPONT, riant aux éclats.

Oh! oh! oh! quelle miniature!... est-ce que c'est un nouveau genre que tu inventes?

DORVAL, en colère.

Eh! non; c'est le diable qui est venu barbouiller mon tableau.

DUPONT.

Oh bien ! je parie que je me doute d'où vient la diablerie, moi... Depuis que je t'ai envoyé appeler tout-à-l'heure, y as-tu touché ?

DORVAL.

Non, du tout ; j'ai disposé ici ma palette et mes pinceaux, et je suis allé chercher Madame.

DUPONT.

As-tu laissé ici quelqu'un ?

DORVAL.

Ah ! morbleu ! tu m'avises ; j'y ai laissé Jocrisse, qui m'avait même aussi demandé son portrait.

DUPONT.

Justement. Je te parie que c'est là de sa besogne.

DORVAL.

Tu as raison ; car c'est travailler dans le genre où il me demandait de le peindre.

Mme DUPONT.

Ah ! le misérable ! s'il a eu cette impertinence là, je le chasse tout-à-l'heure.

DUPONT.

Eh ! ma chère femme, un peu d'indulgence.

Mme DUPONT.

Oui, comptez là-dessus. Ursule!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, URSULE.

Mme DUPONT.

MADEMOISELLE, cherchez Jocrisse, et envoyez-le moi tout de suite.

URSULE.

Il est à la cave, Madame; je vais l'appeler.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

M. ET Mme DUPONT, DORVAL.

DUPONT.

PAR exemple, toi, Dorval, tu conviendras qu'il est plaisant dans ses folies.

DORVAL, piqué.

Oh! très-plaisant, même!... Voilà un portrait qu'il faut recommencer.

DUPONT.

Ah ! oui, fâche-toi donc aussi. Voilà une grosse perte que tu fais !... deux heures de travail, là ! crie donc.

Mme DUPONT, criant.

Holà ! Jocrisse ! Jocrisse !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, tenant un martinet d'une main, et de l'autre un tapoir.

JOCRISSE.

En ben ! quoi qu'on li veut encore, à Jocrisse ?

DUPONT.

C'est Madame qui t'appelle pour te gronder.

JOCRISSE.

Ah ! ben, oui ! j'ai pas le tems de ça à présent, moi.

Mme DUPONT.

Comment, impertinent que vous êtes ! drôle, mal-avisé, mauvais sujet...

JOCRISSE.

Ah ! mais, Madame, s'y en a encore ben

long, faut remettre ça à une autrefois, parce que je ne peux pas rester ici à c't'heure.

Mme DUPONT.

Eh bien! est-il assez insolent et bête comme ça?

DUPONT, à Jocrisse.

Allons, défends-toi.

Mme DUPONT.

Sans doute, Monsieur, soutenez-le encore...

JOCRISSE.

Monsieur a raison; Madame, je vous dis que j'ai affaire.

Mme DUPONT, l'arrêtant.

Il n'y a pas d'affaires qui tiennent. Regardez ici, mal appris que vous êtes!... Qu'est-ce que c'est que ce portrait-là?

JOCRISSE, riant.

Ah! c'est pour ça que vous m'appelez! c'est bien différent. Monsieur disait comme ça que vous vouliez me gronder, et ça me trompait, moi. (*Triomphant.*) C'est pas monsieur le Peinte qu'a fait tout ça, dà!... mais j'ai pas le tems non pus que vous me remerciez à c't'heure; je reviendrai quand j'aurai fini de tirer mon vin.

(Il veut sortir.)

Mme DUPONT, en colère.

Eh bien! drôle! voulez-vous bien rester, et

m'écouter quand je vous parle?... (*A Dupont.*) Ordonnez-lui donc, Monsieur, ou je vais me fâcher contre vous aussi...

DUPONT.

Eh bien! Jocrisse, accorde-nous donc un moment! qu'est-ce qui te presse si fort?

JOCRISSE.

Je m'en vas vous le dire à vous, Monsieur, qu'entendez la raison. J'étais t'à la cave à tirer du vin, quand mam'selle Ursule m'a t'appelé sur l'escalier, de la part de Madame, et comme je sais qu'a n'aime jamais à attendre, je m'ai tant dépêché pour monter, que je n'ai pas eu le tems de fermer le robinet du tonneau.

DUPONT.

Comment, pas fermé! et le vin coule donc à présent?

JOCRISSE.

Pardine! je crais ben que oui, Monsieur.

Mme DUPONT.

Ah! le misérable! une pièce de vin de Bourgogne!

DUPONT, riant, et tapant les pieds.

Oh! oh! l'imbécille! peut-on faire une sottise pareille!

JOCRISSE.

Eh ben, dame! Monsieur et Madame! c'est vote faute à tous les deux, que vous me retenez là quand je veux m'en aller. (*Il fait deux pas*; *Dorval rit.*) Et pis encore à monsieur le Peinte, qui rit là à propos de rien.

DUPONT, le poussant.

Mais, va donc vite fermer le tonneau.

JOCRISSE.

Oh! Monsieur, j'ai t'eu une bonne précaution; j'ai avancé dessous le robinet une petite terrine où ce que le vin tombe dedans.

DORVAL, riant.

La peste t'étouffe avec ta terrine! elle a eu le tems de se remplir vingt fois.

DUPONT.

Cours donc, cours donc vite, malheureux!

JOCRISSE, courant.

Eh ben! j'y cours aussi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, URSULE, entre; Jocrisse se jette dans elle, et tombe à terre.

URSULE.

Ahi! ahi! le bras!

JOCRISSE, à terre.

Oh! oh! le nez!

Mme DUPONT.

Le malheureux! puisses-tu l'avoir cassé!... Voilà encore mon vin qui coule pendant ce tems-là.

URSULE.

Votre vin! Oh! non, Madame, rassurez-vous. Quand j'ai vu monter Jocrisse, je me suis doutée qu'il était capable de faire quelqu'étourderie; je suis descendue à la cave tout de suite après lui, et j'ai fermé le robinet.... C'est tout au plus s'il y a trois ou quatre bouteilles de perdues.

JOCRISSE.

Pardine! une belle misère pour faire tant de bruit!

Mme DUPONT.

Eh bien! je te conseille encore! il n'y a pas assez de mal de fait, n'est-ce pas?

DUPONT.

Allons, allons, madame Dupont, tranquillisons-nous: le mal n'est pas si grand que nous l'avons cru... Mettons que c'est une douzaine de bouteilles de perdues, et n'y pensons plus.

JOCRISSE.

Eh! oui, Madame; prenez que vous avez donné à dîner, là! I a des fois que vous en faites boire davantage à de vos amis, soi-

disant, où ce qu'i ne vous fait pas pus de profit.

DUPONT, à sa femme.

Chut! Madame! ne perdons pas ce qu'il dit là; ça paie mon vin: tenez cette réflexion qu'il nous fait... En te remerciant, mon ami.

JOCRISSE, à part.

Quand je vous dis; je suis sûr que je n'ai jamais tort avec lui.

URSULE.

En parlant de dîné, Madame, je venais pour vous avertir qu'il est prêt. Si vous voulez vous mettre à table?

DUPONT.

Oui, allons-y.

(Ursule sort.)

JOCRISSE.

Monsieur, voulez-vous que j'aille achever de tirer?

Mme DUPONT, vivement.

Non, Monsieur; je ne veux pas qu'il y remette le pied.

DUPONT, riant.

Oui, oui, en voilà assez de tiré comme cela. Viens plutôt nous servir à table; il n'y a

pas tant de risque. Allons, Dorval, fais donc le galant.

(Dorval donne la main à madame Dupont; Dupont sort après eux.)

JOCRISSE, seul.

Ça m'est égal, moi; aussi ben, i' fait trop froid à c'te cave... et pis, je suis ben aise d'être à la table pour voir la mine que Madame va faire... Oh! oui, je gage qu'a ne boira que de l'eau, par rancune du vin que j'ai laissé échapper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

URSULE, avec une cafetière à la main.

Eh bien! à quoi que Jocrisse pense donc, qui ne vient pas chercher son café? Si je n'en avais pas eu soin, i' se serait tout sauvé devant le feu. Eh! mais on doit avoir dîné à présent; je m'étonne qu'il n'arrive pas.... Ah! le v'là pourtant.... Eh ben! qué qu'il a donc encore? Le v'là tout émoustillé.

SCÈNE II.

JOCRISSE, URSULE.

JOCRISSE, en colère.

Ah! jarni! c'est une terrible chose que le service des femmes, toujours! J'aimerais mieux, je crois; oh! oui, j'aimerais mieux servir un homme que quate femmes.

URSULE.

Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce que les femmes t'ont donc fait, pour crier comme ça après elles ?

JOCRISSE.

Ah ! elles m'ont fait... que je ne peux pus durer avec Madame, déjà. Faudra qu'elle ou moi, j'y renoncions.

URSULE.

Ah ! le choix sera bientôt fait.

JOCRISSE.

Oh ! oui ; car si a ne prend pas son parti, je prendrai le mien, moi.

URSULE.

Tu feras ben. En attendant, v'là ton café ; tiens, va toujours leur porter.

JOCRISSE.

Oh ! vous pouvez ben y aller vous-même ; moi, je ne rentre pas dans la salle à manger.

URSULE.

Bah ! pourquoi donc te piquer comme ça ?

JOCRISSE.

Oui, c'est ben dit ; j'y suis piqué et décidé. J'y remets pus le pied... D'ailleurs a me l'a défendu, Madame ; est-ce qu'a ne vient pas de me renvoyer ?

URSULE.

Ah! mais, comme ça, dis-donc; i' me paraît que son parti est tout pris, à elle.

JOCRISSE.

Oui; a m'a défendu de resservir à tabe.

URSULE.

Tu as donc fait encore queuque sottise?

JOCRISSE.

Bah! des sottises! c'est parce qu'alle est ridicule. Imaginez-vous, en servant un saladier de crême, j'i en ai répandu tout au plus la moitié dessus sa robe, et elle a crié comme si le feu était à la maison.

URSULE.

Mais, dame! ce n'est pas agréable non plus.

JOCRISSE.

Pardi! la v'là ben malade... Et Monsieur, donc, l'aute jour, j'i ai jété sur sa cuisse une soupière de riz toute bouillante, et i' n'a rien dit, lui... Mais les femmes! faut toujours que ça parle.

URSULE.

Ah! mais c'est que tout le monde ne prend pas les choses comme Monsieur.

JOCRISSE.

Vous pouvez ben porter le café à vote belle

maîtresse ; pour moi, je ne veux pas la servir.

URSULE.

Oui ; je crois que vous v'là d'accord là-dessus. Eh ben ! pendant que je vais servir le café, vas donc un peu me laver ma vaisselle, Jocrisse ; ça sera toujours une avance.

JOCRISSE.

Ah ! c'est juste ; pisque vous faites mon ouvrage, i' faut que je fasse le vôtre... Oh ! je nous entendons ben, nous deux, pas vrai, mam'selle Ursule ?

URSULE.

Oui, oui, va toujours, et prends garde à rien casser.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JOCRISSE.

Ah ben, oui, casser ; sembe-t'i' pas que j'ai la main périlleuse, donc ?... Je ne casse jamais rien, moi, que ça ne tombe par terre... Et pis, la faïence et la porcelaine, ça n'est pas fait pour durer toujours, non pus.... Voyons donc à aller faire le marmiton pour mam'selle Ursule. (*Il va pour sortir, et voit*

entrer Glaude.) Quien ! queuque c'est que cet aute qui vient-là ?

SCÈNE IV.

JOCRISSE, GLAUDE.

GLAUDE, bien bête.

MONSIEUR, c'est-t'i' pas ici, révérence parler, que demeure la maison de monsieur Dupont ?

JOCRISSE, à part.

Ah ! comme il est donc gauche, c'tilà ! I' sort de son village, apparemment. (*Haut.*) Oui dà, mon bon ami, c'est ici que demeure c'te maison-là ! Queuque tu veux l'i dire ?

GLAUDE.

Ah ! bah ! Monsieur badine. C'est pas à la maison, c'est au Monsieur que je veux parler.

JOCRISSE.

Quiens ! comme il est malin ! il a deviné celle-là ! Eh ! quoi que tu veux i parler à monsieur Dupont ?

GLAUDE.

C'est parce qu'on m'a fait dire de sa part que je vienne.

JOCRISSE.

Ah ben ! je vas l'avertir que t'es-là.... A propos, comment que tu t'appelles ?

GLAUDE.

Je m'appelle Glaude, Monsieur.

JOCRISSE.

Glaude toi-même ; parle donc, hé !... Je m'appelle pas Glaude, moi.

GLAUDE.

Mais c'est moi, Monsieur, qui s'appelle comme ça.

JOCRISSE.

Eh ben ! tant pis pour toi... T'es ben dupe d'avoir pris un nom comme ça ; Glaude !... Glaude ! Oh ! ça ne te fait pas d'honneur.

GLAUDE.

Pourquoi donc ?

JOCRISSE.

Parce que c'est pas un nom pour un homme, ça, Glaude !... Tu vois ben, quand on dit de queuqz'un : c'est un Glaude, c't'homme-là !... c'est signe que... (*Il rit.*) Oh ! t'es encore plus bête que moi, toi !

GLAUDE.

Bah !... comment donc que vous vous appelez, vous ?

JOCRISSE.

Oh! moi, c'est différent; je m'appelle Jean-Gilles Jocrisse.

GLAUDE.

Quiens! Jean-Gilles Jocrisse!... Ah! pardine, vote parrain n'est pas pus relevé que le mien, je crais ben. Jocrisse!... Eh! on se moque des Jocrisse cheux nous.

JOCRISSE.

Oui dà!... mais ne va pas prendre c'te liberté-là ici, toi.

GLAUDE.

Oh! Monsieur, je sais ben que je ne sommes pas ici cheux nous.

JOCRISSE.

Diante! t'es taquin, à ce qu'i me paraît. Tu manques de respect à un ancien.... Car t'es domestique aussi, apparemment, toi.

GLAUDE.

Monsieur, j'ai pas encore c't'honneur-là, mais je viens de mon pays exprès pour l'être.

JOCRISSE.

La peste! ça va faire un beau coup pour le maître qui t'aura!... Eh! cheux qui que tu comptes entrer?

GLAUDE.

Cheux M. Dupont!

JOCRISSE, sautant de surprise.

Cheux M. Dupont!

GLAUDE.

Oui, Monsieur, parce que c'est la femme à ce M. Dupont qui m'a demandé, parce qu'alle a chassé un mauvais sujet qu'alle avait auparavant.

JOCRISSE, en colère.

Un mauvais sujet qu'alle avait ?

GLAUDE.

Oui, Monsieur, et qu'alle veut en avoir un bon à sa place.

JOCRISSE.

Et c'est toi qui est ce bon-là ?

GLAUDE.

Oui, Monsieur, je m'en vante.

JOCRISSE, à part.

Saperdié! j'ai envie de lui pocher le nez, à ce susplanteur-là!... mais j'aime mieux l'i faire une frime. (*Haut.*) Bah! mon enfant, c'est que Madame t'attrape, quand a te parle comme ça... parce que c'est elle qu'est un mauvais sujet, et que personne ne peut la servir. C'est moi qu'étais le domestique ici, vois-tu ben ça; et que je peux dire que j'y étais ben aimé de tout le monde... Eh ben! je demande mon compte et je veux m'en aller.

GLAUDE.

A cause de pourquoi donc ça?

JOCRISSE.

Eh ben! je te dis, à cause de Madame, qu'est une enragée, car je m'étonne que je suis encore en vie, après tout ce qu'am'a fait!.. Mais toi, qu'est encore ben pus innocent, et ben pus!... Bah! tu ne resteras pas deux jours ici qu'a ne t'aura avalé.

GLAUDE, effrayé.

Ah! mon Dieu! c'est donc comme une ogresse, c'te femme-là!

JOCRISSE.

Ah! bah! c'est ben pire! (*On entend dehors beaucoup de bruit, des assiettes que l'on casse, et des voix qui crient.* Ah! morbleu! ah! ventrebleu! *Et madame Dupont, plus haut que les autres, criant*: Ah! le gueux! ah! le misérable!...)

GLAUDE, plus effrayé encore.

Ah! jarnigouette! queuque j'entendons-là?

JOCRISSE.

C'est un échantillon de sa bonne humeur... Veux-tu que je t'annonce? Quiens, v'là le bon moment! apprête-toi.

CLAUDE.

Ah! saperdié, non! annoncez-lui plutôt que je m'en retourne dans mon pays... Oh! je n'aimons pas à être brutalisé; et si alle attend après moi pour prendre vote place, vote belle Madame, a restera encore longtems vide.

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JOCRISSE.

Bon, v'là ce que je voulais; j'i ai fait peur... Mais, voyez-vous la malice de Madame, de vouloir me renvoyer comme ça en-dessous... mais je la crains pas, parce que Monsieur n'aime que moi, lui, déjà; ça fait que je suis fort.

SCÈNE VI.

JOCRISSE, URSULE, avec la cafetière.

URSULE.

Eh! malheureux! queu miracle t'as donc encore fait là?

JOCRISSE.

Quiens? encore moi!.... et j'ai pas bougé d'ici.

URSULE.

Je le sais ben ; mais c'est de ton café que je parle, qui semble que le diable était dans la cafetière... Monsieur, Madame, et le peinte ont tout jeté par terre, et les tasses avec, et i' disent qu'i' sont empoisonnés.

JOCRISSE.

C'est pourtant du bon Moka tout pur.

URSULE, flairant la cafetière.

Mais, mon Dieu, t'as beau dire ; ça sent un vilain goût... Vois donc.

JOCRISSE, flairant aussi.

Ah! saperdié! je vois ce que c'est ; c'est encore de la faute à Monsieur, ça... Tandis que je fouillais dans l'armoire pour prendre du café, i' m'a dit d'l'i aveindre du tabac, parce qu'il est aussi dans un pot à côté... et moi, j'aurai mis le café dans la boîte à Monsieur, et le tabac dans la cafetière.

URSULE.

Ah! le misérable! peut-on être ahuri comme ça!

JOCRISSE.

Eh ben! c'est la faute des maîtres ; pourquoi t'est-ce qu'i donnent toujours deux choses à faire à la fois?... (*Riant.*) Ah! jarni! Madame a dû faire de belles grimaces!

URSULE.

Oui ; mais je crois qu'elle t'en fera faire aussi d'autes, à toi... Les v'là qui viennent : tiens-toi ben.

JOCRISSE.

Ah ben, oui ! je vas les attendre !... Je m'en vas putôt voir l'artificier qui travaille pour le bouquet de Madame, et je li dirai qui m'apprenne à faire un petit soleil, parce que je le tirerai le jour de note mariage.

(Il sort.)

URSULE.

Oui ; je crois que ça fera une belle fête !

SCÈNE VII.

DUPONT, Mme DUPONT, DORVAL, URSULE.

DORVAL, crachant.

Je ne peux pas définir ce qu'il a mis dans son café ; mais je n'ai jamais senti un goût comme ça.

Mme DUPONT, à Ursule.

Eh bien, Mademoiselle, vous venez de lui parler, apparemment. Nous direz-vous ce que c'est, vous ?

URSULE.

Eh ben ! Madame, i' ne l'a pas fait exprès,

C'est un quiproquo... en voulant tantôt remplir la tabatière de Monsieur....

DUPONT, riant.

Ah! ventrebleu! j'y suis; il a mis le tabac dans la cafetière! ah! ah! ah!

(Il rit beaucoup.)

Mme DUPONT, à Ursule.

Allez me chercher un verre d'eau.

DUPONT, riant toujours.

Convenez que le tour est risible.

Mme DUPONT.

En vérité, Monsieur, vos plaisanteries sont très-déplacées; je voudrais voir la figure que vous feriez, si vous en aviez avalé seulement une cuillerée.

DUPONT.

La peste! je n'aurais pas été si dupe; je l'aurais reconnu à l'odeur, moi!... Mais vous êtes délicats, vous autres, vous ne prenez pas de tabac!

DORVAL.

Et tu ne prends pas de café, toi! tu es bien heureux!

(On entend un bruit de pétard.)

DUPONT.

Que diable est-ce là!

DORVAL.

C'est peut-être déjà une épreuve pour ta philosophie.

Mme DUPONT.

Eh ! mais, c'est comme un coup de fusil !.... et je vois de la fumée dans le jardin, même.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, URSULE, portant un verre d'eau sur une assiette.

URSULE.

Tenez, Madame, en v'là de la ben fraîche !

DUPONT.

Dites donc, Ursule, savez-vous ce que c'est que ce bruit que nous venons d'entendre ?

URSULE, avec un air de mystère.

Oh ! ce n'est rien, Monsieur.

Mme DUPONT.

Comment, rien ! Et voilà une fumée terrible !

URSULE.

Oh ! c'est égal, Madame... (*Bas à Dupont.*)

C'est de l'artifice de vot' bouquet qu'on a voulu essayer.

DUPONT, lui fesant signe.

Chut!... oui, oui, ma femme, ce n'est rien .. Ce sont de vieilles choses que je fais brûler, et il s'est trouvé dedans, apparemment, quelques...

(Ursule s'en va.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, tout barbouillé de noir.

JOCRISSE, criant et se démenant.

Ah! sarpedié! c'est indigne, des trahisons pareilles! Monsieur, je viens vous demander vengeance de ça.

Mme DUPONT.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

DUPONT, bas à Jocrisse.

Tais-toi donc, ne parle pas de ça.

JOCRISSE.

Si fait, Monsieur, j'ai pas tort c'te fois-ci, d'abord : jugez-moi plutôt. Tenez, Madame,

c'est l'artificier qui travaille là-bas dans le jardin à faire des fusées pour vote fête...

DUPONT.

Allons, l'imbécille! voilà tout vendu!

Mme DUPONT.

Ah! ah! Monsieur, une surprise que vous me ménagiez?

DORVAL.

Oui; mais le secret était en bonnes mains!

Mme DUPONT, à Jocrisse.

Eh! qu'a-t-il fait, cet artificier?

JOCRISSE.

Eh ben! Madame, i' m'a donné six belles chandelles pour porter dans le salon, qui m'a dit de les mettre dans six beaux flambeaux...

DORVAL.

Ah! des chandelles romaines apparemment!

JOCRISSE.

Ah ben, oui! romaines!... c'était ben putôt des chandelles du diable!... Quand je les ai t'eu mis dans les flambeaux, j'ai voulu les émoucher; mais j'en ai allumé la mèche à une, et pis, j'i ai soufflé dessus pour la faire prendre; pas du tout, v'là que la chienne de chandelle a soufflé un feu qui m'a sauté dans

le nez, et qui m'a tout grésillé le visage et les mains; et pis, après ça, le pétard qui m'a fait tomber à la renverse.

DUPONT, riant.

Oh! oh! oh!... tu n'as donc pas envie d'aller émoucher les cinq autres?

JOCRISSE.

Moi! que le diable d'artificier les émouche si i' veut, lui-même; elles sont ensorcelées.

Mme DUPONT, à son mari.

Eh bien! Monsieur, vous voyez qu'on ne peut pas se fier à un étourdi comme celui-là! Quelque jour il mettra le feu ici... d'ailleurs, je vous avoue, moi, qu'il me retourne tout le sang.

JOCRISSE.

Pardine! je l'ai ben mieux retourné, moi, le mien, qu'il est tout brûlé à c't'heure.

DUPONT.

Allons, allons, ma femme, il faut encore lui pardonner celle-là.

DORVAL.

Oui... il en est déjà assez puni.

JOCRISSE.

Quiens! me pardonner, à c't'heure! comme si c'était ma faute... C'est pardi ben moi qui

ne pardonne pas à ce chien d'artificier sa chandelle moulée!

Mme DUPONT, à son mari.

Comment! vous voulez que je garde un imbécile qui me fait à tous momens de nouvelles sottises, et qui casse tout?

DUPONT.

Eh bien! qui est-ce qui ne casse pas?...

JOCRISSE.

Oh ben! moi, i a encore ben des choses ici que je magne tous les jours, et que j'ai pas encore cassées.

Mme DUPONT.

Ah! pas encore!... mais tu espères que cela viendra, apparemment.

JOCRISSE.

Ah ben! mais Madame, on ne peut pas vous répondre du casuel, non pus, et puis nous n'aurons pas de dispute. Vous v'là ici, et moi, je vas aller balayer dans les autes chambes... (*Il s'en va.*)

SCÈNE X.

DUPONT, Mme DUPONT, DORVAL.

DUPONT.

Eh bien! cela ne vous désarme pas, Madame! Vous voyez qu'il baisse pavillon devant vous?

Mme DUPONT.

Ahça! Monsieur, j'espère (*Parlant sérieusement.*) que vous me débarrasserez bientôt de lui.... D'abord je vous avoue que j'ai fait demander un autre domestique, et que je l'attends d'un moment à l'autre.

DUPONT.

Eh bien! ma chère amie, quand il viendra, nous le prendrons, s'il vous convient; aussi bien une personne de plus ne nuira pas dans notre maison... Mais il ne faut pas désespérer de ce pauvre diable; il est sans malice, et j'ai idée que nous en ferons quelque chose.... Il n'y a que mon ami Dorval qui lui garde une dent pour son portrait... (*Riant.*) Et pour son café.

DORVAL, toussant par ressouvenir.

Hom! hom!... oui, le diable de café est ce qui me tient le plus; car, pour le portrait,

cela peut se réparer... et même, si Madame voulait, pour faire sa paix avec moi, me donner une petite séance...

Mme DUPONT.

Oh! non; après dîner comme cela, je n'aime pas à rester assise. Allons plutôt faire un tour de jardin.

DUPONT, voulant la détourner.

Oh! le jardin!... à présent, il fait encore bien chaud!... cela n'est agréable que le soir.

Mme DUPONT.

Ah! j'entends!... vos préparatifs .. oui, oui. Il est dans l'ordre que j'ignore tout cela.... et malgré la chandelle de Jocrisse, je... je serai surprise ce soir... Allons dans le salon.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, avec un balai de crin.

JOCRISSE, venant derrière, à Dupont.

CHIT! chit! Monsieur...

Mme DUPONT, à Jocrisse.

Eh bien! te voilà encore!

JOCRISSE.

Eh ! c'est pas pour vous c'te fois-ci, Madame, c'est à Monsieur que j'en ai.

DUPONT, riant.

Ah ! si c'est à nous deux, Madame, vous ne devez pas troubler la confidence ; parle, mon ami.

JOCRISSE, à demi-voix.

Dites donc, Monsieur, qu'est-ce que c'est-i' que des petits papiers fins de mousseline peinturés en noir et en rouge qu'étiont sus votre bureau ?

DUPONT, haut.

Ah ! ce sont des billets de la caisse d'escompte que j'ai reçus ce matin, et que j'ai oublié de serrer.

JOCRISSE.

Ça ne doit pas être ben cher, ces petites images-là, pas vrai, Monsieur ?

DUPONT, riant.

Non, non, va, ce sont des misères dont tu n'as pas besoin de savoir le prix.

JOCRISSE, s'en allant.

Ah ! tant mieux !... Je le pensais ben aussi, moi.

DUPONT, riant.

Il est plaisant, avec ses images!... Mais quelle idée as-tu de me demander cela?

JOCRISSE, revenant.

Je m'en vas vous le dire, Monsieur; c'est que tout-à-l'heure, en balayant votre cabinet, j'ai ouvert la fenêtre, à cause de la poussière; là-dessus, il est venu une bouffée de vent qu'a envolé toutes les petites images!

DUPONT, s'écriant.

Ah! miséricorde!

DORVAL.

Oh! parbleu! je crois que voilà ton café, à toi.

JOCRISSE.

I en a qu'ont passé par la fenêtre. Ah! vous ririez de voir comme tout le monde court après dans les rues!

DUPONT, enragé, et piétinant de colère.

Après mes billets de caisse!... Ah! misérable! Tiens-toi bien, malheureux! S'il faut que mes billets soient perdus, je reviens avec ma canne, et je vais t'assommer moi-même. Ne le laissez pas sortir. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XII.

Mme DUPONT, DORVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, stupéfait.

Eh ben! est-ce qu'il est devenu fou depis tout-à-l'heure, donc? Comment! lui qui riait toujours quand je fesais quéqu'étourderie, le v'là qu'il est enragé pour des images!...

Mme DUPONT.

Eh bien! M. Jocrisse, voilà donc votre protecteur fâché une fois!

JOCRISSE.

Oh! jarni! j'aimerais mieux qu'i' me grondât tous les jours comme vous faites, que de se fâcher une seule fois comme ça.

Mme DUPONT, à Dorval.

Ça lui apprendra, à M. Dupont... S'il l'avait renvoyé lorsque je l'ai voulu, il nous aurait épargné bien de la mauvaise humeur à tous.

JOCRISSE.

Eh ben! Madame, laissez-moi aller à présent.

Mme DUPONT.

Oh! il n'est plus tems; tu es consigné.

JOCRISSE.

Ah! jarnombille! le v'là qui revient.... Je crois qu'il n'a pas sa canne avec lui.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.

Le misérable! je suis arrivé bien à tems pour fermer la fenêtre, car tout y aurait passé... Heureusement il n'y en a que pour à-peu-près une centaine de pistoles de perdu.

Mme DUPONT.

Heureusement, dites-vous?

DUPONT.

Oui, ma foi, heureusement!... Quand je pense qu'il y avait là vingt-mille francs qui pouvaient sauter, je regarde encore cela comme un très-grand bonheur!

DORVAL.

Certainement, Madame, et je lui en fais bien mon compliment.

JOCRISSE.

Quiens, compliment!... V'là donc que j'ai ben fait, moi, à c't'heure-ci.

DUPONT.

Pour vous, monsieur Jocrisse, il est tems que j'ouvre les yeux sur votre mérite, et que je le récompense. Vous allez avoir la complaisance de faire votre paquet. Cela ne doit pas être long, et si je vous retrouve ici dans un quart-d'heure, nous compterons ensemble pour tout ce que chacun de la maison vous doit. Au revoir, monsieur Jocrisse.

(Il sort.)

Mme DUPONT, s'en allant.

Bonjour, mon bon ami.

DORVAL.

Je suis fâché de n'avoir pas pu finir ton portrait; mais tu as si bien travaillé celui de Madame, que tu ne seras pas en peine pour achever le tien.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

JOCRISSE, confondu, etc., après un moment de silence.

Non; c'est pas eux qui me piquent : c'est monsieur Dupont tout seul qui m'étonne!... J'aurais juré que de lui à moi c'était à la vie

pour être ensembe, et pas du tout, v'là qu'il a une lubie aussi, et i' me campe à la porte!... et sans précaution, encore!... Là! fiez-vous donc aux maîtes, après celle-là!... Ah! jarni! j'étais si content de cette condition!... Oh! oui, je le vois ben à présent, les maîtes se ressemblent tous, et les domestiques sont toujours la dupe.

SCÈNE XV.

JOCRISSE, URSULE.

URSULE.

Eh ben! mon pauvre Jocrisse! quéque j'apprends donc là? v'là donc not' mariage défait?

JOCRISSE.

Pourquoi donc ça? Si vous aviez autant d'envie de moi, mam'selle Ursule, comme j'en ai de vous, ça n'y déferait rien du tout.

URSULE.

Mais, mon cher enfant, il n'est pas question ici de l'envie toute seule, faut de quoi vivre avec... et à présent que te v'là sus le pavé....

JOCRISSE.

Bah! J'y resterai pas long-tems, sus le pavé; un bon sujet trouve toujours....

URSULE.

Oui ; mais les bonnes conditions sont rares, et c'est vrai que t'es ben étourdi.

JOCRISSE, pleurant.

Allons, pisqu'il faut que je n'en aille, et qu'il ne m'a donné qu'un quart-d'heure pour faire mon paquet, je vas commencer par vous faire mes adieux. ... Au revoir, ma chère mam' selle Ursule.... Je me ressouviendrai toujours de vous; et pour que vous pensiez un petit brin à moi, v'là mon portrait que je vous abandonne... ça n'est encore qu'une débauche, comme a dit le peinte; mais je reviendrai me faire finir un jour que n'y aura personne.

URSULE.

Mais, mon pauvre garçon, où que tu vas aller comme ça, ce soir ?

JOCRISSE.

J'en sais rien ; car je ne connais pas une ame... et si je ne voulais pas rester vivant pour vous, mam'selle Ursule, j'irais me.... Oh ! oui, j'irais faire quéque mauvais coup.

URSULE.

Écoute ; il me vient une idée : je vas aller trouver Monsieur, et je le prierai tant qu'il te laissera coucher encore ici ce soir. Si je gagnons ça sur lui, il est bon, et le premier

moment de sa colère passé, il te pardonnera tout demain... J'y cours ben vite.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

JOCRISSE.

Oh! c'est sûr qu'il est bonne personne. et je ne conçois rien à sa fâcherie, moi.

SCÈNE XVII.

JOCRISSE, LE COLPORTEUR.

LE COLPORTEUR.

Ah! dites-donc! je crois que c'est vous à qui j'ai vendu ce matin, ici, un billet de six francs.

JOCRISSE.

Oui-dà, Monsieur, tout fin dret.... et que je voudrais ben les ravoir encore, à c't'heure que me v'là sans place.

LE COLPORTEUR.

Ah! mon enfant! j'étais sûr que je fesais votre bonheur, moi! Vous avez gagné douze cent vingt-quatre livres.

JOCRISSE, sautant de joie.

Ah! jarnombille! queu coup!... J'ai les fonds perdus qui m'arrivent!... Ah! ça! mais... ne vous moquez-vous pas de moi?

LE COLPORTEUR.

Non parbleu pas! c'est si vrai que je vous apporte votre argent moi-même, afin que vous n'oubliyez pas celui qui vous a fait gagner... Voyons; donnez-moi votre billet!

JOCRISSE.

Pourquoi faire, mon billet?

LE COLPORTEUR.

Parce que je ne peux pas vous payer sans ça.

JOCRISSE.

Ah! c'est une aute affaire. (*Il se fouille partout.*) Ah! miséricorde! je crois que j'ai allumé la maudite chandelle moulée avec, tantôt!

LE COLPORTEUR.

Ah ben! vous avez fait là un beau coup,... C'est douze cents livres de perdues.

JOCRISSE.

Sarpedié! si c'est vrai, je vas me pendre tout de suite... Ah! pourtant, je crois que le v'là, tenez; c'est-i' pas ça?

LE COLPORTEUR.

Oh! oui; c'est ça même. Numéros 13, 17, 63... Oui, le terne y est ben, et je vas vous le payer.

JOCRISSE, sautant de joie.

Bon! et moi, je vas épouser mains'elle Ursule.

LE COLPORTEUR.

Je vous disais ben de pendre la crémaillère d'avance. Tenez, je vas vous donner de bons billets pour la somme de douze cents livres, et voilà les vingt-quatre livres d'appoint en écus de six livres, que, si vous étiez bon enfant, vous laisseriez pour boire à votre santé à celui qui vous a porté bonheur.

JOCRISSE.

Oh! de ça, c'est juste; et de bon cœur même; empochez-les, c'est vot' part, et donnez-moi ben vite la mienne.

LE COLPORTEUR, serrant les quatre écus, et tirant son porte-feuille.

Grand merci, mon brave homme!... et tenez, de bons effets... (*Il lui compte six billets de caisse.*) 2, 4, 6, 8, 10 et 12 cents livres bien comptées.

(Il resserre son porte-feuille.)

JOCRISSE, regardant les billets.

Eh ben! quéque c'est que ça?

LE COLPORTEUR.

Eh! parbleu! c'est des billets de la caisse d'escompte.

JOCRISSE.

Quéque vous me chantez... C'est des images comme le vent les a envolées tantôt à Monsieur, ça!

LE COLPORTEUR.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire; mais c'est du bel et bon argent. Chacun de ces billets-là vaut deux cents livres : en voilà six; ça fait bien vos douze cents livres... D'ailleurs, faites-les voir au premier venu, et il vous donnera des louis d'or en place... Au revoir, mon brave homme... Au premier tirage, je reviendrai pour tâcher de vous en donner autant.

(Il s'en va.)

SCÈNE XVIII.

JOCRISSE, ses billets à la main, et réfléchissant.

Que je les fasse voir au premier venu, et il va me donner des louis d'or en place!..... Ah! sarpedié! c'est donc des louis d'or aussi que j'ai fait envoler à monsieur Dupont, tantôt!... et i' n'avait donc pas tant de tort de

se mettre en colère contre moi, ce pauvre cher homme !... Eh ben ! j'étais pourtant ben innocent de ça aussi, moi .... Voyez ce que c'est de n'avoir pas l'habitude de magner ces monnaies-là !.... J'étais piqué contre lui de me renvoyer, parce que je croyais que c'était un caprice ; mais à c' t'heure, j'y pardonne sa colère ; et quand i' m'aurait donné les coups de bâton, je ne l'y en voudrais pas encore.

SCÈNE XIX

DUPONT, JOCRISSE.

DUPONT, d'un ton de bonté, mais encore piqué.

Eh bien ! monsieur Jocrisse, vous demandez-donc à coucher encore ici ce soir ?

JOCRISSE.

Oh ! non, Monsieur, je n'ose pus demander c'te grâce-là à présent. Je vois ben que je ne la mérite pas... et je connais le tort que je vous avais fait sans le savoir.

DUPONT.

Oui, tu m'en as fait, et plus que tu ne crois... Mais je le mérite pour avoir eu confiance dans un étourdi et un imbécile comme toi.

JOCRISSE, pénétré et de tout cœur.

Mon cher maître! ne vous repentez pas d'avoir eu des bontés pour moi. J'ai jamais été méchant!... Quand j'ai fait du mal, c'était pas par exprès; j'en suis pus fâché que vous, et je voudrais pouvoir le réparer.

DUPONT.

Le réparer!... Eh! malheureux! comment t'y prendrais-tu pour réparer cent pistoles et plus que tu m'as fait perdre!

JOCRISSE.

Je ne sais pas comben que ça fait, cent pistoles... mais, tenez, on m'a dit que y avait là douze cents francs; voyez, Monsieur, et pernez-les toujours à compte.

(Il lui donne ses billets.)

DUPONT, les prenant.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce que ce sont mes billets que tu as retrouvés?

JOCRISSE.

Non, Monsieur, c'est mon billet de loterie de ce matin qu'a gagné ça, et que le colporteur vient de m'apporter ici.

DUPONT, pénétré, et lui serrant la main.

Et tu me les offres?... Ah! brave garçon! (*Il l'embrasse.*)

(On entend une fanfare dehors et des tambours.)

[illegible]

Et mon Dieu ! qu'est-ce que ça ?

DUPUY.

Justement, mon ami ; c'est une pièce de [illegible] qui viennent de donner pour réparer mon bonheur.

[illegible]

SCÈNE XX.

URSULE, [illegible]

Qu'est-ce que c'est donc que ça qu'on tambourine à la porte ?

DIRVAL, [illegible] après elle.

On dit que c'est un terme qu'on a gagné à la loterie.

Mme DUPUY, [illegible] qui tient des billets de main.

Est-ce que c'est vous, mon cher ami ?

DUPUY.

Non, ma femme ; mais je ne suis pas jaloux de celui qui l'a eu... C'est Jocrisse qui a gagné douze cents livres, et qui vient de me les donner pour remplacer ce que son étourderie m'avait fait perdre tantôt.

DORVAL.

Comment donc, Jocrisse, voilà un beau trait !

DUPONT.

Je vous ai toujours bien dit, moi, qu'il y avait de la ressource avec lui... Jocrisse, j'ai ri jusqu'à présent de tes étourderies ; je me suis fâché de ta dernière sottise, mais je dois récompenser ton bon cœur ; voilà ton argent que je te rends.

JOCRISSE à ses pieds, sans prendre les billets.

Ah ! mon Dieu ! mon bon maître !...

DUPONT.

Prends, te dis-je, et jouis doublement de ton bonheur en épousant Ursule.

Mme DUPONT.

J'y consens ; mais je ne voudrais pas qu'Ursule nous quittât.

DUPONT.

Eh bien ! ils resteront tous deux... Ursule est un bon sujet ; et si Jocrisse n'a pas beaucoup d'esprit, au moins il vient de nous prouver qu'il avait un bon cœur.

JOCRISSE, lui baisant la main.

Ah ! jarni ! mon cher maître !... faudrait donc être un tigre, pour n'en avoir pas un bon auprès de vous... Ma chère maîtresse, vous

verrez que vous serez contente de moi à présent; vous, monsieur le Peinte, vous finirez mon portrait, de ce coup-ci; et vous, mam'selle Ursule, vous aurez toujours l'original, en attendant la copie; et pis, v'là encore le magot par-dessus le marché.

(Il lui donne les billets.)

FIN DE JOCRISSE CHANGÉ DE CONDITION.

NITOUCHE
ET GUIGNOLET,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 7 janvier, 1802.

PERSONNAGES.

M. ROGUIGNARD, bourgeois de Paris.
Mlle ROGUIGNARD, sa sœur, vieille fille.
Mlle JULIE, fille de Roguignard.
NITOUCHE, jeune paysanne, servant chez eux.
GUIGNOLET, jeune paysan.
GRIPPEFORT, procureur.
SCRUPULE, MINUTE, } notaires.

La scène est à Paris, chez M. Roguignard.

NITOUCHE
ET GUIGNOLET,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle. Il y a un canapé, chaises, fauteuils, et une table, avec papier, plumes et écritoire. La chambre de mademoiselle Roguignard est à droite, une porte à gauche pour sortir, et une grande entrée au milieu du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ROGUIGNARD, Mlle ROGUIGNARD.

ROGUIGNARD, a sa canne et son chapeau.

Écoutez-moi bien, ma chère sœur; avant de sortir, je veux vous expliquer la conséquence de l'opération majeure que je me propose de mettre à fin aujourd'hui.

Mlle ROGUIGNARD.

Effectivement, M. Roguignard, vous avez l'air de couver quelque projet extraordinaire.

ROGUIGNARD.

Écoutez-moi, vous dis-je, attentivement.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, NITOUCHE, entre doucement du fond, avec un balai, et reste derrière à écouter, en fesant semblant de balayer et d'épousseter, sans être vue d'abord.

ROGUIGNARD, continuant sans la voir.

Vous savez que mon ancien ami, M. Pillegrain, ce riche fermier d'Argenteuil, est mort depuis six mois, et qu'il m'avait confié une somme de dix mille écus à lui faire valoir. Il m'a laissé son exécuteur testamentaire, et n'a pour héritier qu'un fils, jeune homme simple et ingénu, qui a toujours été élevé à la campagne comme un paysan, et qui se nomme Eustache Guignolet.

Mlle ROGUIGNARD.

Je sais tout cela. Après?

ROGUIGNARD.

Il m'a chargé de prendre soin de ce fils, et de lui remettre ces dix mille écus; mais avec l'obligation à lui d'épouser une personne de ma famille.

Mlle ROGUIGNARD.

Ah! voilà l'essentiel! et il vous devait bien cette reconnaissance-là (*A part, en se rengorgeant.*) Une personne de la famille... Nous le verrons venir. (*Haut.*) Eh bien! mon frère?...

ROGUIGNARD.

Eh bien! je veux faire épouser ma fille à cet héritier, afin de ne pas me dessaisir de ces trente mille francs que je fais profiter. J'ai écrit en conséquence au magister d'Argenteuil qu'il disposât M. Guignolet à venir me trouver, et je viens de recevoir une réponse de lui, par laquelle il m'apprend que le susdit sera ici aujourd'hui.

Mlle ROGUIGNARD, à part, avec humeur.

Pour épouser ma nièce qui est une ridicule! oh! elle ne mérite pas un si bon parti.

NITOUCHE, derrière et à part.

Tout ça n'est pas mauvais à savoir.

ROGUIGNARD.

Je vais aller faire disposer, par mon notaire, un contrat de mariage, en attendant que mon gendre arrive, et je le lui ferai signer sitôt qu'il paraîtra, d'autant plus facilement qu'il n'a aucune connaissance du testament de son père, et qu'il croira tenir de

moi seul tout à-la-fois une épouse aimable et trente mille francs pour sa dot.

Mlle ROGUIGNARD.

C'est très-bien l'entendre.

NITOUCHE, à part, derrière.

Oh ! oui ! il n'oublie jamais ses intérêts.

ROGUIGNARD, se retournant, voit Nitouche, et lui dit brusquement.

Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

NITOUCHE, d'un ton calin.

Eh mais ! je balaie, vous voyez ben.

ROGUIGNARD.

Ce n'est pas là le moment, Mademoiselle; est-ce que vous voulez nous faire avaler toute votre poussière ?

NITOUCHE.

Eh là ! ne vous fâchez pas. Je m'en vais, et je reviendrai quand vous n'y serez pus, mon cousin.

ROGUIGNARD, en colère.

Qu'est-ce que vous dites, mon cousin !... est-ce que vous ne vous souvenez plus de la défense que je vous ai faite de prononcer ce nom-là ?... Je vous le passe encore; mais pre-

nez-y garde. A la première fois, je vous renvoie.

NITOUCHE.

Eh bien! donc, je ne le dirai plus, là.

(Elle rentre par le fond.)

SCÈNE III.

ROGUIGNARD, Mlle ROGUIGNARD.

ROGUIGNARD.

C'EST une futée matoise que cette fille-là! avec son air bonasse et innocent, elle écoute tout, espionne tout, et je vous conseille de vous en méfier.

Mlle ROGUIGNARD.

Je vous l'ai déjà dit la première, et vous êtes trop bon de la garder ici. C'est une sainte Nitouche, comme je l'ai baptisée, dont nous n'aurons que du désagrément.

ROGUIGNARD.

Oh! j'y mettrai ordre bientôt. Je la garde encore parce que j'en ai besoin jusqu'au mariage de ma fille; mais après, je la renverrai à son village. Revenons à vous, ma sœur. Je voulais vous dire que mademoiselle Julie,

ma fille, est si orgueilleuse et si impérieuse... car je crois qu'elle tient de vous plus que de moi, cette fille-là...

Mlle ROGUIGNARD.

Bien obligée, mon frère : vous ne laissez jamais échapper l'occasion de m'adresser une politesse.

ROGUIGNARD.

Dame, la preuve est à l'appui. Vous avez cinquante ans et plus...

Mlle ROGUIGNARD, piquée.

Eh ! je ne vous demande pas mon âge.

ROGUIGNARD.

Non, mais je suis bien aise de vous le rappeler, moi. Vous avez donc, comme je dis, cinquante ans bien sonnés, et cependant vous n'êtes pas mariée, et vous ne le serez jamais... et cela, par la fierté que vous avez eue dans votre jeunesse de refuser nombre de bons partis.

Mlle ROGUIGNARD, en colère.

Et! qui vous dit, Monsieur mon frère, que je ne le serai jamais ?

ROGUIGNARD, ricanant.

Oh ! c'est que le tems passé ne revient pas, et que, comme dit le proverbe, *qui refuse*,

muse... Au reste, je ne vous défends pas d'espérer; mais je parie contre, et je vous exhorte à la patience. C'est à présent la plus utile vertu qui vous reste à pratiquer.

Mlle ROGUIGNARD.

Grand merci de votre conseil, j'en profiterai peut-être; mais on vous aviserait en vain d'avoir de la discrétion et de l'honnêteté, on y perdrait son tems.

ROGUIGNARD, riant.

Eh bien! quitte de politesses, ma bonne sœur, ne nous fâchons pas, et reprenons notre raisonnement. Je vois donc, dis-je, avec chagrin, que ma fille suit tous vos mêmes principes. Elle a déjà manqué, par son orgueil, plusieurs excellens partis, et elle a donné une si mauvaise opinion de son caractère, que, depuis long-tems, personne ne me la demande plus, et je risque de la voir rester comme vous, vieille fille. Or, comme voilà une nouvelle occasion et très-favorable qui se retrouve pour l'établir, j'en veux profiter, et je l'en ai déjà prévenue. Ce que je vous recommande donc, c'est de la disposer à m'obéir, en lui représentant tous les avantages qu'elle trouvera dans ce mariage, afin qu'elle soit prête à signer le contrat à mon retour de chez le notaire. Au revoir, ma sœur. Je compte sur vous.

SCÈNE IV.

Mlle ROGUIGNARD.

Oui! attends-toi que je vas la disposer à ce mariage-là! il m'intéresse beaucoup assurément; et au moment, surtout, où tu me dis que je ne serai jamais mariée, moi?... Oh! voilà qui me pique, et je veux te faire mentir....

(Elle rêve.)

SCÈNE V.

Mlle ROGUIGNARD, sur le devant, NITOUCHE.

NITOUCHE, entre doucement derrière avec son balai, et dit à part.

Bon! v'là ma cousine toute seule, tâchons de savoir un peu ce qu'all pense dessus tout ça....

Mlle ROGUIGNARD, sans la voir.

Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il a eu l'indiscrétion de m'avouer que monsieur Guignolet doit avoir les trente mille francs, pourvu qu'il épouse une personne de la famille; mais il n'est pas spécifié positivement

que ce sera sa fille... Eh bien! je suis de la famille aussi bien que ma nièce, moi, et avant, même...

NITOUCHE, derrière, bas.

Eh mais, dame! j'en suis aussi, moi, malgré qu'ils ne veulent pas m'appeller cousine!

Mlle ROGUIGNARD.

En dépit des yeux de mon frère, qui me voient de travers, on peut encore, sans doute, paraître agréable à ceux d'un autre.

NITOUCHE, derrière.

Eh, mon Dieu! je ne suis pas pus repoussante qu'elle, je crois.

Mlle ROGUIGNARD, en avant.

C'est ce que nous allons éprouver bientôt... Oui, au lieu d'aller sermonner sa fille, je vais guetter l'arrivée de l'héritier, et tâcher de le prévenir en ma faveur. Outre que ces dix mille écus-là m'accommoderaient bien, c'est que je ne dépendrais plus d'un frère tyrannique et de mon impertinente nièce, qui ose prendre des tons avec moi, et me mépriser à cause de sa jeunesse.

NITOUCHE, à part.

Et moi donc! i' me méprisent encore ben mieux, tous! que j'ai l'air d'être ici par charité!... c'est encore ben pus dur!

Mlle ROGUIGNARD, se retourne et la voit.

Comment, vous voilà encore ici, est-ce que mon frère ne vous a pas défendu de balayer?

NITOUCHE, d'un air innocent.

Oui, mais il est parti; et je profite de ce moment-là pour faire mon ouvrage.

Mlle ROGUIGNARD, en colère.

Il est parti, imbécile, mais j'y suis encore, moi; est-ce que vous me comptez pour rien?

NITOUCHE.

Oh! non, je vous compte pour beaucoup, au contraire; car, drès qu'il me dit quate paroles de reproches, vous n'en dites ben le redoube, vous, pour le moins.

Mlle ROGUIGNARD, piquée.

Eh! je ne vous en dis jamais assez. (*A part.*) Comme elle est insolente, malgré sa niaiserie!... Il n'y a pas jusqu'à cette créature qui ne me tourne ici en ridicule... mais voilà le moment de couper court à tout cela. (*Haut.*) Allez-vous-en, vous dis-je; vous nétoierez ici quand il n'y aura personne.

NITOUCHE, d'un air bonasse.

Eh ben! je m'en vas encore, ma cousine.

Mlle ROGUIGNARD, avec humeur.

Qu'appelez-vous, votre cousine! vous êtes

bien osée! Est-ce que vous avez oublié ce que mon frère vient de vous défendre encore devant moi?

NITOUCHE, bonnement.

Oh! je n'ai garde, i m'a défendu de l'appeler mon cousin.

Mlle ROGUIGNARD, durement.

Eh bien! souvenez-vous que je ne vous suis pas plus que lui, et que je vous fais la même défense.

NITOUCHE.

Comment! je ne suis donc pas de la famille de mes parens, de ce coup-ci?

Mlle ROGUIGNARD.

Qu'est-ce que vous dites, parens!... Nous voulons bien par bonté prendre soin de vous; mais apprenez que nous ne vous devons rien, et que, quand on dépend de la bonne volonté du monde, on ne connaît que des bienfaiteurs qu'on respecte, et non pas des parens avec qui on se familiarise.

NITOUCHE, humblement.

Eh bien! Madame, vous ne serez pus ma cousine, pisque vous ne voulez pas l'être, et je vous respecterons pisqu'il le faut; mais aussi i faut que j'arrange cette chambre, car il est tard, et vous serez cause qu'on me grondera.

Mlle ROGUIGNARD.

Allons, faites donc votre ouvrage; aussi bien vous n'êtes déjà que trop paresseuse, et vous ne cherchez que des prétextes. (*A part.*) Je réfléchis qu'il faut que j'aille faire un peu de toilette pour recevoir ce jeune homme à qui je veux parler la première. (*A Nitouche.*) Restez donc ici à bien nétoyer tout, et s'il arrive un homme de la campagne, ne manquez pas de venir m'avèrtir tout de suite.

(Elle s'en va.)

NITOUCHE, la saluant.

Oui, ma cous....

(Mlle Roguignard se retourne et la regarde d'un air qui lui coupe la parole, se reprenant.)

Oui, Madame.

(L'autre sort, et va dans la chambre à droite.)

SCÈNE VI.

NITOUCHE.

Oh! comme c'est donc chagrinant d'avoir des familles comme ça, qui vous renient parce qu'ils sont pus riches que vous! jarni! je voudrais gagner tant seulement un gros lot pour me moquer d'eux à mon tour, et je me choisirais du moins des parens à mon goût après...

mais, si nigaude qu'ils me croient et que j'ai l'air de l'être exprès, j'ai bien entendu leurs complots à tous, et je peux ben faire les mêmes aussi, moi; i ne s'agit que d'avoir du bonheur; car enfin, tout ça dépend, à ce qu'il me parait, du jeune homme tout seul; si je li plaisais, à c't'héritier-là putôt que les autres, et qu'il voulût m'épouser, j'aurais les dix milles écus avec lui, tout aussi ben que ma vieille ou ma jeune cousine, qui me forcent d'être leur servante, et de les appeler madame et mam'selle... Faut travailler à ça. Je vais d'abord me faire un peu pus propre, afin de pouvoir donner dans l'œil à M. Guignolet, quand il arrivera; ma vieille cousine est trop passée pour li plaire, et ma jeune, sa nièce, est trop orgueilleuse pour vouloir d'un paysan. Tout ça me fait pus beau jeu; ensuite, j'ai mon parrain, le procureur, M. Grippefort, qui n'aime déjà pas mon cousin Roguignard, et qui me soutiendra là dedans... Oui, faut entamer la besogne, et pis je verrons ce que ça deviendra.

(Elle sort par le fond.)

attendons-le tous les deux sans nous gêner, et causons ensemble jusqu'à ce qu'il vienne, ça nous fera passer le tems ; assisez-vous là, tenez.

(Il retire un peu ses jambes qu'il avait étendues sur le canapé.)

Mlle ROGUIGNARD, d'un air de dignité.

Non, Monsieur, je ne cherche pas M. Roguignard, je suis sa sœur, et maîtresse dans sa maison comme lui, vous pouvez vous adresser à moi pour vos affaires, c'est la même chose.

GUIGNOLET, se levant.

Ah! je dis, Madame, la même chose !.... Je crayons ben que y a queuque différence dans les personnes; mais i n'y en aura pas dans les respeques que je voulons vous rendre à tous les deux ; je nous appelons nous Ustache Guignolet, je sommes le fils de notre père, qu'est mort défunt il y a six mois, et l'ami de M. Craquignard, qui nous a écrit, par notre magisten, de venir cheux lui parce qu'il avait des bonnes nouvelles à nous apprendre.

Mlle ROGUIGNARD.

Oui, Monsieur, d'excellentes même ; et, puisque mon frère n'y est pas pour vous les dire, je me félicite de pouvoir vous en instruire moi-même.

GUIGNOLET.

Madame, je nous en félicitons aussi, et de queuque part que le bien nous arrive, je pensons qu'il faut remarcier la main qui nous l'offre, et en ouvrir deux pour le recevoir. En conséquence, nous v'là tout prêt, dépêchez vous.

(Il lui tend les deux mains.)

Mlle ROGUIGNARD, minaudant.

Mon cher enfant, vous en méritez beaucoup, et je suis enchantée de pouvoir vous annoncer que je veux faire votre fortune, et je le peux, si vous le voulez.

GUIGNOLET, vivement.

Si je le voulons! ah, ma chère bonne dame! je le voulons sûrement encore, pus que vous ne le pouvez; parlez-nous clair, et croyez que ça ne manquera pas de notre part.

Mlle ROGUIGNARD.

Eh bien! mon cher, pour ne pas vous faire languir, la bonne nouvelle est que je puis vous faire toucher dix mille écus comptant.

GUIGNOLET, chaudement.

Sarpedié! toucher, ça n'est pas assez; si je les magnons une fois, je voulons les empoigner et les empocher tout-à-fait.

Mlle ROGUIGNARD.

C'est aussi comme cela que je l'entends.

GUIGNOLET.

Eh ben ! pisque je l'entendons de d'même tous les deux, faites-moi donc ben vite entendre itout le son des écus pour en finir.

Mlle ROGUIGNARD.

C'est comme si vous les teniez, il n'y a qu'un mot à dire pour les avoir.

GUIGNOLET.

Oh, que non, dire et tenir, c'est ben différent. Mais encore, queuque c'est que ce mot qu'il faut lâcher pour ça ? est-i ben difficile ?

Mlle ROGUIGNARD, minaudant.

Je ne crois pas qu'il doive vous le paraître, et beaucoup d'autres voudraient être à votre place pour le dire.

GUIGNOLET.

Eh jarni ! que de lantiponage ! annoncez-le nous donc ben vite pour que je le disions, que je prenions l'argent, et que je nous en allions avec.

Mlle ROGUIGNARD.

Vous me paraissez bien pressé de l'avoir.

GUIGNOLET.

Oh ! sarpedié ! je voudrions déjà le tenir.

Mlle ROGUIGNARD.

Oui, mais c'est qu'il y a une condition pour cela.

GUIGNOLET.

Quiens ! des conditions à c't'heure, et vous nous disiez avant que ce n'était qu'une parole.

Mlle ROGUIGNARD.

Ce n'en est qu'une non plus, et bien courte même ; il ne s'agit que de prononcer un *oui*.

GUIGNOLET.

Eh jarnombille ! j'en dirons putôt dix mille, un par chaque écu ; mais que je les tenions ben vite.

Mlle ROGUIGNARD.

En ce cas, mon enfant, vous ne tarderez pas. Sur le bien que j'ai entendu dire de votre sagesse et de votre bonne conduite, je me suis déterminée à vous enrichir en vous épousant. Ce mariage vous assure les dix mille écus avec ma main. Voilà le marché doublement avantageux que je vous propose ; ainsi, en me disant *oui*, vous aurez l'épouse et les trente mille francs.

GUIGNOLET, d'un air de réflexion, et se grattant l'oreille.

Ah ! diantre, ça fait deux parts au lieu d'une, donc ?

Mlle ROGUIGNARD.

Positivement, et c'est un surcroît de bonheur qui doit vous flatter.

GUIGNOLET.

Oh! je disons, Madame, c'est sûrement pus que je ne demandions; et pour ce qui est de votre bonté de songer à nous, c'est-là ce qui nous embarrasse le plus fort.

Mlle ROGUIGNARD.

Comment donc! que voulez vous dire?

GUIGNOLET.

Eh parguenne! que j'aurions été ben pus à not' aise, si je n'avions eu à vous remercier que pour les trente mille francs.... Mais à c't'heure-ci, qu'il est question de vous épouser avec, ça ne me paraît pus s'emmancher si aisément.

Mlle ROGUIGNARD, piquée.

Pourquoi donc, M. Guignolet? est-ce que ma personne vous répugnerait, par hasard?

GUIGNOLET.

Eh! mon Dieu, Madame, queuque vous dites donc là, rapugnerait!... Comment que ça se pourrait-i, pisque je ne comprenons tant seulement pas ce mot-là.

Mlle ROGUIGNARD, sèchement.

Eh mais ! que je n'aurais pas le bonheur de vous paraître aimable ?

GUIGNOLET.

Oh ! jarni, ben loin de ça, Madame, qu'au contraire... c'est que ça me confusionne la timidité de mon respecque. Pour aimable, je sommes trop poli pour vous le renier; et pis, ça ne nous irait pas, car y a long-tems qu'on sait que vous l'êtes; mais c'est que je n'oserions jamais vous regarder comme not' femme; vous voyez ben que je sommes trop jeune.

Mlle ROGUIGNARD, fesant la belle.

Eh ! mais, mon cher ami, est-ce que vous me trouvez donc si vieille ?

GUIGNOLET.

Vieille ! oh non. Je ne voulons pas vous dire ça non pus, c'est une sottise... Mais c'est tant seulement de l'âge que le monde dira que vous avez de trop pour nous.

Mlle ROGUIGNARD, piquée.

Ce sont des sots qui diront ça. Est-ce que vous le penseriez aussi, vous ?

GUIGNOLET.

Eh ! non pas du tout, nous. C'est les autes que je vous disons; car ben mieux, si i' faut vous épouser pour avoir les trente mille

francs j'aimerions encore autant que vous ayez trente ans de plus, voyez-vous.

Mlle ROGUIGNARD.

Bon, pourquoi cela?

GUIGNOLET.

Oh! ce n'est pas la peine de vous le dire; mais je nous entendons ben. (*A part.*) C'est que je serions putôt débarrassé d'elle; et, avec son argent, j'en retrouverions une pus jeune.

Mlle ROGUIGNARD, agréablement.

D'ailleurs, croyez que les bonnes façons que j'aurai pour vous ne vous laisseront pas repentir de ce mariage-là. Pensez donc encore aux dix mille écus qui sont au bout du *oui* que je vous demande.

GUIGNOLET, à part.

Saperlotte! c'est ben ce bon bout-là qui nous détermine. (*Haut.*) Allons, Madame, je taupons à tout, pisque vous le voulez, et je vous disons le plus beau et le plus ferme *oui*, que j'ayons jamais prononcé.

Mlle ROGUIGNARD.

Je suis contente de vous, et je vais bientôt vous faire compter l'argent.

GUIGNOLET, vivement.

Oh! oui, car sans ça, marché nul déjà.

Mlle ROGUIGNARD, défesant son bracelet.

Je vais d'avance vous donner un gage de ma parole. Tenez, voilà mon portrait.

(Elle le lui donne.)

GUIGNOLET, le regardant.

Ça, vot' portrait! bah! vous m'attrapez! i ne vous ressemble pas du tout. C'est c'tilà d'une de vos filles, putôt.

Mlle ROGUIGNARD, d'un air précieur.

D'une de mes filles!... oh! je n'en ai jamais eu, Dieu merci, et je suis bien encore demoiselle.

GUIGNOLET.

Allons, passe donc pour demoiselle...

Mlle ROGUIGNARD.

Vous pouvez bien le croire... Il y a peut-être quelque différence dans le teint, parce que j'étais plus jeune quand je me suis fait peindre; mais ce sont toujours les mêmes traits.

GUIGNOLET.

Ah! les mêmes si vous voulez; mais i sont ben renforcés depuis... L'or s'est mieux conservé, par exemple: il a encore assez bonne mine.

Mlle ROGUIGNARD.

Oui, vous êtes si délicat, qne c'est tout ce

qui vous flatte le plus... Eh! quel gage allez-vous me donner de votre promesse?

GUIGNOLET.

Ma fine, je n'avons ni or, ni bijoux. Je n'avons pour tout meubes que mon sauvageon d'épine que v'là, et pis ma gourde où ce que j'avons mis une goutte en partant de cheux nous, et pis encore une tabatière de corne à votre service. Choisissez dans tout ça, c'est de bon cœur.

Mlle ROGUIGNARD.

Non. Je ne veux vous priver de rien de ce qui vous est utile; mais voilà du papier et de l'encre, signez-moi votre nom, et je ferai remplir au-dessus notre contrat de mariage.

(Elle va à la table préparer des papiers.)

GUIGNOLET.

Oh! siner!.... (*A part.*) Not' magister nous a prévenu de ne pas rien siner trop vite, parce qu'on est malin ici.

Mlle ROGUIGNARD, de la table.

Venez, mon ami.

GUIGNOLET, allant à elle.

Madame, pour siner not' nom, ça ne nous est pas si aisé comme de dire *oui*, car de tout l'alphabet que j'avons étudié long-tems, je

n'avons pu apprendre à lire et à siner que la croix de par Dieu qu'est en tête.

Mlle ROGUIGNARD.

Eh bien ! faites-moi une croix, cela suffira.

GUIGNOLET.

Oh ! pour de ça, j'y sommes habile. Tenez, la v'là, et ben grande, et ben dessinée, même. Ça vaut là pataraphe d'un notaire.

Mlle ROGUIGNARD, à part, prenant le papier.

Je l'espère bien, et mon cher frère ne sera pas peu surpris quand il verra l'acte en bonne forme que je vais faire mettre au-dessus. (*Haut.*) Au revoir, mon cher ami ; je vais travailler pour vous rendre bientôt riche et heureux. M. Roguignard est sorti. D'ailleurs, vous n'avez plus affaire à lui ; ainsi, entrez dans le jardin pour vous y promener en m'attendant, et ne parlez à personne de la maison que je ne sois revenue. J'irai vous y prendre pour achever votre bonheur.

GUIGNOLET.

Ça suffit, Madame, je vous attendons.

Mlle ROGUIGNARD, tendrement.

Je ne vous laisserai pas languir. Sans adieu,

mon aimable futur. Tenez, prenez un à-compte sur mes bontés.

(Elle lui présente sa main.)

GUIGNOLET, regardant sa main.

Où donc qu'il est, c't'à-compte? i n'y a rien dans vote main.

Mlle ROGUIGNARD.

Non, mais, baisez-la, mon cher ami; c'est la première faveur qu'une honnête femme peut accorder à celui qu'elle regarde déjà en époux. (*Comme Guignolet ne se presse pas, elle la lui porte assez rudement au visage. Il éternue dessus. Elle le salue d'un air de protection amicale.*) Sans adieu, mon poulet.

(Elle s'en va par la porte de la rue.)

GUIGNOLET, à demi-voix.

Au revoir, ma vieille poule.

SCÈNE IX.

GUIGNOLET.

V'LA un à-compte qui ne garnira pas note poche; mais j'ons consenti à c'te première faveur-là, pour qu'elle nous apporte ben vite la seconde, qu'est les trente mille francs....

Par exemple, ceux-là, je les baiserons de ben meyeur cœur encore... C'est pourtant ben singuyer que c'te vieille richarde se jette comme ça à note tête! c'est des coups d'hasard heureux apparemment que l'étoile amène comme ça... et ça ne m'étonne pas, car drès étant petit, une sorcière qui nous a tiré les cartes, nous a dit que je ferions fortune avec les femmes par note figure.... et j'en avons déjà ben vu la preuve, car, dans note village, toutes les filles d'écurie et de basse-cour, et des champs, couriont après nous les jours de fête; et pendant les danses et les chansons, j'attrapions à nous tout seul pus de taloches de leur amiquié, que tous les autres garçons ensemble; aussi ça les fesait brisquer... Mais à présent que les dames de la ville nous donnons leus mains à baiser, avec des portraits et des trente mille francs!... c'est encore de ben pus fines marques, ça! Oh! c'est dit, la sorcière avait raison dans ses cartes, et v'là mon microscope qu'est accompli. Allons donc voir ce beau jardin, en attendant ma future avec ses écus.

(Il va pour sortir, mais il aperçoit Julie qui vient du fond, et il s'arrête.)

SCÈNE X.

JULIE, GUIGNOLET.

JULIE, d'en haut, à part.

Qu'est-ce que cet homme-là fait ici?..... Ah! c'est apparemment ce paysan que mon père a conçu le ridicule projet de me faire épouser.

GUIGNOLET, la regardant de côté, à part.

Quiens, v'la t'une demoiselle ben pus jolie et pus jeune que la vieille! c'est sûrement sa gnièce, faut la voir venir; j'allons t'être son onque; ainsi, c'est à elle à nous faire la première politesse.

JULIE, à part.

J'ai envie de m'en amuser pendant que mon père n'y est pas, et de lui ôter l'impertinente fantaisie de prétendre à ma main.

GUIGNOLET, la regardant toujours de côté, sans bouger.

Elle ne sait pas encore les titres d'autorité que j'allons avoir dessus elle; mais c'est égal, i faut toujours tenir note *quant à soi*, et prendre au vis-à-vis d'elle, le ton qui nous convient. (*Haut et fièrement.*) Bonjour, Mam'selle, queuque vous demandez ici?

JULIE, avec hauteur.

Comment, ce que j'y demande! mais c'est moi-même qui vous demande ce que vous y venez chercher, et de quel droit un homme de votre façon se permet d'interroger une maîtresse de maison ?

GUIGNOLET.

Ah ! maîtresse de maison !... après les autres, quoique ça.

JULIE, piquée.

Après les autres !... et qui donc, outre mon père, a la primauté ici sur moi ?

GUIGNOLET.

Bon, bon, ça s'expliquera ; y en a encoré d'autes qui passeront avant, quoiqu'ils soyont venus après.

JULIE, en colère.

Vous êtes un mal appris et un grossier.... et si vous vous appuyez sur l'inconcevable dessein de mon père, assurez-vous d'avance qu'il n'aura jamais mon consentement.

GUIGNOLET.

Je ne connaissons pas pus votre père que je n'avons besoin de votre consentement pour ça ; et que ça vous convienne ou non, j'aurons dix mille écus et une femme, et je serons votre supérieur malgré vous... et vous nous devrez le respecque, et je saurons ben vous y forcer encore.

JULIE, riant de dédain.

Moi, du respect pour vous !... ah ! ah ! ah ! voyez donc cette figure respectable !

GUIGNOLET.

Mais, oui-dà, Mam'selle, qu'all l'est, et ceux-là à qui qu'all paraît agréable, sauront ben vous la faire trouver vénérable à vous-même. Je ne vous disons que ça pour une première fois, et souvenez-vous qu'à la seconde, et quand vous serez un petit brin plus au fait de ce que vous devrez à note qualité, comme vous vous conduirez, je nous conduirons.

JULIE, outrée.

Oh ! c'est trop fort ! un misérable paysan ose me parler sur ce ton-là !

GUIGNOLET, piqué à son tour.

Qu'appelez-vous, Mademoiselle, des paysans et des tons ? C'est nous qui saurons bentôt rabattre le vôte. Un paysan qu'épouse une madame de la ville avec dix mille écus comptant, a le droit de parler encore ben mieux que ça à la fille de M. Craquignard, qu'est la gnièce de sa tante.

JULIE, en colère.

Oh ! je ne saurais tenir à tant d'insolence ! Apprenez, mal avisé et brutal campagnard que vous êtes, que c'est vous qui, à ces deux

titres-là, me devez du respect; mais que je vous méprise trop pour recevoir jamais le témoignage d'aucun sentiment de votre part.... (*A part.*) Ah! je vois mon père, je me retire; et quelqu'ordre qu'il me donne, je ne paraîtrai jamais devant cet original.

(Elle rentre.)

SCÈNE XI.

ROGUIGNARD, GUIGNOLET.

ROGUIGNARD, à part, entrant de la rue.

Oh! voici un paysan avec qui ma fille causait là. C'est sans doute celui que j'attends.

GUIGNOLET, à part, sans voir Roguignard.

Diantre! les filles sont drôles ici, à ce qu'il paraît, et elles ne se gênont pas quand elles ne savont pas que c'est à des onques qu'elles parlont; mais ce tite-là va la faire filer à son tour.

ROGUIGNARD, s'avançant à lui.

Bonjour, mon cher Monsieur.

GUIGNOLET, lestement.

Bonjour, mon cher Monsieur vous-même : de quoi que vous me voulez?

ROGUIGNARD.

Toute sorte de biens. Je me doute que vous êtes M. Eustache Guignolet.

GUIGNOLET.

Oui, Monsieur, en propre personne, véritable et naturelle.

ROGUIGNARD.

Et moi, je suis Christophe Roguignard, qui vous ai fait inviter à venir chez moi.

GUIGNOLET.

Eh ben! Monsieur, pisque vous nous l'apprenez par vous-même, je nous en doutons itout, et je vous en fesons note compliment. Pourquoi t'est-ce donc que vous nous avez écrit de venir?

ROGUIGNARD.

Mon cher enfant, puisque je viens de vous trouver en conversation avec ma fille, et que vous la connaissez à présent, je vais abréger les préliminaires. Comment trouvez-vous sa figure et sa personne ?

GUIGNOLET.

Oh! pour la figure de son visage, elle est ben gentille et ben avenante; et, quant à la taille de sa personne, elle est ben coupée; ben droite et ben fine, et en total, quoiqu'un paysan, comme elle nous appelle, ne s'y con-

naisse pas ben', je pouvons dire que pour les yeux, la bouche et tout ce qui est de son portail, elle nous a paru ben agréyabe.

ROGUIGNARD.

Je suis charmé que vous la trouviez telle. En ce cas-là, mon enfant, comme j'étais très-intime ami de défunt votre père, j'ai résolu de vous faire un établissement avantageux, et je vous offre ma fille en mariage.

GUIGNOLET, ébahi.

Bah! à nous; vot' fille en mariage! pour not' femme?

ROGUIGNARD.

Oui, à vous, pour votre épouse.

GUIGNOLET, à part.

Ah! jarni, v'là ben encore de quoi pus confondre son orgueil! comme not' femme, all' nous devra encore ben pus de respecque que comme not' gnièce.

ROGUIGNARD.

Vous réfléchissez!... Apprenez en sus qu'en l'épousant, vous aurez trente mille francs pour sa dot.

GUIGNOLET, sautant de joie.

Trente mille francs aussi! c'est donc là le taux de tous les mariages qu'on fait à Paris?... (*Haut.*) Ah! ça, mais, mon cher M. Cra-

quignard, ça n'est-y pas une craque que vous me glissez-là, vous ?

ROGUIGNARD.

Non. Je suis un homme d'honneur; et comme je vous l'ai annoncé, l'amitié que j'ai toujours eue pour feu votre père, me fait la loi de travailler à votre bonheur ; ainsi répondez-moi franchement comme je vous parle, et si ma proposition vous convient. Comme je sais qu'avec les gens de la campagne qui sont droits et sincères, il ne faut pas perdre le tems en vains discours, j'ai tout disposé d'avance. J'ai un modèle de contrat tout préparé pour votre mariage; nous allons le signer tous les deux, et l'affaire sera conclue dans le même instant.

GUIGNOLET, à part.

Sarpedié ! v'là encore une nouvelle preuve de not' étoile de bonheur! j'aurons le même argent, ça nous débarrasse de la vieille que je n'aimons pas, et ça punira la jeune qui nous revient ben mieux. (*Haut.*) M. Craquignard, je vous prenons au mot.

ROGUIGNARD.

Et je ne m'en dédis pas. Voici le projet de contrat : signez-le.

(Il va à la table.)

GUIGNOLET, à part, pendant que l'autre prépare son papier.

Voyez-vous que j'ons eu bon nez avec la vieille. Si j'avions siné tout de bon, tantôt, je serions pris là.... Méfions-nous encore, quoique ça. (*Haut.*) Monsieur, je vous demandons pardon, escuse de not' ignorance; mais je ne savons pas écrire. Je ferons une marque, si vous voulez.

ROGUIGNARD.

Eh bien! c'est égal. Tenez, faites-là ici.

GUIGNOLET, la fesant.

Oui. La v'là.

ROGUIGNARD, regardant.

C'est une double croix que vous faites.

GUIGNOLET.

Oui, parce que ça vaut mieux qu'une simpe... (*A part.*) Et ça l'emportera sur la première que j'avons fait à la vieille.... Si ça nous convient toujours, parce que faut voir jusqu'au bout si on ne nous attrape pas.

ROGUIGNARD, qui pendant cet à-part a ployé son papier.

A présent, je vais faire expédier un double de cet acte, et nous terminerons tout de suite. Amusez-vous là, ou bien allez causer avec

ma fille. Je vais être à vous dans un instant, mon gendre.

(Il sort par la porte de la rue.)

SCÈNE XII.

GUIGNOLET.

Sarpedié! les épouseux sont donc ben rares ici, qu'on nous envoie chercher à la campagne esprès pour nous donner des femmes à choisir? tant mieux. Faut profiter de son bon quand on le trouve, et j'allons nous amuser à ben faire bisquer c't'belle demoiselle qui méprise les paysans. Oui, morguenne! pour l'y rabattre un peu son caquet, je li donnerons la charge de soigner not' basse-cour. Allons li annoncer ça d'avance.

SCÈNE XIII.

GUIGNOLET, NITOUCHE, reparaît au fond, un peu plus ajustée.

NITOUCHE, à part, en entrant.

Le v'là enfin seul! voyons donc si je n'aurais pas queuqu'espérance aussi, moi?

GUIGNOLET, qui allait sortir, la voit.

Ah! jarnigouette, en v'là une ben plus jolie encore que toutes les autres! y a donc un magasin de femmes, ici?

NITOUCHE, s'avançant, lui fait une petite révérence courte et vive.

Votre servante, Monsieur.

GUIGNOLET, la salue avec intérêt.

C'est nous qui sommes ben vot' petit serviteur très-humble, ma belle demoiselle: est-ce que vous êtes de la maison?

NITOUCHE.

Oui dà, Monsieur, et pus qu'on ne voudrait encore.

GUIGNOLET, galamment.

Comment donc! vous ne pouvez en être trop; et quand vous en seriez la première maîtresse même, ça ne serait pas encore assez pour la beauté de vos appas.

NITOUCHE.

Vous êtes ben honnête, mais tout le monde ne pense pas comme ça, ici; car, quoique je soyons la prope cousine de monsieur et mademoiselle Roguignard sa sœur, et de mademoiselle Julie, ils ne veulent tous me regarder que comme servante.

GUIGNOLET.

Ah! fi donc! ça sont des ingrats et des dénaturalisés, et qui ne méritont pas l'honneur que vous leus z'y faites d'être de leus famille; car, vous valez, à vous toute seule, pus qu'eux tous, et le reste de leus race, si elle leus ressembe.

NITOUCHE.

Je ne mérite pas les complimens que vous me faites.

GUIGNOLET.

Si fait, Mam'selle, et ben pus encore! et je vous le prouve ons bentôt, car j'allons être de la famille itout, tel que vous nous voyez; et un des pus majors encore, d'un côté ou d'un aute même, car je pouvons choisir... et je vous promettons d'avance que drès demain vous ne serez pas servante ici, et qu'on vous y appellera cousine, gros comme le bras, encore; ou ben on ne nous appellera pas Guignolet.

NITOUCHE.

Ah! je ne peux pas croire que vous vous intéressiez tant que ça à nous, pour la première fois que vous nous voyez.

GUIGNOLET.

V'là ce qui vous trompe; et je nous y intéressons encore ben plus fort que tout ça,

car jarni ! je n'ons qu'un chagrin, c'est de n'être pas riche par vous-même ; car au lieur de vous appeler notre cousine, je vous appellerions tout d'un coup note femme, si ça pouvait vous convenir, s'entend, et j'en serions ben pus ben aise que de ces deux-là que j'avons à choisir... et vous, Mam'selle, nous auriez-vous aimé un petit brin ? dites-le bonnement.

NITOUCHE.

Eh ! Monsieur, à quoi que ça servirait si vous ne m'aimez pas vous-même.

GUIGNOLET.

Ah ! jarnombille ! je ne vous aimons que trop déjà, et je sentons ben que ça serait toujours en augmentant ; car je nous trouvons de plain-pied avec vous ; aulieur qu'avec les autres que je pouvons prendre, y en a une qui serait ma mère, et l'autre qui voudra être ma maîtresse supérieure.... Mais, avec vous, je ne serions que des amans, et mari et femme ben tendres et ben accouplés ; mais, comme je vous disons, je ne sommes pas assez riche pour faire votre bonheur.

NITOUCHE.

Eh ben ! Monsieur, si c'est comme ça, et si le cœur vous en dit pour moi, nous aurons assez de bien pour être contens : en m'épousant, vous toucherez trente mille francs.

GUIGNOLET, à part, tout joyeux.

Comment, saperlotte! encore trente mille francs! mais, mais, c'est donc ici le Pérou pour les filles? que y a trente mille francs sur toutes les têtes femelles? Ah ça, mais! e'est-i ben vrai ce que vous dites-là?

NITOUCHE.

Oh! tout aussi vrai, et aussi sûr que si vous les teniez déjà dans votre poche.

GUIGNOLET, sautant sur sa main qu'il serre.

Par la venterguenne! si ça est comme ça, vous êtes note femme, et je vous fesons le sacrifice de la vieille et de la jeune; et pour preuve, v'là le portrait d'or de la tante que j'allons l'y rendre, et je baisons vote jolie menotte avec ben pus de plaisir que je n'avons flairé la sienne.

NITOUCHE.

Oui, mais nous aurons p't-être de l'embarras. N'avez-vous pas fait des promesses à la tante, ou au père de mam'selle Julie?

GUIGNOLET.

Oui dà, si fait, i z'ont ben voulu m'y prendre, mais heureusement que j'avons t'eu une bonne rubrique. Comme le magister de cheux nous nous avait prévenu de ne pas siner aucun papier trop vite, je leus y avons dit à tous les deux, que je ne savions pas écrire, et je

ne leus y avons fait à chacun que des croix ; mais à vous, j'allons vous donner note sinature toute entière.

NITOUCHE.

Ah! queu bonne idée que vous avez eue là! comme ça, nous sommes sûrs de note affaire. J'ai mon parrain, M. Grippefort, qu'est un habile procureur, qui n'aime ni mon cousin, ni ma cousine, et il va nous arranger ça de façon que je l'emporterons sur eux.

GUIGNOLET, allant à la table écrire.

Ah ben! je nous y accordons de tout note cœur, et v'là note nom, avec tous nos titres, Ustache Guignolet, fils de défunt Boniface Guignolet, dit Pillegrain, fermier d'Argenteuil. (*Il lui donne le papier.*) Là, pernez ça, ça coule à fond tous les autes.

NITOUCHE.

Oh oui! nous n'avons pas rien à craindre; je vas trouver mon parrain, et vous serez bentôt délivré de mes deux cousines.

GUIGNOLET, la rappelant.

(Elle va pour sortir.)

Écoutez donc, Mam'selle.

NITOUCHE.

Quéque vous voulez encore?

GUIGNOLET.

Oh! je voulons faire la chose tout-à-fait en règue, pour que ça tienne mieux avec vous qu'avec les autes, faut que je vous donnions pus de gages que je ne leus y en avons donné. Je vous avons fait not' nom sus le papier, au lieur d'une croix; mais je ne vous avons baisé que la main comme à la vieille, et faut que je vous embrassions tout-à-fait, pour que vot' preuve dégotte la sienne.

NITOUCHE.

Oh! quand nous serons mariés, nous aurons tout le tems.

GUIGNOLET.

C'est égal, ce qui est d'avance ne compte pas; c'est gratis comme le dernier adieu, (*Il l'embrasse.*) et le v'là donné. Là, je ne pouvons pus nous dédire ni l'un ni l'autre.

(On entend tousser dehors.)

NITOUCHE.

Oh! j'entends la vieille qui vient vous chercher, n'allez pas me faire infidélité à présent au moins; songez que j'ai votre signature.

GUIGNOLET.

Oh! Mam'selle, vous avez ben mieux que ça; vous avez not' cœur et not' ame... et pis

not' dernier adieu par-dessus tout. Partez tranquille, j'allons rembarrer la vieille.

(Nitouche rentre par le fond, on entend toujours tousser dehors.)

SCÈNE XIV.

GUIGNOLET.

QUIENS! comme all' tousse donc, not' vieille amoureuse! C'est une coqueluche que le plaisir du mariage l'y a causée apparemment.

Mlle ROGUIGNARD, entre en toussant.

Me voilà enfin revenue, mon cher enfant, et je n'ai pas donné de cesse au notaire qu'il n'ait eu fini notre contrat, et que je ne l'aie amené avec moi.

(Elle tousse.)

GUIGNOLET.

Eh mais, jarni! Madame, vous vous êtes donc ben échauffée à courir! v'là un rheume qu'est dangereux, et qui nous fait peur pour vous.

Mlle ROGUIGNARD.

C'est vrai, mon bijou, l'empressement que j'ai mis à avancer notre mutuelle satisfaction, m'a fatigué la poitrine, et cela me coupe la

respiration. Hem ! hem !... mais ça va passer bientôt.

GUIGNOLET.

Mais non, c'est p't-ête ancien, et faudrait prendre garde à ça.

Mlle ROGUIGNARD.

Bon ! bon ! le plaisir de la noce va dissiper tout ; il n'y paraîtra plus demain.

GUIGNOLET.

Au contraire, ça ne ferait qu'augmenter ; et si je vous fesions danser par là-dessus, je craindrions d'être trop tôt veuf. Vaut ben mieux prendre des rafraîchissemens pendant queuque tems, et je varrons après, comment que vous vous trouverez.

Mlle ROGUIGNARD.

Et non ! ne faites pas attention, ça n'est rien ; c'est une quinte qui me prend comme cela de tems en tems.

GUIGNOLET.

Sarpedié ! c'est un vilain jeu à vous faire capote ! faut écarter c'te quinte-là, Madame.

Mlle ROGUIGNARD.

Ça va passer, je vous le dis. Venez vous en dans ma chambre où le notaire nous attend pour finir.

(Elle le prend par la main.)

GUIGNOLET, résistant, à part.

Ouf! nous v'là déjà dans une crise. Comment que j'allons faire pour l'y donner son compte? Je voudrions voir venir l'autre avant.

Mlle ROGUIGNARD.

Eh bien! à quoi pensez-vous donc? songez que j'ai votre parole, et qu'il n'est plus tems de faire des réflexions.

(Elle tousse.)

GUIGNOLET.

Oh! je n'en fesons pas non pus... mais, c'est votre coqueluche qui nous inquiète, vraiment, vous allez étouffer. Laissez-nous vous taper dans le dos un petit peu.

(Il va pour la cogner.)

Mlle ROGUIGNARD.

Ahi! ahi! vous m'estropiez.

GUIGNOLET.

Non pas, c'est pour l'intérêt que je prenons à vot' santé.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROGUIGNARD.

ROGUIGNARD, venant prendre la main de Guignolet.

Allons, venez-vous en, mon gendre, voilà le moment de terminer.

Mlle ROGUIGNARD, le prenant de l'autre côté.

Tout est terminé, mon cher frère, et je l'emmène pour cela.

ROGUIGNARD.

Eh ! où l'emmenez-vous ? il n'est plus besoin que vous lui parliez ; j'ai fini avec lui, venez-vous en plutôt avec nous pour la signature du contrat, nous allons le marier.

(Il le tire de son côté.)

Mlle ROGUIGNARD, le tirant du sien.

Qu'appelez-vous marier ! il l'est déjà.... allons, venez.

GUIGNOLET, résistant des deux côtés.

Doucement donc, Monsieur et Madame !... (*A part.*) Eh ! jarni ! me v'là entre le marteau et l'enclume !

ROGUIGNARD, à sa sœur.

Comment ! il est marié !... vous savez donc que le notaire est là, dans mon cabinet ?

Mlle ROGUIGNARD.

Dans votre cabinet! c'est bien dans ma chambre, et c'est moi qui l'ai fait venir.

ROGUIGNARD.

Allons, ne vous donnez pas les gands de ça. C'est moi-même qui viens de le chercher.

Mlle ROGUIGNARD.

Oh! quel entêtemeut déplacé! je vous dis que c'est moi, et vous en allez voir la preuve.

(Elle remonte vers sa chambre.)

ROGUIGNARD.

Parbleu! c'est bien moi qui vais vous convaincre. (*Il remonte et appelle au fond.*) Entrez, M. Scrupule.

Mlle ROGUIGNARD, à sa porte.

Arrivez, M. Minute.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LES DEUX NOTAIRES, entrant des deux côtés avec leurs papiers.

SCRUPULE, à Roguignard.

Me voilà, Monsieur.

MINUTE, à mademoiselle Roguignard.

Me voici, Madame.

GUIGNOLET.

Oh? tenons nous ben! v'là que j'allons être marié deux fois!

Mlle ROGUIGNARD, à son frère.

Ah, bien, mon cher frère, votre notaire arrive trop tard, car j'ai parlé la première à M. Guignolet, et je l'épouse.

ROGUIGNARD.

C'est vous qui vous abusez, ma sœur, car c'est à ma fille que je le marie.

GUIGNOLET, aux deux notaires.

Je ne sommes-t'i pas trop heureux, messieurs? un pauvre paysan se voir disputer par deux madames de la ville.

Mlle ROGUIGNARD.

Oh! nous savions bien, M. Roguignard, que c'était-là votre plan; mais le mien était de vous prouver que je serais mariée malgré vous, quand je le voudrais. J'ai la parole de mon futur, et, qui plus est, une croix qu'il a faite sur mon contrat. Montrez-le, M. Minute.

MINUTE, montrant le contrat.

C'est vrai, et la voilà.

GUIGNOLET, bas à Minute.

Eh ben, quand on fait une croix sus z'un papier, c'es-t'i pas signe qu'on le refuse?... il est biffé.

ROGUIGNARD.

Ma sœur, je vous condamne par vos paroles; s'il a fait une croix sur votre contrat, il en a fait deux sur le mien, et ça vaut davantage, comme il a dit; (*A Scrupule.*) faites-les voir, Monsieur.

SCRUPULE, montrant son papier.

Oh! c'est authentique; les voilà bien.

GUIGNOLET, à part.

Allons, v'là les Scrupules et les Minutes contre nous.

Mlle ROGUIGNARD, reprenant Guignolet.

Vous direz ce que vous voudrez, mais en vertu de sa première croix, moi, je l'emmène et je l'épouse. (*A Guignolet.*) Venez, mon mari.

ROGUIGNARD, le reprenant.

Oh! ce ne sera pas vrai; et par l'autorité de ses deux croix, c'est moi qui le prends et il épousera ma fille. Venez, mon gendre.

GUIGNOLET, se débattant entre les deux.

Ah! dame, on peut dire que v'là un joli homme ben accaparé.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. GRIPPEFORT et NITOUCHE, venant par la rue.

GRIPPEFORT, un papier à la main.

ALTE-LA, Monsieur et Madame. C'est moi qui m'empare de M. Guignolet.

GUIGNOLET, voyant Nitouche qui lui fait des signes.

Ah! v'là la bonne, je commençons à ben espérer.

GRIPPEFORT, au frère et à la sœur.

Les croix vous resteront pour constater les surprises que vous avez voulu lui faire; mais en vertu de sa signature bien conditionnée, et de son intention volontaire et raisonnable, il épousera ma filleule; et jouira avec elle des trente mille francs qui lui sont délégués par le testament de son père, et que vous, M. Roguignard, aurez la bonté de lui remettre, avec les intérêts depuis six mois que vous les faites valoir.

GUIGNOLET.

Oh! jarni, je commençons à entendre sonner les écus.

ROGUIGNARD, à Grippefort.

Comment, Monsieur...

Mlle ROGUIGNARD, en colère.

Qu'est-ce à dire, M. Grippefort!

GRIPPEFORT, à tous deux.

Point d'emportement, car vous n'y gagneriez rien. Voici justement deux notaires : ce sont des experts capables de nous juger. (*A eux.*) Voyez, Messieurs, si cet acte est plus en règle que les vôtres, et s'il ne mérite pas la préférence?

(Il lui montre son contrat.)

ROGUIGNARD, pendant que les notaires regardent, à Nitouche, avec humeur.

Eh! quoi, Mademoiselle, vous avez osé aller sur les brisées de ma fille?

Mlle ROGUIGNARD, en colère.

Comment! petite impertinente, une misérable paysanne comme vous s'avise de couper l'herbe sous le pied à une dame comme moi!

GUIGNOLET, à Mlle Roguignard.

C'est justement pour ça, Madame. Je sommes paysan itout, nous, ça fait que je sommes ben mieux attelés ensemble.

SCRUPULE, ayant lu le contrat de Grippefort.

Il n'y a rien à répliquer. Ce contrat-là est le seul valide, et les deux nôtres sont nuls.

MINUTE.

Oui. Il n'y a pas à en revenir. (*Au frère et à la sœur.*) Vous aurez cependant pour agréable, Monsieur et Madame, de nous en acquitter la façon, parce que toute peine prise doit être payée; tant pis pour ceux qui la commandent mal-à-propos. Nous vous enverrons nos clercs, pour cela. Serviteur, Madame.

SCRUPULE.

Bonjour, Monsieur.

(Il s'en vont en saluant tous les deux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, hors les deux NOTAIRES.

ROGUIGNARD.

Voyez-vous, ma sœur, si je ne vous avais pas toujours bien annoncé que cette Nitouche-là nous jouerait quelque mauvais tour?

Mlle ROGUIGNARD, en colère.

Eh! je vous l'avais prédit bien davantage, moi! au reste, j'en suis bien aise pour l'humiliation qui en revient à votre glorieuse de fille... Cela vous fait voir, du moins, qu'elle n'a pas la préférence sur moi. Adieu. Je me sépare de vous, et je ne veux plus vous re-

voir ni l'un ni l'autre; vous me portez malheur tous les deux.

(Elle s'en va.)

GUIGNOLET, allant après elle.

Ah! tenez, Madame, à propos de ça, v'là vot' portrait que je vous rendons; i vous servira pour une aut'fois.

Mlle ROGUIGNARD, lui arrachant des mains.

Donne, paysan; il n'était pas fait pour être dans tes mains, et je saurai mieux le placer.

(Elle s'en va avec colère.)

SCÈNE XIX.

ROGUIGNARD, GRIPPEFORT, NITOUCHE, et GUIGNOLET.

ROGUIGNARD, à Nitouche.

Et vous, Mademoiselle, faites votre paquet pour retourner bien vite à votre village : je ne veux plus vous voir ici.

NITOUCHE, d'un ton patelin.

Dame, je vous demandons excuse, mon cousin.

ROGUIGNARD, en colère.

Allez-vous-en au diable, avec votre cousinage.

GUIGNOLET.

Ah ça, mais, je crayons pourtant ben que vous avez un autre présent de noces à nous faire que ça.

GRIPPEFORT.

Oui, certainement; car outre les trente mille francs, il y a encore les intérêts depuis six mois, ce qui ne laisse pas de faire encore une petite somme. (*A Roguignard.*) Allons, croyez-moi, mon voisin, mettez-vous de bonne grâce à la raison, et, malgré la cupidité qui vous porte sans cesse à vouloir amasser de l'argent, pensez donc une fois qu'il faut être délicat sur les moyens de l'acquérir. Demain, je l'espère, vous me remercierez de ce qui vous chagrine aujourd'hui.

GUIGNOLET.

Oh! pour nous, je vous en remercions drès à ce moment; et pour prouver à M. Craquignard que je n'avons pas de rancune, je l'y remettons ben volontiers les intérêts des trente mille francs, pourvu qu'il consente à siner not' contrat, et, à appeler mam'selle not' femme, sa cousine.

GRIPPEFORT, à Roguignard.

Prenez-le au mot, morbleu! c'est un bon marché pour vous.

ROGUIGNARD.

Allons, c'est toujours quelque chose de

gagné. Soit donc, mariez-vous avec mademoiselle... ma cousine.

GUIGNOLET, à Nitouche.

Ah! v'là le grand mot lâché, et vous v'là rentrée en famille... I n'y a pus que la vieille qu'a encore de l'humeur contre vous; mais dame, elle est pardonnable : c'est le chagrin de me perdre. (*Au public.*) Au reste, je nous consolerons qu'elle ne soit pas à not' noce, pourvu, Messieurs, que j'ayons le bonheur de vous revoir au lendemain.

VAUDEVILLE.

Air : *De la prise de tabac.*

NITOUCHE.

De Guignolet dev'nant la femme,
D' mes parens j' n'ai pas l'amitié;
De c' qui pouvait flatter mon ame,
Leur humeur m'ôte la moitié : (*Bis.*)

(Au public.)

Mais, pour animer not' ménage,
Daignez nous soutenir du moins,
Et tous deux j'aurons du courage,
Si j'ons l'appui de nos témoins. (*Bis.*)

GUIGNOLET.

Pour le premier jour qu'à la ville,
Je sommes venu de nos champs,

Je n'aurions pas cru si facile
D'y trouver trente mille francs : (*Bis.*)
Femme, avec ça, pour not' ménage
Qu' j'ons eue à choisir entre trois !..
Si vous y joignez vot' suffrage,
J'aurons tous les biens à la fois. (*Bis.*)

FIN DE NITOUCHE ET GUIGNOLET.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LES FAUSSES CONSULTATIONS, comédie en un acte, par Dorvigny. 1
BLAISE LE HARGNEUX, comédie en un acte, par le même. 73
L'INTENDANT, COMÉDIEN MALGRÉ LUI, comédie en un acte, par le même. . . 153
LE DÉSESPOIR DE JOCRISSE, comédie en deux actes, par le même. 199
JOCRISSE CHANGÉ DE CONDITION, comédie en deux actes, par le même. 259
NITOUCHE ET GUIGNOLET, comédie en un acte, par le même. 329

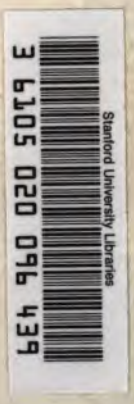
FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

302004

842.08 Suite du Répertoire du Théâtre Français.
R425a
~~v.73~~

NAME	DATE	NAME	DATE
Co Public v.73-81	11/23/42		

302004